

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

Histoire de l'empire de Russie sous Pierre-le-Grand [Document électronique].  
T. 2 / par l'auteur et L'histoire de Charles XII [Voltaire]

## CHAPITRE 1

p1

*campagne du Pruth.*

le sultan *Achmet Iii* déclara la  
guerre à Pierre Premier ;  
mais ce n' était pas pour le  
roi de Suede, c' était, comme on le  
croit bien, pour ses seuls intérêts.  
Le kan des tartares de Crimée  
voyait avec crainte un voisin

p2

devenu si puissant. La porte avait pris  
ombrage de ses vaisseaux sur les Palus  
Méotides et sur la mer Noire, de la  
ville d' Azoph fortifiée, du port de  
Taganroc déjà célèbre ; enfin de tant  
de grands succès, et de l' ambition  
que les succès augmentent toujours.  
Il n' est ni vraisemblable, ni vrai,  
que la porte Ottomane ait fait la  
guerre au czar vers les Palus Méotides,  
parce qu' un vaisseau suédois  
avait pris sur la mer Baltique une  
barque, dans laquelle on avait trouvé  
une lettre d' un ministre qu' on n' a  
jamais nommé. *Norberg* a écrit que  
cette lettre contenait un plan de la  
conquête de l' empire turc, que  
la lettre fut portée à *Charles XII* en  
Turquie, que *Charles* l' envoya au

divan, et que sur cette lettre la guerre fut déclarée. Cette fable porte assez avec elle son caractère de

p3

fable. Le kan des tartares plus inquiet encore que le divan de Constantinople du voisinage d' Azoph, fut celui qui par ses instances obtint qu' on entrerait en campagne.

p4

La Livonie n' était point encore toute entière au pouvoir du czar, quand *Achmet Iii* prit dès le mois d' août la résolution de se déclarer. Il pouvait à peine savoir la reddition de Riga. La proposition de rendre en argent les effets perdus par le roi de Suede à Pultava, serait de toutes les idées la plus ridicule, si celle de démolir Pétersbourg ne l' était davantage. Il y eut beaucoup de romanesque dans la conduite de *Charles* à Bender ; mais celle du divan eût été plus romanesque encore, s' il eût fait de telles demandes. Le kan des tartares qui fut le grand moteur de cette guerre, alla voir *Charles* dans sa retraite. Ils étaient unis par les mêmes intérêts, puisqu' Azoph est frontière de la petite Tartarie. *Charles* et le kan de Crimée étaient ceux qui avaient

p5

le plus perdu par l' agrandissement du czar ; mais ce kan ne commandait point les armées du grand seigneur ; il était comme les princes feudataires d' Allemagne, qui ont servi l' empire avec leurs propres troupes, subordonnées au général de l' empereur allemand. La première démarche du divan

fut de faire arrêter dans les rues de Constantinople l' ambassadeur du czar *Tolstoy* , et trente de ses domestiques, et de l' enfermer au château des sept tours. Cet usage barbare, dont des sauvages auraient honte, vient de ce que les turcs ont toujours des ministres étrangers, résidans continuellement chez eux, et qu' ils n' envoient jamais d' ambassadeurs ordinaires. Ils regardent les ambassadeurs des princes chrétiens comme des consuls de marchands,

p6

et n' ayant pas d' ailleurs moins de mépris pour les chrétiens que pour les juifs, ils ne daignent observer avec eux le droit des gens que quand ils y sont forcés ; du moins jusqu' à présent ils ont persisté dans cet orgueil féroce. Le célèbre visir *Achmet Couprogli* , qui prit Candie sous *Mahomet Iv* , avait traité le fils d' un ambassadeur de France avec outrage, et ayant poussé la brutalité jusqu' à le frapper, l' avait envoyé en prison, sans que *Louis Xiv* , tout fier qu' il était, s' en fût autrement ressenti, qu' en envoyant un autre ministre à la porte. Les princes chrétiens très délicats entre eux sur le point d' honneur, et qui l' ont même fait entrer dans le droit public, semblaient l' avoir oublié avec les turcs. Jamais souverain ne fut plus offensé

p7

dans la personne de ses ministres que le czar de Russie. Il vit dans l' espace de peu d' années son ambassadeur à Londres mis en prison pour dettes ; son plénipotentiaire en Pologne et en Saxe roué vif sur un ordre du roi de Suede ; son ministre à la porte Ottomane saisi et mis en prison

dans Constantinople comme un  
malfaiteur.  
La reine d' Angleterre lui fit,  
comme nous avons vu, satisfaction  
pour l' outrage de Londres. L' horrible  
affront reçu dans la personne  
de *Patkull* , fut lavé dans le sang des  
suédois à la bataille de Pultava ;  
mais la fortune laissa impunie la violation  
du droit des gens par les  
turcs.  
Le czar fut obligé de quitter le  
théâtre de la guerre en occident,  
pour aller combattre sur les frontieres

p8

de la Turquie. D' abord il fait  
avancer vers la Moldavie dix  
régimens qui étaient en Pologne ;  
il ordonne au maréchal *Sheremetof*  
de partir de la Livonie avec son  
corps d' armée, et laissant le prince  
*Menzikof* à la tête des affaires à  
Pétersbourg, il va donner dans Moscow  
tous les ordres pour la campagne  
qui doit s' ouvrir.  
Un sénat de régence est établi ;  
ses régimens des gardes se mettent  
en marche ; il ordonne à la jeune  
noblesse de venir apprendre sous  
lui le métier de la guerre ; place  
les uns en qualité de cadets, les  
autres d' officiers subalternes. L' amiral  
*Apraxin* va dans Azoph commander  
sur terre et sur mer. Toutes

p9

ces mesures étant prises, il ordonne  
dans Moscow qu' on reconnaisse une  
nouvelle czarine ; c' était cette même  
personne faite prisonniere de guerre  
dans Marienboub en 1702. Pierre  
avait répudié l' an 1696 *Eudoxia*  
*Lapoukin* son épouse, dont il  
avait deux enfans. Les loix de son  
église permettent le divorce, et si  
elles l' avaient défendu, il eût fait

une loi pour le permettre.  
La jeune prisonniere de Marienbourg  
à qui on avait donné le nom  
de *Catherine* , était au-dessus de son  
sexe et de son malheur. Elle se rendit  
si agréable par son caractere, que  
le czar voulut l' avoir auprès de lui ;  
elle l' accompagna dans ses courses  
et dans ses travaux pénibles, partageant  
ses fatigues, adoucissant ses  
peines par la gaieté de son esprit et

p10

par sa complaisance ; ne connaissant  
point cet appareil de luxe et de molesse,  
dont les femmes se sont fait  
ailleurs des besoins réels. Ce qui  
rendit sa faveur plus singuliere, c' est  
qu' elle ne fut ni enviée, ni traversée,  
et que personne n' en fut la  
victime. Elle calma souvent la colere  
du czar, et le rendit plus grand encore  
en le rendant plus clément.  
Enfin elle lui devint si nécessaire,  
qu' il l' épousa secrettement en 1707.  
Il en avait déjà deux filles, et il en  
eut l' année suivante une princesse  
qui épousa depuis le duc de Holstein.  
Le mariage secret de Pierre  
et de *Catherine* fut déclaré le jour  
même que le czar partit avec  
elle pour aller éprouver sa fortune  
contre l' empire Ottoman. Toutes  
les dispositions promettaient un heureux

p11

succès. L' hetman des cosaques  
devait contenir les tartares, qui  
déjà ravageaient l' Ukraine dès le  
mois de février ; l' armée russe avançait  
vers le Niester ; un autre corps  
de troupes sous le prince *Galitzin*  
marchait par la Pologne. Tous les  
commencemens furent favorables ;  
car *Galitzin* ayant rencontré près de  
Kiovie un parti nombreux de tartares,  
joint à quelques cosaques et

à quelques polonais du parti de  
*Stanislas* , et même de suédois, il  
les défit entièrement et leur tua cinq  
mille hommes. Ces tartares avaient  
déjà fait dix mille esclaves dans le  
plat pays. C' est de tems immémorial  
la coutume des tartares de porter  
plus de cordes que de cimenterres,  
pour lier les malheureux qu' ils surprennent.  
Les captifs furent tous  
délivrés, et leurs ravisseurs passés

p12

au fil de l' épée. Toute l' armée, si  
elle eût été rassemblée, devait monter  
à soixante mille hommes. Elle dut  
être encore augmentée par les troupes  
du roi de Pologne. Ce prince  
qui devait tout au czar, vint le trouver  
le 3 juin 1714 à Jaroslau sur la  
riviere de Sane, et lui promit de  
nombreux secours. On proclama la  
guerre contre les turcs au nom des  
deux rois ; mais la diete de Pologne  
ne ratifia pas ce qu' *Auguste*  
avait promis : elle ne voulut point  
rompre avec les turcs. C' était le  
sort du czar d' avoir dans le roi *Auguste*  
un allié qui ne pouvait jamais  
l' aider. Il eut les mêmes espérances  
dans la Moldavie et dans la Valachie,  
et il fut trompé de même.  
La Moldavie et la Valachie devaient  
secouer le joug des turcs.  
Ces pays sont ceux des anciens

p13

daces, qui mêlés aux gépides, inquiéterent  
long-tems l' empire romain :  
*Trajan* les soumit ; le premier  
*Constantin* les rendit chrétiens.  
La Dacie fut une province de l' empire  
d' orient ; mais bientôt après ces  
mêmes peuples contribuerent à la  
ruine de celui d' occident, en servant  
sous les *Odoacres* et sous les  
*Théodorics* .

Ces contrées restèrent depuis annexées  
à l' empire grec ; et quand  
les turcs eurent pris Constantinople,  
elles furent gouvernées et  
opprimées par des princes particuliers.  
Enfin elles ont été entièrement  
soumises par le padicha ou empereur  
turc qui en donne l' investiture.  
Le hospodar, ou vaivode, que la  
porte choisit pour gouverner ces  
provinces, est toujours un chrétien  
grec. Les turcs ont par ce choix

p14

fait connaître leur tolérance, tandis  
que nos déclamateurs ignorans leur  
reprochent la persécution. Le prince  
que la porte nomme est tributaire,  
ou plutôt fermier : elle confere cette  
dignité à celui qui en offre davantage,  
et qui fait le plus de présens  
au visir, ainsi qu' elle confere le  
patriarchat grec de Constantinople.  
C' est quelquefois un dragoman,  
c' est-à-dire, un interprete du divan,  
qui obtient cette place. Rarement  
la Moldavie et la Valachie sont réunies  
sous un même vaivode ; la  
porte partage ces deux provinces  
pour en être plus sûre. *Démétrius*  
*Cantemir* avait obtenu la Moldavie.  
On faisait descendre ce vaivode *Cantemir*  
de *Tamerlan* , parce que le nom  
de *Tamerlan* était *Timur* ; que ce  
*Timur* était un kan tartare ; et du  
nom de *Timurkan* venait, disait-on,  
la famille de *Kantemir* .

p15

*Bassaraba Brancovan* avait été investi  
de la Valachie. Ce *Bassaraba* ne  
trouva point de généalogiste qui le  
fît descendre d' un conquérant tartare.  
*Cantemir* crut que le tems était  
venu de se soustraire à la domination  
des turcs, et de se rendre indépendant,  
par la protection du czar.

Il fit précisément avec Pierre ce que *Mazeppa* avait fait avec *Charles* . Il engagea même d'abord le hospodar de Valachie *Bassaraba* à entrer dans la conspiration, dont il espérait recueillir tout le fruit. Son plan était de se rendre maître des deux provinces. L' évêque de Jérusalem, qui était alors en Valachie, fut l' ame de ce complot. *Cantemir* promit au czar des troupes et des vivres, comme *Mazeppa* avait fait au roi de Suede, et ne tint pas mieux sa parole. Le général *Sheremetof* s' avança jusqu' à Jassi, capitale de la Moldavie,

p16

pour voir et pour soutenir l' exécution de ces grands projets. *Cantemir* l' y vint trouver, et en fut reçu en prince ; mais il n' agit en prince qu' en publiant un manifeste contre l' empire turc. Le hospodar de Valachie qui démêla bientôt ses vues ambitieuses, abandonna son parti, et rentra dans son devoir. L' évêque de Jérusalem craignant justement pour sa tête, s' enfuit et se cacha : les peuples de la Valachie et de la Moldavie demeurèrent fideles à la porte Ottomane ; et ceux qui devaient fournir des vivres à l' armée russe les allèrent porter à l' armée turque. Déjà le visir *Baltagi-Méhémet* avait passé le Danube à la tête de cent mille hommes, et marchait vers Jassi le long du Pruth, autrefois le fleuve Hierase, qui tombe dans le Danube,

p17

et qui est à peu près la frontiere de la Moldavie et de la Bessarabie. Il envoya alors le comte *Poniatoski* , gentilhomme polonais attaché à la fortune du roi de Suede, prier ce prince de venir lui rendre visite et



voir son armée. *Charles* ne put s'y résoudre ; il exigeait que le grand visir lui fît sa première visite dans son asyle près de Bender ; sa fierté l'emporta sur ses intérêts. Quand *Poniatoski* revint au camp des turcs, et qu'il excusa les refus de *Charles XII* : *je m'attendais bien*, dit le visir au kan des tartares, *que ce fier païen en userait ainsi* . Cette fierté réciproque qui aliène toujours tous les hommes en place, n'avança pas les affaires du roi de Suede : il dut d'ailleurs s'apercevoir bientôt que les turcs n'agissaient que pour eux, et non pas pour lui.

p18

Tandis que l'armée ottomane passait le Danube, le czar avançait par les frontières de la Pologne, passait le Boristhène, pour aller dégager le maréchal *Sheremetof* , qui étant au midi de Jassi, sur les bords du Pruth, était menacé de se voir bientôt environné de cent mille turcs et d'une armée de tartares. Pierre avant de passer le Boristhène, avait craint d'exposer *Catherine* à un danger qui devenait chaque jour plus terrible ; mais *Catherine* regarda cette attention du czar comme un outrage à sa tendresse et à son courage ; elle fit tant d'instances que le czar ne put se passer d'elle : l'armée la voyait avec joie à cheval à la tête des troupes ; elle se servait rarement de voiture. Il fallut marcher au-delà du Boristhène par quelques déserts, traverser le Bog, et ensuite la rivière

p19

du Tiras, qu'on nomme aujourd'hui Niester ; après quoi l'on trouvait encore un autre désert avant d'arriver à Jassi sur les bords du Pruth. Elle encourageait l'armée, y répandait

la gaieté, envoyait des secours aux officiers malades, et étendait ses soins sur les soldats.

On arriva enfin à Jassi, où l' on devait établir des magasins. Le hospodar de Valachie *Bassaraba* , rentré dans les intérêts de la porte, et feignant d' être dans ceux du czar, lui proposa la paix, quoique le grand visir ne l' en eût point chargé : on sentit le piège ; on se borna à demander des vivres qu' il ne pouvait ni ne voulait fournir. Il était difficile d' en faire venir de Pologne ; ses provisions que *Cantemir* avait promises, et qu' il espérait en vain tirer de la Valachie, ne pouvaient arriver ;

p20

la situation devenait très-inquiétante. Un fléau dangereux se joignit à tous ces contretems ; des nuées de sauterelles couvrirent les campagnes, les dévorèrent et les infectèrent : l' eau manquait souvent dans la marche sous un soleil brûlant et dans des déserts arides ; on fut obligé de faire porter à l' armée de l' eau dans des tonneaux. Pierre, dans cette marche, se trouvait par une fatalité singulière à portée de *Charles XII* ; car Bender n' est éloigné que de vingt-cinq lieues communes de l' endroit où l' armée russe campait auprès de Jassi. Des partis de cosaques pénétrèrent jusqu' auprès de la retraite de *Charles* ; mais les tartares de Crimée qui voltigeaient dans ces quartiers, mirent le roi de Suede à couvert d' une surprise. Il attendait avec impatience

p21

et sans crainte dans son camp l' événement de la guerre.

Pierre se hâta de marcher sur la rive droite du Pruth, dès qu' il eut formé quelques magasins. Le point

décisif était d' empêcher les turcs,  
postés au-dessous sur la rive gauche,  
de passer ce fleuve et de venir à lui.  
Cette manoeuvre devait le rendre  
maître de la Moldavie et de la Valachie ;  
il envoya le général *Janus*  
avec l' avant-garde pour s' opposer à  
ce passage des turcs ; mais ce général  
n' arriva que dans le tems même  
qu' ils passaient sur leurs pontons : il  
se retira, et son infanterie fut poursuivie  
jusqu' à ce que le czar vint lui-même  
le dégager.  
L' armée du grand visir s' avança  
donc bientôt vers celle du czar le  
long du fleuve. Ces deux armées  
étaient bien différentes ; celle des

p22

turcs, renforcée des tartares, était  
de près de deux cens cinquante mille  
hommes ; celle des russes n' était  
alors que d' environ trente-sept mille  
combattans. Un corps assez considérable  
sous le général *Renne* , était  
au-delà des montagnes de la Moldavie,  
sur la riviere de Sireth, et les  
turcs couperent la communication.  
Le czar commençait à manquer de  
vivres, et à peine ses troupes campées  
non loin du fleuve pouvaient-elles  
avoir de l' eau ; elles étaient  
exposées à une nombreuse artillerie  
placée par le grand visir sur la rive  
gauche, avec un corps de troupes  
qui tirait sans cesse sur les russes. Il  
paraît que ce récit très-détaillé et  
très-fidele, que le visir *Baltagi-Méhémet*  
loin d' être un imbécille comme  
les suédois l' ont représenté, s' était  
conduit avec beaucoup d' intelligence.

p23

Passer le Pruth à la vue d' un ennemi,  
le contraindre à reculer et le poursuivre,  
couper tout d' un coup la  
communication entre l' armée du

czar et un corps de sa cavalerie,  
enfermer cette armée sans lui laisser  
de retraite, lui ôter l' eau et les  
vivres, la tenir sous des batteries  
de canon qui la menace d' une rive  
opposée ; tout cela n' était pas d' un  
homme sans activité et sans prévoyance.  
Pierre alors se trouva dans une  
plus mauvaise position que *Charles*  
*Xii* à Pultava ; enfermé comme lui  
par une armée supérieure, éprouvant  
plus que lui la disette, et s' étant fié  
comme lui aux promesses d' un prince  
trop peu puissant pour les tenir,  
il prit le parti de la retraite, et tenta  
d' aller choisir un camp avantageux  
en retournant vers Jassi.

p24

Il décampa dans la nuit ; mais à  
peine est-il en marche, que les turcs  
tombent sur son arriere-garde au  
point du jour. Le régiment des  
gardes *Préobrasinski* arrêta long-tems  
leur impétuosité. On se forma,  
on fit des retranchemens avec les  
chariots et le bagage. Le même jour  
toute l' armée turque attaqua encore  
les russes. Une preuve qu' ils pouvaient  
se défendre, quoi qu' on en ait  
dit, c' est qu' ils se défendirent  
très-long-tems, qu' ils tuerent beaucoup  
d' ennemis, et qu' ils ne furent point  
entamés.

Il y avait dans l' armée ottomane  
deux officiers du roi de Suede, l' un  
le comte *Poniatoski* , l' autre le  
comte de *Spare* , avec quelques cosaques  
du parti de *Charles Xii* . Mes  
mémoires disent que ces généraux  
conseillerent au grand visir de ne

p25

point combattre, de couper l' eau et les  
vivres aux ennemis, et de les forcer à  
se rendre prisonniers ou de mourir.  
D' autres mémoires prétendent qu' au

contraire ils animerent le grand  
visir à détruire avec le sabre une  
armée fatiguée et languissante qui  
périssait déjà par la disette. La première  
idée paraît plus circonspecte ;  
la seconde, plus conforme au caractère  
des généraux élevés par *Charles XII* .  
Le fait est que le grand visir tomba  
sur l' arrière-garde au point du jour.  
Cette arrière-garde était en désordre.  
Les turcs ne rencontrèrent d' abord  
devant eux qu' une ligne de quatre  
cents hommes ; on se forma avec célérité.  
Un général allemand nommé  
*Alard* , eut la gloire de faire des dispositions  
si rapides et si bonnes, que  
les russes résisterent pendant trois

p26

heures à l' armée ottomane sans perdre  
de terrain.  
La discipline à laquelle le czar  
avait accoutumé ses troupes, le paya  
bien de ses peines. On avait vu à  
Narva soixante mille hommes défaits  
par huit mille, parce qu' ils étaient  
indisciplinés ; et ici on voit une  
arrière-garde d' environ huit mille russes  
soutenir les efforts de cent cinquante  
mille turcs, leur tuer sept mille hommes,  
et les forcer à retourner en arrière.  
Après ce rude combat, les deux  
armées se retranchèrent pendant la  
nuit ; mais l' armée russe restait toujours  
enfermée, privée de provisions  
et d' eau même. Elle était près des  
bords du Pruth, et ne pouvait approcher  
du fleuve ; car sitôt que quelques  
soldats hasardaient d' aller puiser  
de l' eau, un corps de turcs posté à

p27

la rive opposée faisait pleuvoir sur  
eux le plomb et le fer d' une artillerie  
nombreuse chargée à cartouche. L' armée  
turque qui avait attaqué les  
russes, continuait toujours de son

côté à la foudroyer par son canon.  
Il était probable qu' enfin les russes  
allaient être perdus sans ressource par  
leur position, par l' inégalité du  
nombre et par la disette. Les escarmouches  
continuaient toujours ; la  
cavalerie du czar presque toute démontée,  
ne pouvait plus être d' aucun  
secours, à moins qu' elle ne combattît  
à pied ; la situation paraissait  
désespérée. Toutes les relations, tous  
les mémoires du tems conviennent  
unanimentement que le czar incertain  
s' il tenterait le lendemain le sort  
d' une nouvelle bataille, s' il exposerait  
sa femme, son armée, son empire,  
et le fruit de tant de travaux

p28

à une perte qui semblait inévitable,  
se retira dans sa tente accablé de douleur  
et agité de convulsions dont il  
était quelquefois attaqué, et que ses  
chagrins redoublaient. Seul, en proie  
à tant d' inquiétudes cruelles, ne voulant  
que personne fût témoin de son  
état, il défendit qu' on entrât dans sa  
tente. Il vit alors quel était son bonheur  
d' avoir permis à sa femme de  
le suivre. *Catherine* entra malgré la  
défense.

Une femme qui avait affronté la  
mort pendant tous ces combats, exposée  
comme un autre au feu d' artillerie  
des turcs, avait le droit  
de parler. Elle persuada son époux  
de tenter la voie de la négociation.  
C' est la coutume immémoriale  
dans tout l' orient, quand on demande  
audience aux souverains, ou  
à leurs représentans, de ne les aborder

p29

qu' avec des présens. *Catherine*  
rassembla le peu de pierreries qu' elle  
avait apportées dans ce voyage guerrier,  
dont toute magnificence et tout

luxes étaient bannis ; elle y ajouta deux péliasses de renard noir ; l' argent comptant qu' elle ramassa fut destiné pour le kiaia. Elle choisit elle-même un officier intelligent, qui devait avec deux valets porter les présents au grand visir, et ensuite faire conduire au kiaia en sûreté le présent qui lui était réservé. Cet officier fut chargé d' une lettre du maréchal *Sheremetof* à *Méhémet-Baltagi* . Les mémoires de Pierre conviennent de la lettre ; ils ne disent rien des détails dans lesquels entra *Catherine* ; mais tout est assez confirmé par la déclaration de Pierre lui-même donnée en 1723, quand il fit couronner *Catherine* impératrice : *elle*

*p30*

*nous a été, dit-il, d' un très-grand secours dans tous les dangers, et particulièrement à la bataille du Pruth, où notre armée était réduite à vingt-deux mille hommes* . Si le czar en effet n' avait plus alors que vingt-deux mille combattans, menacés de périr par la faim, ou par le fer, le service rendu par *Catherine* était aussi grand que les bienfaits dont son époux l' avait comblée. Le journal manuscrit de Pierre *Le Grand* , dit que le jour même du grand combat du 20 juillet, il y avait 31554 hommes d' infanterie, et 6692 de cavalerie presque tous démontés ; il aurait donc perdu seize mille deux cents quarante-six combattans dans cette bataille. Les mêmes mémoires assurent que la perte des turcs fut beaucoup plus

*p31*

considérable que la sienne ; et qu' attaquant en foule et sans ordre, aucun des coups tirés sur eux ne porta à faux. S' il en est ainsi, la journée du Pruth du 20 au 21 juillet, fut une

des plus meurtrières qu' on ait vue  
depuis plusieurs siècles.  
Il faut ou soupçonner Pierre Le  
*Grand* de s' être trompé, lorsqu' en  
couronnant l' impératrice, il lui témoigne  
sa reconnaissance, *d' avoir  
sauvé son armée réduite à vingt-deux  
mille combattants* ; ou accuser de faux  
son journal, dans lequel il est dit  
que le jour de cette bataille, son  
armée du Pruth, indépendamment  
du corps qui campait sur le Sireth,  
*montait à 31554 hommes d' infanterie,  
et à 6692 de cavalerie* . Suivant ce  
calcul, la bataille aurait été plus terrible  
que tous les historiens et tous  
*les mémoires pour et contre ne l' ont*

p32

*rapporté jusqu' ici* . Il y a certainement  
ici quelque mal-entendu, et cela est  
très-ordinaire dans les récits de campagnes  
lorsqu' on entre dans les détails :  
le plus sûr est de s' en tenir toujours  
à l' événement principal, à la  
victoire et à la défaite : on sait rarement  
avec précision ce que l' une et  
l' autre ont coûté.  
à quelque petit nombre que l' armée  
russe fût réduite, on se flatait  
qu' une résistance si intrépide et si  
opiniâtre en imposait au grand visir,  
qu' on obtiendrait la paix à des  
conditions honorables pour la porte  
ottomane, que ce traité en rendant  
le visir agréable à son maître ne  
serait pas trop humiliant pour l' empire  
de Russie. Le grand mérite de  
*Catherine* fut, ce semble, d' avoir vu  
cette possibilité dans un moment où  
les généraux paraissaient ne voir  
qu' un malheur inévitable.

p33

*Norberg* , dans son histoire de *Charles  
Xii* , rapporte une lettre du czar au  
grand visir, dans laquelle il s' exprime  
en ces mots : *si contre mon  
attente j' ai le malheur d' avoir déplu à*



*sa hauteesse,... etc.*

cette lettre porte tous les caracteres  
de fausseté, ainsi que la plupart des  
pieces rapportées au hazard par *Norberg* ;  
elle est datée du 11 juillet nouveau  
stile, et on n' écrivit à *Baltagi-Méhémet*  
que le 21 nouveau stile.

Ce ne fut point le czar qui écrivit,  
ce fut le maréchal *Sheremetof* ;  
on ne se servit point dans cette  
lettre de ces expressions, *le czar a eu*

p34

*le malheur de déplaire à sa hauteesse* ;  
ces termes ne conviennent qu' à un  
sujet qui demande pardon à son maître :  
il n' est point question d' ôtage ;  
on n' en envoya point ; la lettre fut  
portée par un officier, tandis que  
l' artillerie tonnait des deux côtés.  
*Sheremetof* dans sa tente, faisait seulement  
souvenir le visir de quelques  
offres de paix que la porte avait  
faites au commencement de la campagne  
par les ministres d' Angleterre  
et de Hollande, lorsque le divan  
demandait la cession de la citadelle  
et du port de Taganroc, qui étaient  
les vrais sujets de la guerre.  
Il se passa quelques heures avant  
qu' on eût une réponse du grand visir.  
On craignait que le porteur n' eût  
été tué par le canon, ou n' eût été  
retenu par les turcs. On dépêcha un  
second courier avec un duplicata,  
et on tint conseil de guerre en présence

p35

de *Catherine* . Dix officiers généraux  
signerent le résultat que voici :  
" si l' ennemi ne veut pas accepter  
les conditions qu' on lui offre, et  
s' il demande que nous posions les  
armes, et que nous nous rendions  
à discrétion, tous les généraux  
et les ministres sont unanimement  
d' avis de se faire jour au

travers des ennemis. "  
en conséquence de cette résolution,  
on entoura le bagage de retranchemens,  
et on s'avança jusqu'à  
cent pas de l'armée turque, lorsqu'enfin  
le grand visir fit publier une  
suspension d'armes.  
Tout le parti suédois a traité dans  
ses mémoires ce visir de lâche et  
d'infame, qui s'était laissé corrompre.  
C'est ainsi que tant d'écrivains ont  
accusé le comte *Piper* d'avoir reçu  
de l'argent du duc De *Marlborough*,

p36

pour engager le roi de Suède à continuer  
la guerre contre le czar, et  
qu'on a imputé à un ministre de  
France d'avoir fait à prix d'argent le  
traité de Seville. De telles accusations  
ne doivent être avancées que  
sur des preuves évidentes. Il est très-rare  
que des premiers ministres s'abaissent  
à de si honteuses lâchetés,  
découvertes tôt ou tard par ceux  
qui ont donné l'argent et par les registres  
qui en font foi. Un ministre  
est toujours un homme en spectacle  
à l'Europe ; son honneur est la base  
de son crédit ; il est toujours assez  
riche pour n'avoir pas besoin d'être  
un traître.  
La place de viceroy de l'empire  
ottoman est si belle, les profits en  
sont si immenses en tems de guerre,  
l'abondance et la magnificence régnaient  
à un si haut point dans les

p37

tentes de *Baltagi-Méhémet*, la simplicité,  
et sur-tout la disette, étaient  
si grandes dans l'armée du czar, que  
c'était bien plutôt au grand visir à  
donner qu'à recevoir. Une légère  
attention de la part d'une femme qui  
envoyait des pelisses et quelques  
bagues, comme il est d'usage dans

toutes les cours, ou plutôt dans toutes les portes orientales, ne pouvait être regardée comme une corruption. La conduite franche et ouverte de *Baltagi-Méhémet* semble confondre les accusations dont on a souillé tant d'écrits touchant cette affaire. Le vice-chancelier *Shaffirof* alla dans sa tente avec un grand appareil ; tout se passa publiquement, et ne pouvait se passer autrement. La négociation même fut entamée en présence d'un homme attaché au roi de Suede, et domestique du

p38

comte *Poniatoski* , officier de *Charles XII* , lequel servit d'abord d'interprete, et les articles furent rédigés publiquement par le premier secrétaire du visiriat, nommé *Hummer Effendi* . Le comte *Poniatoski* y était présent lui-même. Le présent qu'on faisait au kiaia fut offert publiquement et en cérémonie, tout se passa selon l'usage des orientaux ; on se fit des présens réciproques ; rien ne ressemble moins à une trahison. Ce qui détermina le visir à conclurre, c'est que dans ce tems-là même le corps d'armée commandé par le général *Renne* , sur la riviere de Sireth en Moldavie, avait passé trois rivières, et était alors vers le Danube où *Renne* venait de prendre la ville et le château de Brahila, défendus par une garnison nombreuse, commandée par un pacha. Le czar avait encore

p39

un autre corps d'armée qui avançait des frontieres de la Pologne. Il est de plus très-vraisemblable que le visir ne fut pas instruit de la disette que souffraient les russes. Le compte des vivres et des munitions n'est pas communiqué à son ennemi ;

on se vante au contraire devant lui  
d' être dans l' abondance, dans le  
tems qu' on souffre le plus. Il n' y a  
point de transfuge entre les turcs et  
les russes : la différence des vétemens,  
de la religion, du langage,  
ne le permet pas. Ils ne connaissent  
point comme nous la désertion ;  
aussi le grand visir ne savait pas dans  
quel état déplorable était l' armée de  
Pierre.

*Baltagi* qui n' aimait pas la guerre,  
et qui cependant l' avait bien faite,  
crut que son expédition était assez  
heureuse s' il remettait aux mains du

p40

grand seigneur les villes et les ports  
pour lesquels il combattait ; s' il renvoyait  
des bords du Danube en  
Russie l' armée victorieuse du général  
*Renne* , et s' il fermait à jamais  
l' entrée des Palus Méotides, le Bosphore  
cimmérien, la mer Noire à  
un prince entreprenant ; enfin s' il ne  
mettait pas des avantages certains au  
risque d' une nouvelle bataille, (qu' après  
tout le désespoir pouvait gagner  
contre la force ; ) il avait vu ses janissaires  
repoussés la veille, et il y  
avait plus d' un exemple de victoires  
remportées par le petit nombre  
contre le grand ; telles furent ses raisons :  
ni les officiers de *Charles* qui  
étaient dans son armée, ni le kan  
des tartares ne les approuverent.  
L' intérêt des tartares était de pouvoir  
exercer leurs pillages sur les  
frontieres de Russie et de Pologne.

p41

L' intérêt de *Charles Xii* était de se  
venger du czar ; mais le général,  
le premier ministre de l' empire ottoman,  
n' était animé ni par la vengeance  
particuliere d' un prince chrétien,  
ni par l' amour du butin qui

conduisait les tartares. Dès qu' on  
fut convenu d' une suspension d' armes,  
les russes acheterent des turcs  
les vivres dont ils manquaient. Les  
articles de cette paix ne furent point  
rédigés comme le voyageur *La Motraye*  
le rapporte, et comme *Norberg*  
le copie d' après lui. Le visir,  
parmi les conditions qu' il exigeait,  
voulait d' abord que le czar s' engageât  
à ne plus entrer dans les intérêts  
de la Pologne, et c' est sur quoi  
*Poniatoski* insistait ; mais il était au  
fonds convenable à l' empire turc  
que la Pologne restât désunie et impuissante ;  
ainsi cet article se réduisit

p42

à retirer les troupes russes des frontieres.  
Le kan des tartares demandait  
un tribut de quarante mille sequins :  
ce point fut long-tems  
débatu et ne passa point.  
Le visir demanda long-tems qu' on  
lui livrât *Cantemir* , comme le roi de  
Suede s' était fait livrer *Patkull* .  
*Cantemir* se trouvait précisément dans  
le même cas où avait été *Mazeppa* .  
Le czar avait fait à *Mazeppa* son  
procès criminel, et l' avait fait exécuter  
en effigie. Les turcs n' en userent  
point ainsi ; ils ne connaissent ni les  
procès par contumace, ni les sentences  
publiques. Ces condamnations  
affichées, et les exécutions en effigie,  
sont d' autant moins en usage chez  
eux, que leur loi leur défend les représentations  
humaines, de quelque  
genre qu' elles puissent être. Ils insisterent  
en vain sur l' extradition de

p43

*Cantemir* . Pierre écrivit ces propres  
paroles au vice-chancelier *Shaffirof* .  
" j' abandonnerai plutôt aux turcs  
tout le terrain... etc. "  
enfin le traité fut conclu et signé

près du village nommé *Falksen* sur les bords du Pruth. On convint dans le traité qu' Asoph et son territoire seraient rendus avec les munitions et l' artillerie dont il était pourvu avant que le czar l' eût pris en 1696, que le port de Taganroc sur la mer de Zabache serait démoli, ainsi que celui de Samara sur la riviere de ce nom, et d' autres petites citadelles. On ajouta enfin un article touchant

p44

le roi de Suede, et cet article même faisait assez voir combien le visir était mécontent de lui. Il fut stipulé que ce prince ne serait point inquiété par le czar s' il retournait dans ses états, et que d' ailleurs le czar et lui pouvaient faire la paix s' ils en avaient envie.

Il est bien évident par la rédaction singuliere de cet article, que *Baltagi-Méhémet* se souvenait des hauteurs de *Charles XII* . Qui sait même si ces hauteurs n' avaient pas incliné *Méhémet* du côté de la paix ? La perte du czar était la grandeur de *Charles* , et il n' est pas dans le coeur humain de rendre puissans ceux qui nous méprisent. Enfin ce prince qui n' avait pas voulu venir à l' armée du visir quand il avait besoin de le ménager, accourut quand l' ouvrage qui lui ôtait toutes ses espérances allait être

p45

consommé. Le visir n' alla point à sa rencontre, et se contenta de lui envoyer deux bachas ; il ne vint au devant de *Charles* qu' à quelque distance de sa tente.

La conversation ne se passa, comme on sait, qu' en reproches. Plusieurs historiens ont cru que la réponse du visir au roi, quand ce prince lui reprocha d' avoir pu prendre

le czar prisonnier, et de ne l' avoir  
pas fait, était la réponse d' un  
imbécille : *si j' avois pris le czar,*  
dit-il, *qui aurait gouverné son empire ?*  
il est aisé pourtant de comprendre  
que c' était la réponse d' un homme  
piqué ; et ces mots qu' il ajouta : *il*  
*ne faut pas que tous les rois sortent de*  
*chez eux*, montrent assez combien il  
voulait mortifier l' hôte de Bender.  
*Charles* ne retira d' autre fruit de  
son voyage que celui de déchirer la

p46

robe du grand visir avec l' éperon  
de ses bottes. Le visir qui pouvait  
l' en faire repentir, feignit de ne s' en  
pas appercevoir, et en cela il était  
très-supérieur à *Charles* . Si quelque  
chose put faire sentir à ce monarque  
dans sa vie brillante et tumultueuse,  
combien la fortune peut confondre  
la grandeur, c' est qu' à Pultava un  
pâtissier avait fait mettre bas les armes  
à toute son armée, et qu' au  
Pruth un fendeur de bois avait décidé  
du sort du czar et du sien ; car  
ce visir *Baltagi-Méhémet* avait été  
fendeur de bois dans le Serrail,  
comme son nom le signifie ; et loin  
d' en rougir il s' en faisait honneur,  
tant les moeurs orientales different  
des nôtres.  
Le sultan et tout Constantinople  
furent d' abord très-contens de la  
conduite du visir : on fit des réjouissances

p47

publiques une semaine entiere ;  
le kiaia de *Méhémet* qui porta le  
traité au divan fut élevé incontinent  
à la dignité de Boujouk Imraour,  
grand écuyer ; ce n' est pas ainsi qu' on  
traite ceux dont on croit être mal  
servi.  
Il paraît que *Norberg* connaissait  
peu le gouvernement ottoman,

puisqu' il dit, *que le grand seigneur ménageait son visir, et que Baltagi-Méhémet était à craindre* . Les janissaires ont été souvent dangereux aux sultans ; mais il n' y a pas un exemple d' un seul visir qui n' ait été aisément sacrifié sur un ordre de son maître, et *Méhémet* n' était pas en état de se soutenir par lui-même. C' est de plus se contredire, que d' assurer dans la même page, que les janissaires étaient irrités contre *Méhémet* et que le sultan craignait son pouvoir.

p48

Le roi de Suede fut réduit à la ressource de cabaler à la cour ottomane. On vit un roi qui avait fait des rois, s' occuper à faire présenter au sultan des mémoires et des placets qu' on ne voulait pas recevoir. *Charles* employa toutes les intrigues, comme un sujet qui veut décrier un ministre auprès de son maître. C' est ainsi qu' il se conduisit contre le visir *Méhémet* et contre tous ses successeurs ; tantôt on s' adressait à la sultane Validé par une juive ; tantôt on employait un eunuque : il y eut enfin un homme qui se mêlant parmi les gardes du grand seigneur, contrefit l' insensé, afin d' attirer ses regards et de pouvoir lui donner un mémoire du roi. De toutes ces manoeuvres, *Charles* ne recueillit d' abord que la mortification de se voir retrancher son thaim, c' est-à-dire, la subsistance que

p49

la générosité de la porte lui fournissait par jour, et qui se montait à quinze cent livres monnaie de France. Le grand visir au lieu de thaim, lui dépêcha un ordre, en forme de conseil, de sortir de la Turquie. *Charles* s' obstina plus que jamais à



rester, s'imaginant toujours qu'il rentrerait en Pologne, et dans l'empire russe avec une armée ottomane. Personne n'ignore quelle fut enfin en 1714 l'issue de son audace inflexible ; comment il se battit contre une armée de janissaires, de spahis et de tartares, avec ses secrétaires, ses valets-de-chambre, ses gens de cuisine et d'écurie ; qu'il fut captif dans le pays où il avait joui de la plus généreuse hospitalité ; qu'il retourna ensuite déguisé en courrier dans ses états, après avoir

p50

demeuré cinq années en Turquie. Il faut avouer que s'il y a eu de la raison dans sa conduite, cette raison n'était pas faite comme celle des autres hommes.

## CHAPITRE 2

*suite de l'affaire*  
du Pruth.

Il est utile de rappeler ici un fait déjà raconté dans l'histoire de *Charles XII*. Il arriva pendant la suspension d'armes qui précéda le traité du Pruth, que deux tartares surprirent deux officiers italiens de l'armée du czar, et vinrent les vendre à un officier des janissaires : le visir punit cet attentat contre la foi publique par la mort des deux tartares. Comment accorder cette délicatesse si sévère avec la violation du droit des gens dans la personne de l'ambassadeur *Tolstoy*, que le

p52

même grand visir avait fait arrêter

dans les rues de Constantinople ? Il y a toujours une raison des contradictions dans la conduite des hommes.

*Baltagi-Méhémet* était piqué contre le kan des tartares, qui ne voulait pas entendre parler de paix ; et il voulut lui faire sentir qu' il était le maître.

Le czar après la paix signée se retira par Jassi jusques sur la frontiere, suivi d' un corps de huit mille turcs que le visir envoya, non-seulement pour observer la marche de l' armée russe, mais pour empêcher que les tartares vagabonds ne l' inquiétassent. Pierre accomplit d' abord le traité, en faisant démolir la forteresse de Samara et de Kamienska ; mais la reddition d' Asoph et la démolition de Tangaroc souffrit plus

p53

de difficultés ; il fallait aux termes du traité distinguer l' artillerie et les munitions d' Asoph qui appartenaient aux turcs, de celles que le czar y avait mises depuis qu' il avait conquis cette place. Le gouverneur traîna en longueur cette négociation, et la porte en fut justement irritée. Le sultan était impatient de recevoir les clefs d' Asoph, le visir les promettait ; le gouverneur différait toujours. *Baltagi-Méhémet* en perdit les bonnes grâces de son maître et sa place ; le kan des tartares et ses autres ennemis prévalurent contre lui : il fut enveloppé dans la disgrâce de plusieurs bachas ; mais le grand seigneur qui connaissait sa fidélité ne lui ôta ni son bien ni sa vie ; il fut envoyé à Mytilene où il commanda. Cette simple déposition, cette conservation de sa fortune,

p54

et sur-tout ce commandement

dans Mytilene, démentent évidemment  
tout ce que *Norberg* avance  
pour faire croire que ce visir avait  
été corrompu par l' argent du czar.  
*Norberg* dit que le bostangi bachi  
qui vint lui redemander le bul de  
l' empire et lui signifier son arrêt,  
le déclara *traître et désobéissant à son  
maître, vendu aux ennemis à prix  
d' argent, et coupable de n' avoir point  
veillé aux intérêts du roi de Suede* .  
Premièrement ces sortes de déclarations ne sont point du  
tout en usage en  
Turquie ; les ordres du sultan  
sont donnés en secret et exécutés en  
silence. Secondement si le visir avait  
été déclaré *traître, rébelle et corrompu* ,  
de tels crimes auraient été punis par  
la mort dans un pays où ils ne sont  
jamais pardonnés. Enfin s' il avait  
été puni pour n' avoir pas assez ménagé

p55

l' intérêt de *Charles Xii* , il est  
clair que ce prince aurait eu en  
effet à la porte ottomane un pouvoir  
qui devait faire trembler les autres  
ministres : ils devaient en ce cas implorer  
sa faveur et prévenir ses volontés ;  
mais au contraire, *Jussus*  
*Pacha*, aga des janissaires, qui succéda  
à *Méhémet Baltagi* dans le visiriat,  
pensa hautement comme son  
prédécesseur sur la conduite de ce  
prince ; loin de le servir, il ne songea  
qu' à se défaire d' un hôte dangereux ;  
et quand *Poniatoski* , le  
confident et le compagnon de *Charles*  
*Xii* , vint complimenter ce visir sur  
sa nouvelle dignité, il lui dit : *païen,*  
*je t' avertis qu' à la premiere intrigue*  
*que tu voudras tramer, je te ferai jeter*  
*dans la mer une pierre au cou* .  
Ce compliment que le comte  
*Poniatoski* rapporte lui-même dans les

p56

mémoires qu' il fit à ma requisition,  
ne laisse aucun doute sur le peu d' influence  
que *Charles Xii* avait à la  
porte. Tout ce que *Norberg* a rapporté  
des affaires de Turquie, paraît  
d' un homme passionné et mal informé.  
Il faut ranger parmi les erreurs de  
l' esprit de parti, et parmi les mensonges  
politiques, tout ce qu' il  
avance sans preuve de la prétendue  
corruption d' un grand visir, c' est-à-dire,  
d' un homme qui disposait  
de plus de soixante millions par an  
sans rendre compte. J' ai encore  
entre les mains la lettre que le comte  
*Poniatoski* écrivit au roi *Stanislas*  
immédiatement après la paix du  
Pruth : il reproche à *Baltagi-Méhémet*  
son éloignement pour le roi  
de Suede, son peu de goût pour la  
guerre, sa facilité ; mais il se garde  
bien de l' accuser de corruption ; il

p57

savait trop ce que c' est que la place  
d' un grand visir, pour penser que  
le czar pût mettre un prix à la  
trahison du viceroi de l' empire  
ottoman.  
*Shaffirof* et *Sheremetof* demeurés  
en ôtage à Constantinople, ne  
furent point traités comme ils l' auraient  
été s' ils avaient été convaincus  
d' avoir acheté la paix, et d' avoir  
trompé le sultan de concert  
avec le visir : ils demeurèrent en  
liberté dans la ville, escortés de  
deux compagnies de janissaires.  
L' ambassadeur *Tolstoy* étant sorti  
des sept tours immédiatement après  
la paix du Pruth, les ministres d' Angleterre  
et de Hollande s' entremirent  
auprès du nouveau visir pour  
l' exécution des articles.  
Asoph venait enfin d' être rendu  
aux turcs : on démolissait les forteresses

p58

stipulées dans le traité. Quoique  
la porte ottomane n'entre guère  
dans les différends des princes chrétiens,  
cependant elle était flattée  
alors de se voir arbitre entre la Russie,  
la Pologne et le roi de Suède ; elle  
voulait que le czar retirât ses troupes  
de la Pologne, et délivrât la  
Turquie d'un voisinage si dangereux ;  
elle souhaitait que *Charles* retournât  
dans ses états, afin que les princes  
chrétiens fussent continuellement  
divisés ; mais jamais elle n'eut l'intention  
de lui fournir une armée.  
Les tartares désiraient toujours la  
guerre, comme les artisans veulent  
exercer leurs professions lucratives.  
Les janissaires la souhaitaient,  
mais plus par haine contre les chrétiens,  
par fierté, par amour pour la  
licence, que par d'autres motifs. Cependant  
les négociations des ministres

p59

anglais et hollandais prévalurent  
contre le parti opposé. La paix du  
Pruth fut confirmée ; mais on ajouta  
dans le nouveau traité, que le czar  
retirerait dans trois mois toutes ses  
troupes de la Pologne, et que  
l'empereur turc renverrait incessamment  
*Charles XII* .  
On peut juger par ce nouveau  
traité si le roi de Suède avait à la  
porte autant de pouvoir qu'on l'a  
dit. Il était évidemment sacrifié par  
le nouveau visir *Jussuf Pacha* , ainsi  
que par *Baltagi-Méhémet* . Ses historiens  
n'ont eu d'autre ressource  
pour couvrir ce nouvel affront,  
que d'accuser *Jussuf* d'avoir été corrompu  
ainsi que son prédécesseur.  
De pareilles imputations tant de  
fois renouvelées sans preuve, sont  
bien plutôt les cris d'une cabale impuissante  
que les témoignages de

p60

l' histoire. L' esprit de parti obligé  
d' avouer les faits en altere les circonstances  
et les motifs ; et malheureusement  
c' est ainsi que toutes  
les histoires contemporaines parviennent  
falsifiées à la postérité, qui  
ne peut plus guere démêler la vérité  
du mensonge.

p61

### CHAPITRE 3

*mariage du czarovitz, et déclaration  
solemnelle du mariage  
de Pierre avec Catherine,  
qui reconnaît son frere .*  
Cette malheureuse campagne  
du Pruth fut plus funeste au  
czar, que ne l' avait été la bataille  
de Narva ; car après Narva il avait  
su tirer parti de sa défaite même,  
réparer toutes ses pertes, et enlever  
l' Ingrie à *Charles Xii* . Mais après  
avoir perdu par le traité de Falksen  
avec le sultan ses ports et ses  
forteresses sur les Palus Méotides,  
il fallut renoncer à l' empire sur la  
mer Noire. Il lui restait un champ  
assez vaste pour ses entreprises ; il

p62

avait à perfectionner tous ses établissemens  
en Russie, ses conquêtes  
sur la Suede à poursuivre, le roi  
*Auguste* à raffermir en Pologne, et  
ses alliés à ménager. Les fatigues  
avaient altéré sa santé ; il fallut qu' il  
allât aux eaux de Carelsbad en  
Boheme ; mais pendant qu' il prenait  
les eaux, il faisait attaquer la  
Poméranie ; Stralsund était bloqué,  
et cinq petites villes étaient prises.  
La Poméranie est la province  
d' Allemagne la plus septentrionale,

bornée à l'orient par la Prusse et la Pologne, à l'occident par le Brandebourg, au midi par le Meklembourg, et au nord par la mer Baltique : elle eut presque de siècle en siècle différens maîtres. *Gustave Adolphe* s'en empara dans la fameuse guerre de trente ans, et enfin elle fut cédée solennellement aux

p63

suédois par le traité de Vestphalie, à la réserve de l'évêché de Camin et de quelques petites places situées dans la Poméranie ultérieure. Toute cette province devait naturellement appartenir à l'électeur de Brandebourg, en vertu des pactes de famille faits avec les ducs de Poméranie. La race de ces ducs s'était éteinte en 1637, par conséquent, suivant les loix de l'empire, la maison de Brandebourg avait un droit évident sur cette province ; mais la nécessité, la première des loix, l'emporta dans le traité d'Osnabruck sur les pactes de famille ; et depuis ce tems la Poméranie presque toute entière avait été le prix de la valeur suédoise. Le projet du czar était de dépouiller la couronne de Suede de toutes les provinces qu'elle possédait en Allemagne ; il fallait pour remplir

p64

ce dessein s'unir avec les électeurs de Brandebourg et de Hanovre, et avec le Danemarck. Pierre écrivit tous les articles du traité qu'il projetait avec ces puissances, et tout le détail des opérations nécessaires pour se rendre maître de la Poméranie. Pendant ce tems-là même il maria dans Torgau son fils *Alexis* avec la princesse de *Volfenbutel*, soeur de l'impératrice d'Allemagne, épouse

de *Charles Vi* ; mariage qui fut depuis si funeste, et qui coûta la vie aux deux époux.

Le czarovitz était né du premier mariage de Pierre avec *Eudoxie Lapukin* , mariée comme on l' a dit, en 1689. Elle était alors confinée dans un couvent à Susdal. Son fils *Alexis Petrovitz* , né le premier mars 1690, était dans sa vingt-deuxieme

p65

année. Ce prince n' était pas encore connu en Europe. Un ministre dont on a imprimé des mémoires sur la cour de Russie, dit dans une lettre écrite à son maître, datée du 25 août 1711, " que ce prince était grand et bien fait,... etc. " voilà un portrait bien différent

p66

de celui que le czar lui-même fit quelque tems après de ce fils infortuné : nous verrons avec quelle douleur son pere lui reprocha tous les défauts contraires aux bonnes qualités que ce ministre admire en lui. C' est à la postérité à décider entre un étranger qui peut juger légèrement, ou flater le caractere d' *Alexis* , et un pere qui a cru devoir sacrifier les sentimens de la nature au bien de son empire. Si le ministre n' a pas mieux connu l' esprit d' *Alexis* que sa figure, son témoignage a peu de poids : il dit que ce prince était grand et bien fait : les mémoires que j' ai reçus de Pétersbourg, disent qu' il n' était ni l' un ni l' autre. *Catherine*, sa belle-mere, n' assista point à ce mariage ; car quoiqu' elle fût regardée comme czarine, elle n' était point reconnue solennellement

p67



en cette qualité, et le titre  
d' altesse qu' on lui donnait à la cour  
du czar lui laissait encore un rang  
trop équivoque, pour qu' elle signât  
au contrat, et pour que le cérémonial  
allemand lui accordât une place  
convenable à sa dignité d' épouse du  
czar Pierre. Elle était alors à  
Thorn dans la Prusse polonaise. Le  
czar envoya d' abord les deux nouveaux  
époux à Volfenbutel, et reconduisit  
bientôt la czarine à Pétersbourg  
avec cette rapidité et cette  
simplicité d' appareil qu' il mettait  
dans tous ses voyages.  
Ayant fait le mariage de son fils,  
il déclara plus solennellement le  
sien, et le célébra à Pétersbourg.  
La cérémonie fut aussi auguste qu' on  
peut la rendre dans un pays nouvellement  
créé, dans un tems où les  
finances étaient dérangées par la

p68

guerre soutenue contre les turcs,  
et par celle qu' on faisait encore au  
roi de Suede. Le czar ordonna seul  
la fête, et y travailla lui-même selon  
sa coutume. Ainsi *Catherine* fut  
reconnue publiquement czarine pour  
prix d' avoir sauvé son époux et son  
armée.  
Les acclamations avec lesquelles  
ce mariage fut reçu dans Pétersbourg  
étaient sinceres ; mais les  
applaudissemens des sujets aux actions  
d' un prince absolu sont toujours  
suspects : ils furent confirmés  
par tous les esprits sages de l' Europe,  
qui virent avec plaisir, presque  
dans le même tems, d' un côté  
l' héritier de cette vaste monarchie  
n' ayant de gloire que celle de sa  
naissance, marié à une princesse ; et  
de l' autre un conquérant, un législateur  
partageant publiquement

p69

son lit et son trône avec une inconnue,  
captive à Marienbourg,  
et qui n' avait que du mérite. L' approbation  
même est devenue plus  
générale, à mesure que les esprits  
se sont plus éclairés par cette saine  
philosophie qui a fait tant de progrès  
depuis quarante ans, philosophie  
sublime et circonspecte, qui  
apprend à ne donner que des respects  
extérieurs à toute espece de  
grandeur et de puissance, et à réserver  
les respects véritables pour  
les talens et pour les services.  
Je dois fidèlement rapporter ce  
que je trouve, concernant ce mariage,  
dans les dépêches du comte  
de *Bassevitz* , conseiller aulique à  
Vienne, et long-tems ministre de  
Holstein à la cour de Russie. C' était  
un homme de mérite, plein de  
droiture et de candeur, et qui a

p70

laissé en Allemagne une mémoire  
précieuse. Voici ce qu' il dit dans ses  
lettres : " la czarine avait été  
non-seulement nécessaire à la gloire de  
Pierre,... etc. " je me borne à rapporter  
ses propres paroles.

p71

La fortune, qui dans cette partie  
du monde avait produit tant de  
scenes extraordinaires à nos yeux,  
et qui avait élevé l' impératrice *Catherine*  
de l' abaissement, de la calamité,  
au plus haut degré d' élévation,  
la servit encore singulièrement  
quelques années après la solennité  
de son mariage.  
Voici ce que je trouve dans le  
manuscrit curieux d' un homme qui  
était alors au service du czar, et  
qui parle comme témoin.  
Un envoyé du roi *Auguste* à la

cour du czar, retournant à Dresde  
par la Courlande, entendit dans un  
cabaret un homme qui paraissait  
dans la misere, et à qui on faisait  
l'accueil insultant que cet état n'inspire  
que trop aux autres hommes.  
Cet inconnu piqué, dit qu'on ne le  
traiterait pas ainsi, s'il pouvait parvenir

p72

à être présenté au czar, et  
que peut-être il aurait dans sa cour  
de plus puissantes protections qu'on  
ne pensait.  
L'envoyé du roi *Auguste* qui entendit  
ce discours, eut la curiosité  
d'interroger cet homme ; et sur quelques  
réponses vagues qu'il en reçut,  
l'ayant considéré plus attentivement,  
il crut démêler dans ses traits quelques  
ressemblances avec l'impératrice. Il  
ne put s'empêcher, quand il fut à  
Dresde, d'en écrire à un de ses amis  
à Pétersbourg. La lettre tomba dans  
les mains du czar. Ce prince envoya  
ordre au prince *Repnin*, gouverneur  
de Riga, de tâcher de découvrir  
l'homme dont il était parlé  
dans la lettre. Le prince *Repnin* fit  
partir un homme de confiance pour  
Mittau en Courlande ; on découvrit  
l'homme ; il s'appellait *Charles Scavronski* ;

p73

il était fils d'un gentilhomme  
de Lithuanie, mort dans les  
guerres de Pologne, et qui avait  
laissé deux enfans au berceau, un  
garçon et une fille. L'un et l'autre  
n'eurent d'éducation que celle qu'on  
peut recevoir de la nature dans l'abandon  
général de toutes choses.  
*Scavronski* séparé de sa soeur dès la  
plus tendre enfance, savait seulement  
qu'elle avait été prise dans  
Marienbourg en 1704, et il la croyait  
encore auprès du prince *Menzikoff*,

où il pensait qu' elle avait fait quelque fortune.

Le prince *Repnin* , suivant les ordres exprès de son maître, fit conduire à Riga *Scavronski* , sous prétexte de quelque délit dont on l' accusait : on fit contre lui une espece d' information, et on l' envoya sous bonne garde à Pétersbourg,

p74

avec ordre de le bien traiter sur la route.

Quand il fut arrivé à Pétersbourg, on le mena chez un maître-d' hôtel du czar nommé *Shepleff* . Ce maître-d' hôtel instruit du rôle qu' il devait jouer, tira de cet homme beaucoup de lumieres sur son état, et lui dit enfin que l' accusation qu' on avait intentée contre lui à Riga était très-grave, mais qu' il obtiendrait justice, qu' il devait présenter une requête à sa majesté, qu' on dresserait cette requête en son nom, et qu' on ferait ensorte qu' il pût la lui donner lui-même.

Le lendemain le czar alla dîner chez *Shepleff* ; on lui présenta *Scavronski* : ce prince lui fit beaucoup de questions, et demeura convaincu par la naïveté de ses réponses qu' il était le propre frere de la czarine.

p75

Tous deux avaient été dans leur enfance en Livonie. Toutes les réponses que fit *Scavronski* aux questions du czar se trouvaient conformes à ce que sa femme lui avait dit de sa naissance et des premiers malheurs de sa vie.

Le czar ne doutant plus de la vérité, proposa le lendemain à sa femme d' aller dîner avec lui chez ce même *Shepleff* : il fit venir au sortir de table ce même homme qu' il

avait interrogé la veille. Il vint vêtu  
des mêmes habits qu' il avait portés  
dans le voyage : le czar ne voulut  
point qu' il parût dans un autre  
état que celui auquel sa mauvaise  
fortune l' avait accoutumé.  
Il l' interrogea encore devant sa  
femme. Le manuscrit porte qu' à la  
fin il lui dit ces propres mots : *cet  
homme est ton frere : allons, Charles,*

p76

*baise la main de l' impératrice, et embrasse  
ta soeur .*

L' auteur de la relation ajoute que  
l' impératrice tomba en défaillance,  
et que lorsqu' elle eut repris ses sens,  
le czar lui dit : *il n' y a là rien que  
de simple ; ce gentilhomme est mon  
beau-frere : s' il a du mérite, nous en  
ferons quelque chose ; s' il n' en a point,  
nous n' en ferons rien .*

Il me semble qu' un tel discours  
montre autant de grandeur que de  
simplicité, et que cette grandeur est  
très-peu commune. L' auteur dit que  
*Scavronski* resta long-tems chez  
*Shepleff* , qu' on lui assigna une pension  
considérable, et qu' il vécut très-retiré.  
Il ne pousse pas plus loin le  
récit de cette aventure, qui servit  
seulement à découvrir la naissance  
de *Catherine* ; mais on sait d' ailleurs  
que ce gentilhomme fut créé comte,

p77

qu' il épousa une fille de qualité, et  
qu' il eut deux filles mariées aux premiers  
seigneurs de Russie. Je laisse  
au peu de personnes qui peuvent  
être instruites de ces détails à démêler  
ce qui est vrai dans cette aventure,  
et ce qui peut y avoir été  
ajouté. L' auteur du manuscrit ne  
paraît pas avoir raconté ces faits  
dans la vue de débiter du merveilleux  
à ses lecteurs, puisque son mémoire

n' était point destiné à voir le jour.  
Il écrit à un ami avec naïveté ce  
qu' il dit avoir vu. Il se peut qu' il se  
trompe sur quelques circonstances,  
mais le fonds paraît très-vrai : car si  
ce gentilhomme avait su qu' il était  
frere d' une personne si puissante, il  
n' aurait pas attendu tant d' années  
pour se faire reconnaître. Cette reconnaissance,  
toute singuliere qu' elle  
paraît, n' est pas si extraordinaire

p78

que l' élévation de *Catherine* : l' une  
et l' autre sont une preuve frappante  
de la destinée, et peuvent servir à  
nous faire suspendre notre jugement,  
quand nous traitons de fables  
tant d' événemens de l' antiquité moins  
opposés peut-être à l' ordre commun  
des choses que toute l' histoire de  
cette impératrice.  
Les fêtes que Pierre donna pour  
le mariage de son fils et le sien, ne  
furent pas des divertissemens passagers,  
qui épuisent le trésor et dont  
le souvenir reste à peine. Il acheva  
la fonderie des canons et les bâtimens  
de l' amirauté ; les grands chemins  
furent perfectionnés ; de nouveaux  
vaisseaux furent bâtis ; il  
creusa des canaux ; la bourse et les  
magasins furent achevés ; et le commerce  
maritime de Pétersbourg commença  
à être dans sa vigueur. Il

p79

ordonna que le sénat de Moscow  
fût transporté à Pétersbourg ; ce qui  
s' exécuta au mois d' avril 1712. Par-là  
cette nouvelle ville devint comme  
la capitale de l' empire. Plusieurs  
prisonniers suédois furent employés  
aux embellissemens de cette ville,  
dont la fondation était le fruit de  
leur défaite.

## CHAPITRE 4

Prise de Stetin.

*descente en Finlande. événemens  
de 1712.*

Pierre se voyant heureux  
dans sa maison, dans son gouvernement,  
dans ses guerres contre  
*Charles XII*, dans ses négociations  
avec tous les princes qui voulaient  
chasser les suédois du continent,  
et les renfermer pour jamais dans la  
presqu' isle de la Scandinavie ; il portait  
toutes ses vues sur les côtes  
occidentales du nord de l' Europe,  
et oubliait les Palus Méotides et la  
mer Noire. Les clefs d' Asoph long-tems  
refusées au bacha qui devait

entrer dans cette place au nom du  
grand seigneur, avaient été enfin  
rendues ; et malgré tous les soins de  
*Charles XII*, malgré toutes les intrigues  
de ses partisans à la cour  
ottomane, malgré même plusieurs démonstrations  
d' une nouvelle guerre,  
la Russie et la Turquie étaient en  
paix.

*Charles XII* restait toujours obstinément  
à Bender, et faisait dépendre  
sa fortune et ses espérances  
du caprice d' un grand visir, tandis  
que le czar menaçait toutes ses provinces,  
armait contre lui le Danemarck  
et Hanovre, était prêt de  
faire déclarer la Prusse, et réveillait  
la Pologne et la Saxe.

La même fierté inflexible que  
*Charles* mettait dans sa conduite avec  
la porte, dont il dépendait, il la déployait  
contre ses ennemis éloignés,

réunis pour l' accabler. Il bravait du fond de sa retraite, dans les déserts de la Bessarabie, et le czar, et les rois de Pologne, de Danemarck et de Prusse, et l' électeur de Hanovre devenu bientôt après roi d' Angleterre, et l' empereur d' Allemagne qu' il avait tant offensé quand il traversa la Silésie en vainqueur. L' empereur s' en vengeait en l' abandonnant à sa mauvaise fortune, et en ne donnant aucune protection aux états que la Suede possédait encore en Allemagne.

Il eût été aisé de dissiper la ligue qu' on formait contre lui. Il n' avait qu' à céder Stétin en Poméranie au premier roi de Prusse *Frédéric* , électeur de Brandebourg, qui avait des droits très-légitimes sur cette partie de la Poméranie : mais il ne regardait pas alors la Prusse comme

p83

une puissance prépondérante : ni *Charles* , ni personne, ne pouvait prévoir que le petit royaume de Prusse presque désert, et l' électorat de Brandebourg deviendraient formidables.

Il ne voulut consentir à aucun accommodement, et résolut de rompre plutôt que de plier ; il ordonna qu' on résistât de tous côtés, sur mer et sur terre. Ses états étaient presque épuisés d' hommes et d' argent ; cependant on obéit. Le sénat de Stockholm équipa une flotte de treize vaisseaux de ligne ; on arma des milices ; chaque habitant devint soldat. Le courage et la fierté de *Charles Xii* semblèrent animer tous ses sujets, presque aussi malheureux que leur maître.

Il est difficile de croire que *Charles* eût un plan réglé de conduite. Il avait encore un parti en Pologne,

p84



qui aidé des tartares de Crimée  
pouvait ravager ce malheureux pays,  
mais non pas remettre le roi *Stanislas*  
sur le trône : son espérance  
d' engager la porte ottomane à soutenir  
ce parti, et de prouver au  
divan qu' il devait envoyer deux  
cens mille hommes à son secours,  
sous prétexte que le czar défendait  
en Pologne son allié *Auguste* , était  
une espérance chimérique.  
Il attendait à Bender l' effet de tant  
de vaines intrigues ; et les russes,  
les danois, les saxons étaient en  
Poméranie. Pierre mena son épouse  
à cette expédition. Déjà le roi de  
Danemarck s' était emparé de Stade,  
ville maritime du duché de Breme ;  
les armées russe, saxonne et danoise  
étaient devant Stralsund.  
Ce fut alors que le roi *Stanislas*  
voyant l' état déplorable de tant de

p85

provinces, l' impossibilité de remonter  
sur le trône de Pologne, et tout  
en confusion par l' absence obstinée  
de *Charles Xii* , assembla les généraux  
suédois qui défendaient la Poméranie  
avec une armée d' environ  
dix à onze mille hommes, seule et  
derniere ressource de la Suede dans  
ces provinces.  
Il leur proposa un accommodement  
avec le roi *Auguste* , et offrit  
d' en être la victime. Il leur parla  
en français : voici les propres paroles  
dont il se servit, et qu' il leur  
laissa par un écrit que signerent neuf  
officiers généraux, entre lesquels  
il se trouvait un *Patkul* , cousin germain  
de cet infortuné *Patkul* que  
*Charles Xii* avait fait expirer sur la  
roue.  
" j' ai servi jusqu' ici d' instrument  
à la gloire des armes de la Suede... etc. "

p86

ayant fait cette déclaration, il se  
disposa à partir pour la Turquie,  
dans l'espérance de fléchir l'opiniâtreté  
de son bienfaiteur, et de  
le toucher par ce sacrifice. Sa mauvaise  
fortune le fit arriver en Bessarabie,  
précisément dans le tems  
même que *Charles* , après avoir promis

p87

au sultan de quitter son asile,  
et ayant reçu l'argent et l'escorte  
nécessaire pour son retour, mais  
s'étant obstiné à rester et à braver  
les turcs et les tartares, soutint  
contre une armée entière, aidé de  
ses seuls domestiques, ce combat malheureux  
de Bender, où les turcs  
pouvant aisément le tuer, se contenterent  
de le prendre prisonnier.  
*Stanislas* arrivant dans cette étrange  
conjoncture, fut arrêté lui-même ;  
ainsi deux rois chrétiens furent à  
la fois captifs en Turquie.  
Dans ce tems où toute l'Europe  
était troublée, et où la France achevait  
contre une partie de l'Europe  
une guerre non moins funeste, pour  
mettre sur le trône d'Espagne le  
petit-fils de *Louis XIV* , l'Angleterre  
donna la paix à la France, et la  
victoire que le maréchal De *Villars*

p88

remporta à Denain en Flandre sauva  
cet état de ses autres ennemis. La  
France était depuis un siècle l'alliée  
de la Suede ; il importait que son  
alliée ne fût pas privée de ses possessions  
en Allemagne. *Charles* trop  
éloigné, ne savait pas même encore  
à Bender ce qui se passait en  
France.  
La régence de Stokholm hasarda  
de demander de l'argent à la France  
épuisée, dans un tems où *Louis XIV*

n' avait pas même de quoi payer ses domestiques. Elle fit partir un comte de *Sparre* chargé de cette négociation qui ne devait pas réussir. *Sparre* vint à Versailles, et représenta au marquis De *Torci* l' impuissance où l' on était de payer la petite armée suédoise qui restait à *Charles Xii* en Poméranie, qu' elle était prête à se dissiper faute de paye, que le seul

p89

allié de la France allait perdre des provinces dont la conservation était nécessaire à la balance générale ; qu' à la vérité *Charles Xii* dans ses victoires avait trop négligé le roi de France, mais que la générosité de *Louis Xiv* était aussi grande que les malheurs de *Charles* . Le ministre français fit voir au suédois l' impuissance où l' on était de secourir son maître, et *Sparre* désespérait du succès.

Un particulier de Paris fit ce que *Sparre* désespérait d' obtenir. Il y avait à Paris un banquier nommé *Samuel Bernard* , qui avait fait une fortune prodigieuse, tant par les remises de la cour dans les pays étrangers, que par d' autres entreprises ; c' était un homme enivré d' une espece de gloire rarement attachée à sa profession, qui aimait passionnément toutes les

p90

choses d' éclat, et qui savait que tôt ou tard le ministere de France rendait avec avantage ce qu' on hasardait pour lui. *Sparre* alla dîner chez lui, il le flatta, et au sortir de table le banquier fit délivrer au comte de *Sparre* six cens mille livres ; après quoi il alla chez le ministre marquis De *Torci* , et lui dit : " j' ai donné en votre nom deux cens mille écus à la Suede ; vous me les ferez rendre

quand vous pourrez. "  
le comte de *Steimbock* , général  
de l' armée de *Charles* , n' attendait  
pas un tel secours ; il voyait ses  
troupes sur le point de se mutiner,  
et n' ayant à leur donner que des  
promesses, voyant grossir l' orage  
autour de lui, craignant enfin d' être  
enveloppé par trois armées, de  
russes, de danois, de saxons, il  
demanda un armistice, jugeant que

p91

*Stanislas* allait abdiquer, qu' il fléchirait  
la hauteur de *Charles XII* ,  
qu' il fallait au moins gagner du tems  
et sauver ses troupes par les négociations.  
Il envoya donc un courrier  
à Bender pour représenter au roi  
l' état déplorable de ses finances, de  
ses affaires et de ses troupes, et  
pour l' instruire qu' il se voyait forcé  
à cet armistice, qu' il serait trop heureux  
d' obtenir. Il n' y avait pas trois  
jours que ce courrier était parti,  
et *Stanislas* ne l' était pas encore  
quand *Steimbock* reçut ces deux cens  
mille écus du banquier de Paris ;  
c' était alors un trésor prodigieux dans  
un pays ruiné. Fort de ce secours,  
avec lequel on remédie à tout, il  
encouragea son armée ; il eut des  
munitions, des recrues ; il se vit à  
la tête de douze mille hommes, et  
renonçant à toute suspension d' armes,

p92

il ne chercha plus qu' à combattre.  
C' était ce même *Steimbock* qui en  
1710, après la défaite de Pultava,  
avait vengé la Suede sur les danois  
dans une irruption qu' ils avaient faite  
en Scanie ; il avait marché contre  
eux avec de simples milices, qui n' avaient  
que des cordes pour bandoulières,  
et avait remporté une victoire  
complète. Il était comme tous les

autres généraux de *Charles XII* ,  
actif et intrépide ; mais sa valeur  
était souillée par la férocité. C' est  
lui qui après un combat contre les  
russes, ayant ordonné qu' on tuât  
tous les prisonniers, aperçut un  
officier polonais du parti du czar  
qui se jettait à l' étrier de *Stanislas* ,  
et que ce prince tenait embrassé pour  
lui sauver la vie ; *Steimbock* le tua  
d' un coup de pistolet entre les bras

p93

du prince, comme il est rapporté  
dans la vie de *Charles XII* ; et le  
roi *Stanislas* a dit à l' auteur, qu' il  
aurait cassé la tête à *Steimbock* , s' il  
n' avait été retenu par son respect et  
par sa reconnoissance pour le roi de Suede.  
Le général *Steimbock* marcha donc  
dans le chemin de vismar aux russes,  
aux saxons et aux danois réunis. Il  
se trouva vis-à-vis l' armée danoise  
et saxonne, qui précédait les russes  
éloignés de trois lieues. Le czar envoie  
trois couriers coup sur coup au  
roi de Danemarck pour le prier de  
l' attendre, et pour l' avertir du danger  
qu' il court, s' il combat les suédois  
sans être supérieur en forces. Le  
roi de Danemarck ne voulut point  
partager l' honneur d' une victoire  
qu' il croyait sûre. Il s' avança contre  
les suédois, et les attaqua près d' un

p94

endroit nommé Gadebush. On vit  
encore à cette journée quelle était  
l' inimitié naturelle entre les suédois  
et les danois. Les officiers de ces  
deux nations s' acharnaient les uns  
contre les autres, et tombaient morts  
percés de coups.  
*Steimbock* remporta la victoire  
avant que les russes pussent arriver  
à portée du champ de bataille ; il  
reçut quelques jours après la réponse

du roi son maître qui condamnait  
toute idée d' armistice ; il disait  
qu' il ne pardonnerait cette démarche honteuse  
qu' en cas qu' elle fût réparée,  
et que fort ou faible il fallait vaincre  
ou périr. *Steimbock* avait déjà prévenu  
cet ordre par la victoire.  
Mais cette victoire fut semblable  
à celle qui avait consolé un moment  
le roi *Auguste* , quand dans le cours  
de ses infortunes, il gagna la bataille

p95

de Calish contre les suédois vainqueurs  
de tous côtés. La victoire de  
Calish ne fit qu' aggraver les malheurs  
d' *Auguste* ; et celle de Gadebush  
recula seulement la perte de  
*Steimbock* et de son armée.  
Le roi de Suede en apprenant la  
victoire de *Steimbock* crut ses affaires  
rétablies ; il se flatta même de faire  
déclarer l' empire ottoman, qui menaçait  
encore le czar d' une nouvelle  
guerre ; et dans cette espérance, il  
ordonna à son général *Steimbock* de  
se porter en Pologne, croyant toujours,  
au moindre succès, que le  
tems de Narva et ceux où il faisait  
des loix allaient renaître. Ces idées  
furent bientôt après confondues par  
l' affaire de Bender, et par sa captivité  
chez les turcs.  
Tout le fruit de la victoire de  
Gadebush, fut d' aller réduire en

p96

endre pendant la nuit la petite ville  
d' Altena, peuplée de commerçans  
et de manufacturiers ; ville sans  
défense, qui n' ayant point pris les  
armes, ne devait point être sacrifiée.  
Elle fut entièrement détruite ; plusieurs  
habitans expirèrent dans les  
flammes ; d' autres échappés nuds à  
l' incendie, vieillards, femmes, enfans,  
expirèrent de froid et de fatigues

aux portes de Hambourg.  
Tel a été souvent le sort de plusieurs  
milliers d' hommes, pour les querelles  
de deux hommes. *Steimbock* ne recueillit  
que cet affreux avantage. Les  
russes, les danois, les saxons, le  
poursuivirent si vivement après sa

p97

victoire, qu' il fut obligé de demander  
un asile dans Toning, forteresse  
du Holstein, pour lui et pour  
son armée.  
Le pays de Holstein était alors  
un des plus dévastés du nord, et  
son souverain un des plus malheureux  
princes. C' était le propre neveu  
de *Charles XII* ; c' était pour son  
pere, beau-frere de ce monarque,  
que *Charles* avait porté ses armes  
jusques dans Copenhague avant la  
bataille de Narva ; c' était pour lui  
qu' il avait fait le traité de Travendal,  
par lequel les ducs de Holstein  
étaient rentrés dans leurs droits.  
Ce pays est en partie le berceau  
des cimbres et de ces anciens normands,  
qui conquièrent la Neustrie  
en France, l' Angleterre entiere,  
Naples et Sicile. On ne peut aujourd' hui  
être moins en état de faire des

p98

conquêtes que l' est cette partie de  
l' ancienne Chersonèse Cimbrique :  
deux petits duchés la composent ;  
Slesvig appartenant au roi de Danemarck  
et au duc en commun ;  
Gottorp au duc de Holstein seul.  
Slesvig est une principauté souveraine ;  
Holstein est membre de l' empire  
d' Allemagne, qu' on appelle  
empire romain.  
Le roi de Danemarck et le duc  
de Holstein-Gottorp étaient de la  
même maison ; mais le duc, neveu  
de *Charles XII* , et son héritier présomptif,

était né l'ennemi du roi de  
Danemarck qui accablait son enfance.  
Un frere de son pere, évêque  
de Lubec, administrateur des états  
de cet infortuné pupille, se voyait  
entre l'armée suédoise, qu'il n'osait  
secourir, et l'armée russe, danoise  
et saxonne qui menaçaient. Il fallait

p99

pourtant tâcher de sauver les troupes  
de *Charles XII*, sans choquer le  
roi de Danemarck, devenu maître  
du pays, dont il épuisait toute la  
substance.  
L'évêque administrateur du Holstein,  
était entièrement gouverné  
par ce fameux baron de *Goertz*,  
le plus délié et le plus entreprenant  
des hommes, d'un esprit vaste et  
fécond en ressources, ne trouvant  
jamais rien de trop hardi, ni de  
trop difficile ; aussi insinuant dans les  
négociations qu'audacieux dans les  
projets ; sachant persuader, et entraînant  
les esprits par la chaleur de  
son génie, après les avoir gagnés  
par la douceur de ses paroles. Il eut  
depuis sur *Charles XII* le même ascendant  
qui lui soumettait l'évêque  
administrateur du Holstein, et l'on

p100

sait qu'il paya de sa tête l'honneur  
qu'il eut de gouverner le plus inflexible  
et le plus opiniâtre souverain  
qui jamais ait été sur le trône.  
*Goertz* s'aboucha secrettement à  
Usum avec *Steimbock*, et lui promit  
qu'il lui livrerait la forteresse de Toningé,  
sans compromettre l'évêque  
administrateur son maître ; et dans  
le même tems, il fit assurer le roi  
de Danemarck qu'on ne la livrerait  
pas. C'est ainsi que presque toutes  
les négociations se conduisent ; les  
affaires d'état étant d'un autre ordre



que celles des particuliers, l' honneur  
des ministres consistant uniquement  
dans le succès, et l' honneur des  
particuliers dans l' observation de  
leurs paroles.

*Steimbock* se présenta devant Toningé ;  
le commandant de la ville

p101

refuse de lui ouvrir les portes ; ainsi  
on met le roi de Danemarck hors  
d' état de se plaindre de l' évêque  
administrateur ; mais *Goertz* fait donner  
un ordre au nom du duc mineur  
de laisser entrer l' armée suédoise  
dans Toningé. Le secrétaire du cabinet  
nommé *Stanke* signe le nom  
du duc de Holstein : par-là *Goertz*  
ne compromet qu' un enfant qui n' avait  
pas encore le droit de donner  
ses ordres ; il sert à la fois le roi  
de Suede, auprès duquel il voulait  
se faire valoir, et l' évêque administrateur  
son maître, qui paraît ne  
pas consentir à l' admission de l' armée  
suédoise. Le commandant de Toningé  
aisément gagné livra la ville  
aux suédois ; et *Goertz* se justifia  
comme il put auprès du roi de Danemarck,  
en protestant que tout  
avait été fait malgré lui.

p102

L' armée suédoise retirée en partie  
dans la ville, et en partie sous  
son canon, ne fut pas pour cela  
sauvée ; le général *Steimbock* fut  
obligé de se rendre prisonnier de  
guerre avec onze mille hommes,  
de même qu' environ seize mille  
s' étaient rendus après Pultava.  
Il fut stipulé que *Steimbock* , ses  
officiers et soldats, pourraient être  
rançonnés ou échangés : on fixa la  
rançon de *Steimbock* à huit mille écus  
d' empire ; c' est une bien petite  
somme, cependant on ne put la

trouver, et *Steimbock* resta captif  
à Copenhague jusqu' à sa mort.  
Les états de Holstein demeurèrent  
à la discrétion d' un vainqueur irrité.  
Le jeune duc fut l' objet de la vengeance  
du roi de Danemarck, pour  
prix de l' abus que *Goertz* avait fait  
de son nom : les malheurs de *Charles*

p103

*Xii* retombaient sur toute sa famille.  
*Goertz* voyant ses projets évanouïs,  
toujours occupé de jouer un  
grand rôle dans cette confusion,  
revint à l' idée qu' il avait eue d' établir  
une neutralité dans les états de  
Suede en Allemagne.  
Le roi de Danemarck était près  
d' entrer dans Toning. *George*, électeur  
de Hanovre, voulait avoir les  
duchés de Brème et de Verden,  
avec la ville de Stade. Le nouveau  
roi de Prusse *Frédéric-Guillaume* jettait  
la vue sur Stetin. Pierre I se  
disposait à se rendre maître de la  
Finlande. Tous les états de *Charles*  
*Xii* , hors la Suede, étaient des  
dépouilles qu' on cherchait à partager ;  
comment accorder tant d' intérêts  
avec une neutralité ? *Goertz*  
négocia en même-tems avec tous les

p104

princes qui avaient intérêt à ce partage :  
il courait jour et nuit d' une  
province à une autre ; il engagea le  
gouverneur de Brème et de Verden  
à remettre ces deux duchés à l' électeur  
de Hanovre en sequestre,  
afin que les danois ne les prissent  
pas pour eux. Il fit tant qu' il obtint  
du roi de Prusse, qu' il se chargeroit  
conjointement avec le Holstein  
du sequestre de Stetin et de Vismar,  
moyennant quoi le roi de  
Danemarck laisserait le Holstein en  
paix et n' entrerait pas dans Toning.

C' était assurément un étrange service à rendre à *Charles XII* , que de mettre ses places entre les mains de ceux qui pourraient les garder à jamais : mais *Goertz* en leur remettant ces villes comme en ôtage, les forçait à la neutralité, du moins pour quelque tems ; il espérait qu' ensuite

p105

il pourrait faire déclarer Hanovre et le Brandebourg en faveur de la Suede : il faisait entrer dans ses vues le roi de Pologne, dont les états ruinés avaient besoin de la paix ; enfin il voulait se rendre nécessaire à tous les princes. Il disposait du bien de *Charles XII* , comme un tuteur qui sacrifie une partie du bien d' un pupille ruiné pour sauver l' autre, et d' un pupille qui ne peut faire ses affaires par lui-même ; tout cela sans mission, sans autre garantie de sa conduite, qu' un plein pouvoir d' un évêque de Lubec, qui n' était nullement autorisé lui-même par *Charles XII* .

Tel a été ce *Goertz* , que jusqu' ici on n' a pas assez connu. On a vu des premiers ministres de grands états, comme un *Oxenstiern* , un *Richelieu* , un *Alberoni* , donner le

p106

mouvement à une partie de l' Europe ; mais que le conseiller privé d' un évêque de Lubec en ait fait autant qu' eux, sans être avoué de personne, c' était une chose inouïe. Il réussit d' abord : il fit un traité avec le roi de Prusse, par lequel ce monarque s' engageait, en gardant Stetin en sequestre, à conserver à *Charles XII* le reste de la Poméranie. En vertu de ce traité, *Goertz* fit proposer au gouverneur de la Poméranie *Mayerfeld* de

rendre la place de Stetin au roi de Prusse pour le bien de la paix, croyant que le suédois, gouverneur de Stetin, pourrait être aussi facile que l' avait été le holstenois, gouverneur de Toningé : mais les officiers de *Charles XII* n' étaient pas accoutumés à obéir à de pareils ordres. *Mayerfeld* répondit qu' on

p107

n' entrerait dans Stetin que sur son corps et sur des ruines. Il informa son maître de cette étrange proposition. Le courier trouva *Charles XII* captif à Demirtash, après son aventure de Bender. On ne savait alors si *Charles* ne resterait pas prisonnier des turcs toute sa vie, si on ne le reléguerait pas dans quelque isle de l' archipel ou de l' Asie. *Charles* de sa prison manda à *Mayerfeld* ce qu' il avait mandé à *Steimbock* , qu' il fallait mourir plutôt que de plier sous ses ennemis, et lui ordonna d' être aussi inflexible qu' il l' était lui-même. *Goertz* voyant que le gouverneur de Stetin dérangeait ses mesures, et ne voulait entendre parler ni de neutralité, ni de sequestre, se mit dans la tête non-seulement de faire sequestrer cette ville de Stetin, mais encore Stralsund ; et il trouva le secret

p108

de faire avec le roi de Pologne, électeur de Saxe, le même traité pour Stralsund qu' il avait fait avec l' électeur de Brandebourg pour Stetin. Il voyait clairement l' impuissance des suédois de garder ces places sans argent et sans armée, pendant que le roi était captif en Turquie, et il comptait écarter le fléau de la guerre de tout le nord, au moyen de ces sequestres. Le Danemarck lui-même se prêtait enfin aux négociations

de *Goertz* ; il gagna absolument  
l'esprit du prince *Menzikoff* , général  
et favori du czar : il lui persuada  
qu' on pourrait céder le Holstein à  
son maître ; il flatte le czar de l' idée  
de percer un canal du Holstein  
dans la mer Baltique, entreprise si  
conforme au goût de ce fondateur,  
et sur-tout d' obtenir une puissance  
nouvelle, en voulant bien être un

p109

des princes de l' empire d' Allemagne,  
et en acquerant aux dietes  
de Ratisbonne un droit de suffrage  
qui serait toujours soutenu par le  
droit des armes.  
On ne peut ni se plier en plus de  
manieres, ni prendre plus de formes  
différentes, ni jouer plus de  
rôles que fit ce négociateur volontaire :  
il alla jusqu' à engager le prince  
*Menzikoff* à ruiner cette même ville  
de Stetin qu' il voulait sauver, à la  
bombarder, afin de forcer le commandant  
*Mayerfeld* à la remettre en  
sequestre ; et il osait ainsi outrager  
le roi de Suede, auquel il voulait  
plaire, et à qui en effet il ne plut  
que trop dans la suite pour son malheur.  
Quand le roi de Prusse vit qu' une  
armée russe bombardait Stetin,  
il craignit que cette ville ne fût

p110

perdue pour lui et ne restât à la  
Russie. C' était où *Goertz* l' attendait.  
Le prince *Menzikoff* manquait d' argent,  
il lui fit prêter quatre cens mille  
écus par le roi de Prusse ; il fit parler  
ensuite au gouverneur de la  
place : *lequel aimez-vous mieux, lui*  
*dit-on, ou de voir Stetin en cendres*  
*sous la domination de la Russie, ou*  
*de la confier au roi de Prusse qui la*  
*rendra au roi votre maître ?* Le commandant  
se laissa enfin persuader ;

il se rendit : *Menzikoff* entra dans la place ; et moyennant les quatre cens mille écus, il la remit avec tout le territoire entre les mains du roi de Prusse, qui pour la forme y laissa entrer deux bataillons de Holstein, et qui n' a jamais rendu depuis cette partie de la Poméranie. Dès-lors le second roi de Prusse, successeur d' un roi faible et prodigue,

p111

jetta les fondemens de la grandeur où son pays parvint dans la suite, par la discipline militaire et par l' économie. Le baron de *Goertz* qui fit mouvoir tant de ressorts, ne put venir à bout d' obtenir que les danois pardonnassent à la province de Holstein, ni qu' ils renonçassent à s' emparer de Toningé ; il manqua ce qui paraissait être son premier but, mais il réussit à tout le reste, et sur-tout à devenir un personnage important dans le nord, ce qui était en effet sa vue principale. Déjà l' électeur de Hanovre s' était assuré de Brème et de Verden, dont *Charles XII* était dépouillé ; les saxons étaient devant la ville de Vismar ; Stetin était entre les mains du roi de Prusse ; les russes allaient assiéger Stralsund avec les saxons,

p112

et ceux-ci étaient déjà dans l' isle de Rugen ; et le czar au milieu de tant de négociations était descendu en Finlande, pendant qu' on disputait ailleurs sur la neutralité et sur les partages. Après avoir lui-même pointé l' artillerie devant Stralsund, abandonnant le reste à ses alliés et au prince *Menzikoff* , il s' était embarqué dans le mois de mai sur la mer Baltique, et montant un vaisseau

de cinquante canons qu' il  
avait fait construire lui-même à  
Pétersbourg, il vogua vers la Finlande  
suivi de quatre-vingt-douze  
galeres et de cent-dix demi-galeres,  
qui portaient seize mille combattans.  
La descente se fit à Elsinfort,  
qui est dans la partie la plus méridionale  
de cette froide et stérile

p113

contrée par le soixante et unieme  
degré.  
Cette descente réussit malgré toutes  
les difficultés. On feignit d' attaquer  
par un endroit, on descendit  
par un autre : on mit les troupes à  
terre, et l' on prit la ville. Le czar  
s' empara de Borgo, d' Abo, et fut  
maître de toute la côte. Il ne paraissait  
pas que les suédois eussent  
désormais aucune ressource ; car  
c' était dans ce tems-là même que  
l' armée suédoise commandée par  
*Steimbock* se rendait prisonniere de  
guerre.  
Tous ces désastres de *Charles Xii*  
furent suivis, comme nous l' avons  
vu, de la perte de Brème, de Verden,  
de Stetin, d' une partie de la  
Poméranie ; et enfin le roi *Stanislas*  
et *Charles* lui-même étaient prisonniers

p115

en Turquie ; cependant il  
n' était pas encore détrompé de  
l' idée de retourner en Pologne à  
la tête d' une armée ottomane, de  
remettre *Stanislas* sur le trône, et  
de faire trembler tous ses ennemis.

## CHAPITRE 5

*succès*  
de Pierre Le Grand.  
*retour de Charles Xii dans ses*

*états* .

Pierre suivant le cours de ses conquêtes, perfectionnait l' établissement de sa marine, faisait venir douze mille familles à Pétersbourg, tenait tous ses alliés attachés à sa fortune et à sa personne, quoiqu' ils eussent tous des intérêts divers et des vues opposées. Sa flotte menaçait à la fois toutes les côtes de la Suede, sur les golphes de Finlande et de Botnie.

p116

L' un de ses généraux de terre, le prince *Galitzin* , formé par lui-même, comme ils l' étaient tous, avançait d' Elsinford où le czar avait débarqué jusqu' au milieu des terres vers le bourg de Tavasthus : c' était un poste qui couvrait la Botnie. Quelques régimens suédois, avec huit mille hommes de Milice, le défendaient. Il fallut livrer une bataille ; les russes la gagnèrent entièrement ; ils dissipèrent toute l' armée suédoise, et pénétrèrent jusqu' à Vaza ; de sorte qu' ils furent les maîtres de quatre-vingt lieues de pays. Il restait aux suédois une armée navale, avec laquelle ils tenaient la mer. Pierre ambitionnait depuis long-tems de signaler la marine qu' il avait créée. Il était parti de Pétersbourg, et avait rassemblé une flotte de seize vaisseaux de ligne, cent

p117

quatre-vingt galeres propres à manoeuvrer à travers les rochers qui entourent l' isle d' Aland et les autres isles de la mer Baltique, non loin du rivage de la Suede, vers laquelle il rencontra la flotte suédoise. Cette flotte était plus forte en grands vaisseaux que la sienne, mais inférieure en galeres, plus propre à combattre



en pleine mer qu' à travers des rochers.  
C' était une supériorité que le  
czar ne devait qu' à son seul génie. Il  
servait dans sa flotte en qualité de  
contre-amiral, et recevait les ordres  
de l' amiral *Apraxin* . Pierre  
voulait s' emparer de l' isle d' Aland,  
qui n' est éloignée de la Suede que de  
douze lieues. Il fallait passer à la vue  
de la flotte des suédois : ce dessein  
hardi fut exécuté ; les galeres s' ouvrirent  
le passage sous le canon  
ennemi, qui ne plongeait pas assez.

p118

On entra dans Aland ; et comme  
cette côte est hérissée d' écueils presque  
toute entiere, le czar fit transporter  
à bras quatre-vingt petites  
galeres par une langue de terre, et  
on les remit à flot dans la mer qu' on  
nomme de *Hango* , où étaient ses gros  
vaisseaux. *Erenschild* contre-amiral  
des suédois crut qu' il allait prendre  
aisément ou couler à fond ces quatre-vingt  
galeres ; il avança de ce côté  
pour les reconnaître, mais il fut reçu  
avec un feu si vif, qu' il vit tomber  
presque tous ses soldats et tous  
ses matelots. On lui prit les galeres  
et les prames qu' il avait amenées et  
le vaisseau qu' il montait ; il se sauvait  
dans une chaloupe, mais il y  
fut blessé ; enfin obligé de se rendre,  
on l' amena sur la galere où le czar  
manoeuvroit lui-même. Le reste de  
la flotte suédoise regagna la Suede.

p119

On fut consterné dans Stokholm, et  
on ne s' y croyait pas en sureté.  
Pendant ce tems-là même, le colonel  
*Schouvalow Neushlof* attaqua  
la seule forteresse qui restait à prendre  
sur les côtes occidentales de la  
Finlande, et la soumettait au czar  
malgré la plus opiniâtre résistance.

Cette journée d' Aland fut, après  
celle de Pultava, la plus glorieuse  
de la vie de Pierre. Maître de la  
Finlande dont il laissa le gouvernement  
au prince *Galitzin* , vainqueur  
de toutes les forces navales de la  
Suede et plus respecté que jamais  
de ses alliés, il retourna dans Pétersbourg,  
quand la saison devenue très-orageuse  
ne lui permit plus de rester  
sur les mers de Finlande et de Botnie.  
Son bonheur voulut encore qu' en  
arrivant dans sa nouvelle capitale,  
la czarine accoucha d' une princesse,

p120

mais qui mourut un an après. Il  
institua l' ordre de *sainte-Catherine*  
en l' honneur de son épouse, et  
célébra la naissance de sa fille par  
une entrée triomphale. C' était de  
toutes les fêtes auxquelles il avait  
accoutumé ses peuples, celle qui leur  
était devenue la plus chere. Le commencement  
de cette fête fut d' amener  
dans le port de Cronslot neuf  
galeres suédoises, sept prames remplies  
de prisonniers et le vaisseau du  
contre-amiral *Erenschild* .  
Le vaisseau amiral de Russie était  
chargé de tous les canons, des drapeaux  
et des étendards pris dans la  
conquête de la Finlande. On apporta  
toutes ces dépouilles à Pétersbourg,  
où l' on arriva en ordre de bataille.  
Un arc de triomphe que le czar avait  
dessiné selon sa coutume, fut décoré  
des emblèmes de toutes ses victoires ;

p121

les vainqueurs passerent sous cet arc  
trionphal ; l' amiral *Apraxin* marchait  
à leur tête, ensuite le czar en  
qualité de contre-amiral, et tous  
les autres officiers selon leur rang ;  
on les présenta tous au viceroi *Romadonoski* ,  
qui dans ces cérémonies

représentait le maître de l' empire.  
Ce vice-czar distribua à tous les  
officiers des médailles d' or ; tous les  
soldats et les matelots en eurent  
d' argent. Les suédois prisonniers  
passerent sous l' arc de triomphe, et  
l' amiral *Erenschild* suivait immédiatement  
le czar son vainqueur. Quand  
on fut arrivé au trône où le vice-czar  
était, l' amiral *Apraxin* lui présenta  
le contre-amiral Pierre, qui  
demanda à être créé vice-amiral  
pour prix de ses services : on alla  
aux voix, et l' on croit bien que  
toutes les voix lui furent favorables.

p122

Après cette cérémonie qui comblait  
de joie tous les assistans, et qui  
inspirait à tout le monde l' émulation,  
l' amour de la patrie et celui de la  
gloire, le czar prononça ce discours,  
qui mérite de passer à la  
dernière postérité.  
" mes freres, est-il quelqu' un de  
vous qui eût pensé il y a vingt  
ans, qu' il combattrait avec moi... etc. "

p123

c' est là le précis véritable de ce  
discours digne d' un fondateur. Il a  
été éterné dans toutes les traductions ;  
mais le plus grand mérite de  
cette harangue éloquente est d' avoir  
été prononcé par un monarque victorieux,  
fondateur et législateur de  
son empire.  
Les vieux boiards écoutèrent cette  
harangue avec plus de regret pour  
leurs anciens usages, que d' admiration  
pour la gloire de leur maître ;

p124

mais les jeunes en furent touchés

jusqu' aux larmes.

Ces tems furent encore signalés  
par l' arrivée des ambassadeurs russes  
qui revinrent de Constantinople,  
avec la confirmation de la paix avec  
les turcs. Un ambassadeur de Perse  
était arrivé quelque tems auparavant  
de la part de *Cha-Ussin* ; il avait  
amené au czar un éléphant et cinq  
lions. Il reçut en même tems une  
ambassade du kan des usbecks,  
*Méhémet Bahadir*, qui lui demandait  
sa protection contre d' autres tartares.  
Du fond de l' Asie et de l' Europe  
tout rendait hommage à sa gloire.  
La régence de Stockholm désespérée  
de l' état déplorable de ses  
affaires et de l' absence de son roi  
qui abandonnait le soin de ses états,  
avait pris enfin la résolution de ne  
le plus consulter ; et immédiatement

p125

après la victoire navale du czar,  
elle avait demandé un passeport au  
vainqueur pour un officier chargé  
de propositions de paix. Le passeport  
fut envoyé ; mais dans ce tems-là  
même la princesse *Ulrique Eléonore* ,  
soeur de *Charles Xii* , reçut la nouvelle  
que le roi son frere se disposait  
enfin à quitter la Turquie, et à  
revenir se défendre. On n' osa pas  
alors envoyer au czar le négociateur  
qu' on avait nommé en secret ;  
on supporta la mauvaise fortune, et  
l' on attendit que *Charles Xii* se  
présentât pour la réparer.  
En effet, *Charles*, après cinq années  
et quelques mois de séjour en  
Turquie, en partit sur la fin d' octobre  
1714. On sait qu' il mit dans  
son voyage la même singularité qui  
caractérisait toutes ses actions. Il  
arriva à Stralsund le 22 novembre

p126

1714. Dès qu' il y fut, le baron de *Goertz* se rendit auprès de lui ; il avait été l' instrument d' une partie de ses malheurs ; mais il se justifia avec tant d' adresse, et lui fit concevoir de si hautes espérances, qu' il gagna sa confiance comme il avait gagné celle de tous les ministres et de tous les princes avec lesquels il avait négocié ; il lui fit espérer qu' il détacherait les alliés du czar, et qu' alors on pourrait faire une paix honorable, ou du moins une guerre égale. Dès ce moment *Goertz* eut sur l' esprit de *Charles* beaucoup plus d' empire que n' en avait jamais eu le comte *Piper* .

La première chose que fit *Charles* en arrivant à Stralsund fut de demander de l' argent aux bourgeois de Stockholm. Le peu qu' ils avaient fut livré ; on ne savait rien refuser

p127

à un prince qui ne demandait que pour donner, qui vivait aussi durement que les simples soldats, et qui exposait comme eux sa vie. Ses malheurs, sa captivité, son retour, touchaient ses sujets et les étrangers : on ne pouvait s' empêcher de le blâmer, ni de l' admirer, ni de le plaindre, ni de le secourir. Sa gloire était d' un genre tout opposé à celle de Pierre ; elle ne consistait ni dans l' établissement des arts, ni dans la législation, ni dans la politique, ni dans le commerce ; elle ne s' étendait pas au-delà de sa personne ; son mérite était une valeur au-dessus du courage ordinaire ; il défendait ses états avec une grandeur d' ame égale à cette valeur intrépide ; et c' en était assez pour que les nations fussent frappées de respect pour lui. Il avait plus de partisans que d' alliés.

p128

## CHAPITRE 6

*état de l' Europe au retour de  
Charles XII. siege de Stralsund,  
etc.*

lorsque *Charles XII* revint  
enfin dans ses états à la fin de  
1714, il trouva l' Europe chrétienne  
dans un état bien différent de  
celui où il l' avait laissée. La reine  
*Anne* d' Angleterre était morte, après  
avoir fait la paix avec la France.  
*Louis XIV* assurait l' Espagne à son  
petit-fils, et forçait l' empereur  
d' Allemagne *Charles VI* et les hollandais  
à souscrire à une paix nécessaire ;  
ainsi toutes les affaires du midi de  
l' Europe prenaient une face nouvelle.

p129

Celles du nord étaient encore  
plus changées ; Pierre en était devenu  
l' arbitre. L' électeur de Hanovre  
appellé au royaume d' Angleterre,  
voulait aggrandir ses terres  
d' Allemagne aux dépens de la Suede,  
qui n' avait acquis des domaines allemands  
que par les conquêtes du grand  
*Gustave* . Le roi de Danemarck prétendait  
reprendre la Scanie, la meilleure  
province de la Suede, qui  
avait autrefois appartenu aux danois.  
Le roi de Prusse héritier des  
ducs de Poméranie prétendait rentrer  
au moins dans une partie de cette  
province. D' un autre côté la maison  
de *Holstein* opprimée par le roi de  
Danemarck, et le duc de Meklenbourg  
en guerre presque ouverte avec  
ses sujets, imploraient la protection  
de Pierre I. Le roi de Pologne,  
électeur de Saxe, desirait qu' on

p130

annexât la Courlande à la Pologne ;  
ainsi de l' Elbe jusqu' à la mer Baltique  
Pierre était l' appui de tous  
les princes, comme *Charles* en avait  
été la terreur.  
On négocia beaucoup depuis  
le retour de *Charles* , et on n' avança  
rien. Il crut qu' il pourrait avoir assez  
de vaisseaux de guerre et d' armateurs  
pour ne point craindre la nouvelle  
puissance maritime du czar.  
à l' égard de la guerre de terre, il  
comptait sur son courage ; et *Goertz*  
devenu tout d' un coup son premier  
ministre, lui persuada qu' il pourrait  
subvenir aux frais avec une monnaie  
de cuivre qu' on fit valoir quatre-vingt-seize  
fois autant que sa valeur  
naturelle ; ce qui est un prodige dans  
l' histoire des gouvernemens. Mais  
dès le mois d' avril 1715, les vaisseaux  
de Pierre prirent les premiers

p131

armateurs suédois qui se mirent en  
mer ; et une armée russe marcha  
en Poméranie.  
Les prussiens, les danois et les  
saxons se joignirent devant Stralsund.  
*Charles XII* vit qu' il n' était  
revenu de sa prison de Demirtash et  
de Demirtoca vers la mer Noire,  
que pour être assiégé sur le rivage  
de la mer Baltique.  
On a déjà vu dans son histoire  
avec quelle valeur fiere et tranquille  
il brava dans Stralsund tous ses ennemis  
réunis. On n' y ajoutera ici qu' une  
petite particularité qui marque bien  
son caractere. Presque tous ses principaux  
officiers ayant été tués ou  
blessés dans le siege, le colonel baron  
de *Reichel* , après un long combat,  
accablé de veilles et de fatigues,  
s' étant jetté sur un banc pour  
prendre une heure de repos, fut

p132

appelé pour monter la garde sur le rempart ; il s' y traîna en maudissant l' opiniâtreté du roi, et tant de fatigues si intolérables et si inutiles ; le roi qui l' entendit courut à lui, et se dépouillant de son manteau qu' il étendit devant lui : " vous n' en pouvez plus, lui dit-il, mon cher *Reichel* ; j' ai dormi une heure, je suis frais, je vais monter la garde pour vous ; dormez, je vous éveillerai quand il en sera tems. " après ces mots il l' enveloppa malgré lui, le laissa dormir, et alla monter la garde.

Ce fut pendant ce siege de Stralsund, que le nouveau roi d' Angleterre, électeur de Hanovre, acheta du roi de Danemarck la province de Brème et de Verden, avec la ville de Stade, que les danois avaient prises sur *Charles XII* . Il en coûta

p133

au roi *George* huit cent mille écus d' Allemagne. On trafiquait ainsi des états de *Charles* , tandis qu' il défendait Stralsund pied à pied. Enfin cette ville n' étant plus qu' un monceau de ruines, ses officiers le forcèrent d' en sortir. Quand il fut en sureté, son général *Duker* rendit ces ruines au roi de Prusse.

Quelque tems après, *Duker* s' étant présenté devant *Charles XII* , ce prince lui fit des reproches d' avoir capitulé avec ses ennemis. " j' aimais trop votre gloire, lui répondit *Duker* , pour vous faire l' affront de tenir dans une ville dont votre majesté était sortie. " au reste, cette place ne demeura que jusqu' en 1721 aux prussiens, qui la rendirent à la paix du nord.

Pendant ce siege de Stralsund, *Charles* reçut encore une mortification,

p134



qui eût été plus douloureuse,  
si son coeur avait été sensible à l' amitié  
autant qu' il l' était à la gloire.  
Son premier ministre, le comte *Piper* ,  
homme célèbre dans l' Europe,  
toujours fidele à son prince, (quoi  
qu' en aient dit tant d' auteurs indiscrets  
sur la foi d' un seul mal informé)  
*Piper* , dis-je, était sa victime depuis  
la bataille de Pultava. Comme il n' y  
avait point de cartel entre les russes  
et les suédois, il était resté prisonnier  
à Moscow, et quoiqu' il n' eût  
point été envoyé en Sibérie comme  
tant d' autres, son état était à plaindre.  
Les finances du czar n' étaient  
point alors administrées aussi fidèlement  
qu' elles devaient l' être, et  
tous ses nouveaux établissemens exigeaient  
des dépenses auxquelles il  
avait peine à suffire ; il devait une  
somme d' argent assez considérable

p135

aux hollandais, au sujet de deux de  
leurs vaisseaux marchands brûlés sur  
les côtes de Finlande. Le czar prétendit  
que c' était aux suédois à payer  
cette somme, et voulut engager le  
comte *Piper* à se charger de cette  
dette ; on le fit venir de Moscow à  
Pétersbourg, on lui offrit sa liberté  
en cas qu' il pût tirer sur la Suede  
environ soixante mille écus en lettres  
de change. On dit qu' il tira en effet  
cette somme sur sa femme à Stockholm,  
qu' elle ne fut en état ni peut-être  
en volonté de donner, et que le  
roi de Suede ne fit aucun mouvement  
pour la payer. Quoi qu' il en  
soit, le comte *Piper* fut enfermé  
dans la forteresse de Schlussembourg,  
où il mourut l' année d' après à l' âge  
de soixante-dix ans. On rendit son  
corps au roi de Suede, qui lui fit  
faire des obseques magnifiques ;

p136

tristes et vains dédommagemens de  
tant de malheurs et d' une fin si déplorable.  
Pierre était satisfait d' avoir la  
Livonie, l' Esthonie, la Carélie, l' Ingrie,  
qu' il regardait comme des provinces  
de ses états, et d' y avoir  
ajouté encore presque toute la Finlande,  
qui servait de gage en cas  
qu' on pût parvenir à la paix. Il avait  
marié une fille de son frere avec le  
duc de Meklembourg *Charles Léopold* ,  
au mois d' avril de la même année ;  
de sorte que tous les princes du nord  
étaient ses alliés ou ses créatures. Il  
contenait en Pologne les ennemis du  
roi *Auguste* : une de ses armées d' environ  
dix-huit mille hommes y dissipait  
sans effort toutes ces confédérations  
si souvent renaissantes dans  
cette patrie de la liberté et de l' anarchie.  
Les turcs fideles enfin aux

p137

traités, laissaient à sa puissance et  
à ses desseins toute leur étendue.  
Dans cet état florissant, presque  
tous les jours étaient marqués par  
de nouveaux établissemens, pour la  
marine, pour les troupes, le commerce,  
les loix ; il composa lui-même  
un code militaire pour l' infanterie.  
Il fondait une académie de marine  
à Pétersbourg. *Lange* chargé des  
intérêts du commerce, partait pour  
la chine par la Sibérie. Des ingénieurs  
levaient des cartes dans tout l' empire ;  
on bâtissait la maison de plaisance de  
Petershof, et dans le même tems on  
élevait des forts sur l' Irtish ; on arrêtait  
les brigandages des peuples de la  
Boukarie ; et d' un autre côté les tartares  
de Kouban étaient réprimés.  
Il semblait que ce fût le comble  
de la prospérité que dans la même

p138

année il lui nâquit un fils de sa femme *Catherine* , et un héritier de ses états dans un fils du prince *Alexis* . Mais l' enfant que lui donna la czarine fut bientôt enlevé par la mort ; et nous verrons que le sort d' *Alexis* fut trop funeste pour que la naissance d' un fils de ce prince pût être regardée comme un bonheur. Les couches de la czarine interrompirent les voyages qu' elle faisait continuellement avec son époux sur terre et sur mer ; et dès qu' elle fut relevée, elle l' accompagna dans des courses nouvelles.

p139

## CHAPITRE 7

Prise de Vismar.  
*nouveaux voyages du czar.*  
Vismar était alors assiégé par tous les alliés du czar. Cette ville qui devait naturellement appartenir au duc de Meklembourg, est située sur la mer Baltique, à sept lieues de Lubeck, et pourrait lui disputer son grand commerce ; elle était autrefois une des plus considérables villes anséatiques, et les ducs de Meklembourg y exerçaient le droit de protection, beaucoup plus que celui de la souveraineté. C' était encore un de ces domaines

p140

d' Allemagne qui étaient demeurés aux suédois par la paix de Vesphalie. Il fallut enfin se rendre comme Stralsund ; les alliés du czar se hâterent de s' en rendre maîtres avant que ses troupes fussent arrivées ; mais Pierre étant venu lui-même devant la place après la capitulation qui avait été faite sans lui, fit la

garnison prisonniere de guerre. Il fut indigné que ses alliés laissassent au roi de Danemarck une ville qui devait appartenir au prince auquel il avait donné sa niece ; et ce refroidissement dont le ministre *Goertz* profita bientôt, fut la premiere source de la paix qu' il projetta de faire entre le czar et *Charles XII* .  
*Goertz* dès ce moment fit entendre au czar que la Suede était assez abaissée, qu' il ne fallait pas trop élever le Danemarck et la Prusse. Le czar

p141

entrait dans ses vues ; il n' avait jamais fait la guerre qu' en politique, au lieu que *Charles XII* ne l' avait faite qu' en guerrier. Dès-lors il n' agit plus que mollement contre la Suede ; et *Charles XII* malheureux par-tout en Allemagne, résolut par un de ces coups désespérés, que le succès seul peut justifier, d' aller porter la guerre en Norvege.

Le czar cependant voulut faire en Europe un second voyage. Il avait fait le premier en homme qui s' était voulu instruire des arts ; il fit le second en prince qui cherchait à pénétrer le secret de toutes les cours. Il mena sa femme à Copenhague, à Lubeck, à Schverin, à Neustadt ; il vit le roi de Prusse dans la petite ville d' Aversberg ; de-là ils passerent à Hambourg, à cette ville d' Altena que les suédois avaient brûlée, et

p142

qu' on rebâtissait. Descendant l' Elbe jusqu' à Stade, ils passerent par Brème, où le magistrat donna un feu d' artifice, et une illumination dont le dessein formait en cent endroits ces mots : *notre libérateur vient nous voir* . Enfin il revit Amsterdam, et cette petite chaumiere de Sardam,

où il avait appris l' art de la construction  
des vaisseaux il y avait environ  
dix-huit années ; il trouva  
cette chaumière changée en une maison  
agréable et commode, qui subsiste  
encore, et qu' on nomme la  
*maison du prince* .

On peut juger avec quelle idolâtrie  
il fut reçu par un peuple de  
commerçans et de gens de mer dont  
il avait été le compagnon ; ils  
croyaient voir dans le vainqueur de  
Pultava leur élève, qui avait fondé  
chez lui le commerce et la marine,

p143

et qui avait appris chez eux à gagner  
des batailles navales ; ils le regardaient  
comme un de leurs concitoyens devenu empereur.  
Il paraît dans la vie, dans les  
voyages, dans les actions de Pierre  
*Le Grand* , comme dans celles de  
*Charles XII* , que tout est éloigné de  
nos mœurs, peut-être un peu trop  
efféminées ; et c' est par cela même  
que l' histoire de ces deux hommes  
célebres excite tant notre curiosité.  
L' épouse du czar était demeurée  
à Schverin malade, fort avancée  
dans sa nouvelle grossesse ; cependant  
dès qu' elle put se mettre en  
route, elle voulut aller trouver le  
czar en Hollande : les douleurs la  
surprirent à Vesel, où elle accoucha  
d' un prince qui ne vécut qu' un jour.  
Il n' est pas dans nos usages qu' une  
femme malade voyage immédiatement

p144

après ses couches : la czarine  
au bout de dix jours arriva dans  
Amsterdam ; elle voulut voir cette  
chaumière de Sardam, dans laquelle  
le czar avait travaillé de ses mains.  
Tous deux allèrent sans appareil,  
sans suite, avec deux domestiques,  
dîner chez un riche charpentier de

vaisseaux de Sardam nommé *Kalf* ,  
qui avait le premier commercé à  
Pétersbourg. Le fils revenait de  
France où Pierre voulait aller. La  
czarine et lui écouterent avec plaisir  
l'aventure de ce jeune homme,  
que je ne rapporterais pas, si elle  
ne faisait connaître des moeurs entièrement  
opposées aux nôtres.  
Ce fils du charpentier *Kalf* avait  
été envoyé à Paris par son pere pour  
y apprendre le français ; et son  
pere avait voulu qu' il y vécût honorablement.  
Il ordonna que le jeune

p145

homme quittât l' habit, plus que  
simple, que tous les citoyens de Sardam  
portent, et qu' il fît à Paris une  
dépense plus convenable à sa fortune  
qu' à son éducation ; connaissant assez  
son fils pour croire que ce changement  
ne corromprait pas sa frugalité  
et la bonté de son caractere.  
*Kalf* signifie *veau* dans toutes les  
langues du nord : le voyageur prit  
à Paris le nom de *Du-Veau* ; il vécut  
avec quelque magnificence ; il  
fit des liaisons. Rien n' est plus commun  
à Paris que de prodiguer les  
titres de marquis et de comte, à  
ceux qui n' ont pas même une terre  
seigneuriale, et qui sont à peine  
gentilshommes. Ce ridicule a toujours  
été toléré par le gouvernement,  
afin que les rangs étant plus  
confondus, et la noblesse plus abaissée,  
on fût désormais à l' abri des

p146

guerres civiles, autrefois si fréquentes.  
Le titre de haut et puissant seigneur  
a été pris par des annoblis,  
par des roturiers qui avaient  
acheté chèrement des offices. Enfin  
les noms de marquis, de comte,  
sans marquisat et sans comté, comme

de chevalier sans ordre, et  
d'abbé sans abbaye, sont sans aucune  
conséquence dans la nation.  
Les amis et les domestiques de *Kalf*  
l'appellerent toujours *le comte Du-Veau* :  
il soupa chez les princesses, et  
joua chez la duchesse de *Berri* ; peu  
d'étrangers furent plus fêtés. Un des  
jeunes marquis qui avait été de tous  
ses plaisirs, lui promit de l'aller voir  
à Sardam, et tint parole. Arrivé dans  
ce village, il fit demander la maison  
du comte de *Kalf* . Il trouva un  
atelier de constructeur de vaisseaux,  
et le jeune *Kalf* habillé en matelot

p147

hollandais, la hache à la main,  
conduisant les ouvrages de son pere.  
*Kalf* reçut son hôte avec toute la  
simplicité antique, qu'il avait reprise,  
et dont il ne s'écarta jamais.  
Un lecteur sage peut pardonner cette  
petite digression, qui n'est que la  
condamnation des vanités et l'éloge  
des moeurs.  
Le czar resta trois mois en Hollande.  
Il se passa pendant son séjour  
des choses plus sérieuses que l'aventure  
de *Kalf* . La Haye depuis la paix  
de Nimegue, de Risvick et d'Utrecht,  
avait conservé la réputation  
d'être le centre des négociations de  
l'Europe : cette petite ville, ou  
plutôt ce village, le plus agréable  
du nord, était principalement habité  
par des ministres de toutes les  
cours, et par des voyageurs qui  
venaient s'instruire à cette école. On

p148

jettait alors les fondemens d'une  
grande révolution dans l'Europe. Le  
czar informé des commencemens  
de ces orages prolongea son séjour  
dans les pays-bas, pour être plus  
à portée de voir ce qui se tramait à

la fois au midi et au nord, et pour se préparer au parti qu' il devait prendre.

p149

## CHAPITRE 8

*suite des voyages de Pierre*  
Le Grand. *conspiration de*  
Goertz. *réception de Pierre*  
*en France* .

Il voyait combien ses alliés étaient jaloux de sa puissance, et qu' on a souvent plus de peine avec ses amis qu' avec ses ennemis.

Le Meklenbourg était un des principaux sujets de ces divisions presque toujours inévitables entre des princes voisins qui partagent des conquêtes. Pierre n' avait point voulu que les danois prissent Vismar pour eux, encore moins qu' ils démolissent les fortifications ;

p150

cependant ils avaient fait l' un et l' autre.

Le duc de Meklenbourg, mari de sa niece, et qu' il traitait comme son gendre, était ouvertement protégé par lui contre la noblesse du pays ; et le roi d' Angleterre protégeait la noblesse. Enfin il commençait à être très-mécontent du roi de Pologne, ou plutôt de son premier ministre le comte *Flemming* , qui voulait secouer le joug de la dépendance, imposé par les bienfaits et par la force.

Les cours d' Angleterre, de Pologne, de Danemarck, de Holstein, de Meklenbourg, de Brandebourg, étaient agitées d' intrigues et de cabales.

à la fin de 1716, et au commencement



de 1717, *Goertz* qui, comme  
le disent les mémoires de *Bassevitz* ,

p151

était las de n' avoir que le titre de  
conseiller de Holstein, et de n' être  
qu' un plénipotentiaire secret de  
*Charles XII* , avait fait naître la  
plupart de ces intrigues, et il résolut  
d' en profiter pour ébranler  
l' Europe. Son dessein était de rapprocher  
*Charles XII* du czar, non-seulement  
de finir leur guerre, mais  
de les unir, de remettre *Stanislas*  
sur le trône de Pologne, et d' ôter  
au roi d' Angleterre *George I* Brème  
et Verden, et même le trône d' Angleterre,  
afin de le mettre hors d' état  
de s' approprier les dépouilles de  
*Charles* .

Il se trouvait dans le même tems  
un ministre de son caractere, dont  
le projet était de bouleverser l' Angleterre  
et la France ; c' était le cardinal  
*Alberoni* , plus maître alors en  
Espagne que *Goertz* ne l' était en

p152

Suede, homme aussi audacieux et  
aussi entreprenant que lui, mais beaucoup  
plus puissant, parce qu' il était  
à la tête d' un royaume plus riche,  
et qu' il ne payait pas ses créatures  
en monnoies de cuivre.  
*Goertz* des bords de la mer Baltique  
se lia bientôt avec la cour de  
Madrid. *Alberoni* et lui furent également  
d' intelligence avec tous les  
anglais errans qui tenaient pour la  
maison *Stuart*. *Goertz* courut dans  
tous les états où il pouvait trouver  
des ennemis du roi *George* , en Allemagne,  
en Hollande, en Flandre,  
en Lorraine, et enfin à Paris sur la  
fin de l' année 1716. Le cardinal  
*Alberoni* commença par lui envoyer  
dans Paris même un million de livres

de France, pour commencer à mettre le feu aux poudres ; c' était l' expression d' *Alberoni* .

p153

*Goertz* voulait que *Charles* cédât beaucoup à *Pierre* pour reprendre tout le reste sur ses ennemis, et qu' il pût en liberté faire une descente en écosse, tandis que les partisans des *Stuarts* se déclareraient efficacement en Angleterre, après s' être tant de fois montrés inutilement. Pour remplir ces vues, il était nécessaire d' ôter au roi régnant d' Angleterre son plus grand appui, et cet appui était le régent de France. Il était extraordinaire qu' on vît la France unie avec un roi d' Angleterre, contre le petit-fils de *Louis XIV* , que cette même France avait mis sur le trône d' Espagne au prix de ses trésors et de son sang, malgré tant d' ennemis conjurés ; mais tout était sorti alors de sa route naturelle ; et les intérêts du régent n' étaient pas les intérêts du royaume. *Alberoni* ménagea dès-lors

p154

une conspiration en France contre ce même régent. Les fondemens de toute cette vaste entreprise furent jettés presque aussitôt que le plan en eut été formé. *Goertz* fut le premier dans ce secret, et devait alors aller déguisé en Italie pour s' aboucher avec le prétendant auprès de Rome, et de-là revoler à La Haye, y voir le czar, et terminer tout auprès du roi de Suede. Celui qui écrit cette histoire est si instruit de ce qu' il avance, que *Goertz* lui proposa de l' accompagner dans ses voyages, et que tout jeune qu' il était alors, il fut un des premiers témoins d' une grande partie de ces intrigues.

Goertz était revenu en Hollande à la fin de 1716, muni des lettres-de-change d' *Alberoni* , et du plein pouvoir de *Charles* . Il est très-certain

p155

que le parti du prétendant devait éclater, tandis que *Charles* descendrait de la Norvege dans le nord d' écosse. Ce prince qui n' avait pu conserver ses états dans le continent, allait envahir et bouleverser ceux d' un autre, et de la prison de Demirtash en Turquie, et des cendres de Stralsund, on eût pu le voir couronner le fils de *Jacques li* à Londres, comme il avait couronné *Stanislas* à Varsovie.

Le czar qui savait une partie des entreprises de *Goertz* , en attendait le développement sans entrer dans aucun de ses plans, et sans les connaître tous ; il aimait le grand et l' extraordinaire autant que *Charles Xii, Goertz et Alberoni* ; mais il l' aimait en fondateur d' un état, en législateur, en vrai politique ; et peut-être *Alberoni, Goertz et Charles* même

p156

étaient-ils plutôt des hommes inquiets qui tentaient de grandes aventures, que des hommes profonds qui prissent des mesures justes ; peut-être après tout leurs mauvais succès les ont-ils fait accuser de témérité. Quand *Goertz* fut à La Haye, le czar ne le vit point ; il aurait donné trop d' ombrage aux états généraux, ses amis, attachés au roi d' Angleterre. Ses ministres ne virent *Goertz* qu' en secret, avec les plus grandes précautions, avec ordre d' écouter tout et de donner des espérances sans prendre aucun engagement, et sans le compromettre. Cependant les clairvoyans s' appercevaient bien à son

inaction, pendant qu' il eût pu descendre  
en Scanie avec sa flotte et  
celle de Danemarck, à son refroidissement  
envers ses alliés, aux

p157

plaintes qui échappaient à leurs  
cours, et enfin à son voyage même,  
qu' il y avait dans les affaires un  
grand changement qui ne tarderait  
pas à éclater.

Au mois de janvier 1717, un paquebot  
suédois qui portait des lettres  
en Hollande, ayant été forcé par  
la tempête de relâcher en Norvege ;  
les lettres furent prises. On trouva  
dans celles de *Goertz* et de quelques  
ministres, de quoi ouvrir les yeux  
sur la révolution qui se tramait. La  
cour de Danemarck communiqua  
les lettres à celle d' Angleterre. Aussi-tôt  
on fait arrêter à Londres le ministre  
suédois *Gillembourg* ; on saisit  
ses papiers, et on y trouve une  
partie de sa correspondance avec les  
*jacobites* .

Le roi *George* écrit incontinent en  
Hollande ; il requiert que suivant les

p158

traités qui lient l' Angleterre et les  
états généraux à leur sureté commune,  
le baron de *Goertz* soit arrêté.  
Ce ministre qui se faisait par-tout  
des créatures, fut averti de l' ordre ;  
il part incontinent ; il était déjà dans  
Arnheim sur les frontieres, lorsque  
les officiers et les gardes qui couraient  
après lui, ayant fait une diligence  
peu commune en ce pays-là,  
il fut pris, ses papiers saisis, sa personne  
traitée durement : le secrétaire  
*Stank* , celui-là même qui avait  
contrefait le seing du duc de Holstein  
dans l' affaire de Tonninge,  
plus maltraité encore. Enfin le  
comte de *Gillembourg* envoyé de

Suede en Angleterre, et le baron de  
Goertz avec des lettres de ministre  
plénipotentiaire de *Charles Xii* ,  
furent interrogés, l' un à Londres,  
l' autre à Arheim, comme des criminels.

p159

Tous les ministres des souverains  
crièrent à la violation du  
droit des gens.  
Ce droit qui est plus souvent réclamé  
que bien connu, et dont jamais  
l' étendue et les limites n' ont  
été fixées, a reçu dans tous les tems  
bien des atteintes. On a chassé plusieurs  
ministres des cours où ils résidaient ;  
on a plus d' une fois arrêté  
leurs personnes ; mais jamais encore  
on n' avait interrogé des ministres  
étrangers comme des sujets  
du pays. La cour de Londres et les  
états passerent par-dessus toutes les  
regles à la vue du péril qui menaçait  
la maison de *Hanovre* ; mais enfin  
ce danger étant découvert, cessait  
d' être danger, du moins dans la  
conjoncture présente.  
Il faut que l' historien *Norberg* ait été  
bien mal informé, qu' il ait bien mal

p160

connu les hommes et les affaires, ou  
qu' il ait été bien aveuglé par la partialité,  
ou du moins bien gêné par  
sa cour, pour essayer de faire entendre  
que le roi de Suede n' était  
pas entré très-avant dans le  
complot.  
L' affront fait à ses ministres affermit  
en lui la résolution de tout tenter  
pour détrôner le roi d' Angleterre.  
Cependant il fallut qu' une fois en sa  
vie il usât de dissimulation, qu' il désavouât  
ses ministres auprès du régent  
de France qui lui donnait un  
subside, et auprès des états généraux  
qu' il voulait ménager : il fit

moins de satisfaction au roi *George* .  
*Goertz* et *Gillembourg* ses ministres  
furent retenus près de six mois, et  
ce long outrage confirma en lui tous  
ses desseins de vengeance.  
Pierre au milieu de tant d' alarmes

p161

et tant de jalousies, ne se commettant  
en rien, attendant tout du  
tems, et ayant mis un assez bon  
ordre dans ses vastes états, pour  
n' avoir rien à craindre du dedans  
ni du dehors, résolut enfin d' aller  
en France : il n' entendait pas la  
langue du pays, et par-là il perdait  
le plus grand fruit de son voyage ;  
mais il pensait qu' il y avait beaucoup  
à voir, et il voulut apprendre de  
près en quels termes était le régent  
de France avec l' Angleterre, et si  
ce prince était affermi.  
Pierre *Le Grand* fut reçu en  
France comme il devait l' être. On  
envoya d' abord le maréchal de *Tessé*  
avec un grand nombre de seigneurs,  
un escadron des gardes, et les carosses  
du roi à sa rencontre. Il avait  
fait, selon sa coutume, une si grande  
diligence, qu' il était déjà à Gournay

p162

lorsque les équipages arriverent à  
Elbeuf. On lui donna sur la route  
toutes les fêtes qu' il voulut bien  
recevoir. On le reçut d' abord au  
louvre, où le grand appartement  
était préparé pour lui, et d' autres  
pour toute sa suite, pour les princes  
*Kourakin* et *Dolgorouki* , pour le  
vice-chancelier baron *Shaffirof* , pour  
l' ambassadeur *Tolstoj* , le même qui  
avait essuyé tant de violations du  
droit des gens en Turquie. Toute  
cette cour devait être magnifiquement  
logée et servie ; mais Pierre  
étant venu pour voir ce qui pouvait

lui être utile, et non pour  
essayer de vaines cérémonies qui  
gênaient sa simplicité, et qui consumaient  
un tems précieux, alla se  
loger le soir même à l' autre bout  
de la ville au palais ou hôtel de  
*Lesdiguiere* , appartenant au maréchal

p163

de *Villeroi* , où il fut traité et défrayé  
comme au louvre. Le lendemain,  
le régent de France vint le  
saluer à cet hôtel : le surlendemain  
on lui amena le roi encore enfant,  
conduit par le maréchal de *Villeroi*  
son gouverneur, de qui le pere  
avait été gouverneur de *Louis XIV* .  
On épargna adroitement au czar la  
gêne de rendre la visite immédiatement  
après l' avoir reçue ; il y  
eut deux jours d' intervalle : il reçut  
les respects du corps de ville,  
et alla le soir voir le roi. La maison  
du roi était sous les armes ; on  
mena ce jeune prince jusqu' au carosse  
du czar. Pierre étonné, et  
inquiété de la foule qui se pressait  
autour de ce monarque enfant, le  
prit et le porta quelque tems dans  
ses bras.  
Des ministres plus raffinés que

p164

judicieux, ont écrit que le maréchal  
de *Villeroi* voulant faire prendre au  
roi de France la main et le pas,  
l' empereur de Russie se servit de ce  
stratagème pour déranger ce cérémonial  
par un air d' affection et de  
sensibilité ; c' est une idée absolument  
fausse : la politesse française, et  
ce qu' on devait à Pierre *Le Grand* ,  
ne permettaient pas qu' on changeât  
en dégoût les honneurs qu' on lui  
rendait. Le cérémonial consistait à  
faire pour un grand monarque et  
pour un grand homme, tout ce qu' il

eût désiré lui-même, s' il avait fait  
attention à ces détails. Il s' en faut  
beaucoup que les voyages des empereurs  
*Charles Iv, Sigismond* et  
*Charles V* , en France, aient eu une  
célébrité comparable à celle du séjour  
qu' y fit Pierre *Le Grand* : ces  
empereurs n' y vinrent que par des

p165

intérêts de politique, et n' y parurent  
pas dans un tems où les arts  
perfectionnés pussent faire de leur  
voyage une époque mémorable ;  
mais quand Pierre *Le Grand* alla  
dîner chez le duc D' *Antin* dans le  
palais de petitbourg, à trois lieues de  
Paris, et qu' à la fin du repas il vit  
son portrait qu' on venait de peindre,  
placé tout d' un coup dans la  
salle, il sentit que les français savaient  
mieux qu' aucun peuple du  
monde recevoir un hôte si digne.  
Il fut encore plus surpris, lorsqu' allant  
voir frapper des médailles  
dans cette longue galerie du louvre,  
où tous les artistes du roi sont  
honorablement logés, une médaille  
qu' on frappait étant tombée, et le  
czar s' empressant de la ramasser, il  
se vit graver sur cette médaille,  
avec une renommée sur le revers,

p166

posant un pied sur le globe, et ces  
mots de *Virgile* si convenables à  
Pierre *Le Grand*, *vires acquirit*  
*eundo* : allusion également fine et  
noble, et également convenable à  
ses voyages et à sa gloire ; on lui  
présenta de ces médailles d' or, à lui  
et à tous ceux qui l' accompagnaient.  
Allait-il chez les artistes ? On mettait  
à ses pieds tous les chefs-d' oeuvres,  
et on le suppliait de daigner  
les recevoir. Allait-il voir les hautes-lisses  
des *gobelins* , les tapis de la



savonnerie, les ateliers des sculpteurs,  
des peintres, des orfèvres  
du roi, des fabricateurs d' instrumens  
de mathématique ? Tout ce qui  
semblait mériter son approbation lui  
était offert de la part du roi.  
Pierre était mécanicien, artiste,  
géometre. Il alla à l' académie  
des sciences, qui se para pour

p167

lui de tout ce qu' elle avait de plus  
rare ; mais il n' y eut rien d' aussi  
rare que lui-même : il corrigea de  
sa main plusieurs fautes de géographie  
dans les cartes qu' on avait de  
ses états, et sur-tout dans celles de  
la mer Caspienne. Enfin il daigna  
être un des membres de cette académie,  
et entretint depuis une correspondance  
suivie d' expériences et de  
découvertes, avec ceux dont il voulait  
bien être le simple confrere. Il  
faut remonter aux *Pythagores* et aux  
*Anacarsis* pour trouver de tels voyageurs,  
et ils n' avaient pas quitté un  
empire pour s' instruire.  
On ne peut s' empêcher de remettre  
ici sous les yeux du lecteur  
ce transport dont il fut saisi, en  
voyant le tombeau du cardinal De  
*Richelieu* ; peu frappé de la beauté  
de ce chef-d' oeuvre de sculpture, il

p168

ne le fut que de l' image d' un ministre  
qui s' était rendu célèbre dans  
l' Europe en l' agitant, et qui avait  
rendu à la France sa gloire perdue  
après la mort de *Henri Iv* . On sait  
qu' il embrassa sa statue, et qu' il s' écria :  
*grand homme, je t' aurais donné  
la moitié de mes états, pour apprendre  
de toi à gouverner l' autre* . Enfin,  
avant de partir, il voulut voir cette  
célèbre Madame De *Maintenon* , qu' il  
savait être veuve en effet de *Louis*

*Xiv* , et qui touchait à sa fin. Cette espece de conformité entre le mariage de *Louis XIV* et le sien, excitait vivement sa curiosité ; mais il y avait entre le roi de France et lui cette différence, qu' il avait épousé publiquement une héroïne, et que *Louis XIV* n' avait eu en secret qu' une femme aimable. La czarine n' était pas de ce voyage :

p170

il avait trop craint les embarras du cérémonial, et la curiosité d' une cour peu faite pour sentir le mérite d' une femme, qui des bords du Pruth à ceux de Finlande, avait affronté la mort à côté de son époux sur mer et sur terre.

## CHAPITRE 9

*retour du czar*

dans ses états.

*sa politique ; ses occupations.*

la démarche que la sorbonne fit auprès de lui, quand il alla voir le mausolée du cardinal De *Richelieu* , mérite d' être traitée à part.

Quelques docteurs de sorbonne voulurent avoir la gloire de réunir l' église grecque avec l' église latine. Ceux qui connaissent l' antiquité savent assez que le christianisme est venu en occident par les grecs d' Asie, que c' est en orient qu' il est né ; que les premiers peres,

p171

les premiers conciles, les premieres liturgies, les premiers rites, tout est de l' orient ; qu' il n' y a pas même un seul terme de dignité et d' office qui ne soit grec, et qui n' atteste encore aujourd' hui la source dont

tout nous est venu. L' empire romain  
ayant été divisé, il était impossible  
qu' il n' y eût tôt ou tard deux  
religions, comme deux empires,  
et qu' on ne vît entre les chrétiens  
d' orient et d' occident le même  
schisme qu' entre les osmanlis et les  
persans.

C' est ce schisme que quelques  
docteurs de l' université de Paris  
crurent éteindre tout d' un coup en  
donnant un mémoire à Pierre *Le  
Grand* . Le pape *Léon IX* et ses successeurs  
n' avaient pu en venir à bout  
avec des légats, des conciles, et  
même de l' argent. Ces docteurs

p172

auraient dû savoir que Pierre *Le  
Grand* , qui gouvernait son église,  
n' était pas homme à reconnaître le  
pape ; en vain ils parlerent dans leur  
mémoire des libertés de l' église  
gallicane, dont le czar ne se souciait  
guere ; en vain ils dirent que  
les papes doivent être soumis aux  
conciles, et que le jugement d' un  
pape n' est point une regle de foi ; ils  
ne réussirent qu' à déplaire beaucoup  
à la cour de Rome par leur écrit,  
sans plaire à l' empereur de Russie  
ni à l' église russe.

Il y avait dans ce plan de réunion  
des objets de politique qu' ils n' entendaient  
pas, et des points de controverse  
qu' ils disaient entendre, et  
que chaque partie explique comme  
il lui plaît. Il s' agissait du saint-esprit  
qui procede du pere et du  
fils selon les latins, et qui procede

p173

aujourd' hui du pere par le fils selon  
les grecs, après n' avoir long-tems  
procédé que du pere : ils citaient  
*saint Epiphane* , qui dit *que le  
saint-esprit n' est pas frere du fils, ni*

*petit-fils du pere* .

Mais le czar en partant de Paris  
avait d' autres affaires qu' à vérifier  
des passages de *saint Epiphane* . Il  
reçut avec bonté le mémoire des  
docteurs. Ils écrivirent à quelques  
évêques russes, qui firent une réponse  
polie ; mais le plus grand  
nombre fut indigné de la proposition.  
Ce fut pour dissiper les craintes  
de cette réunion, qu' il institua quelque  
tems après la fête comique du  
conclave, lorsqu' il eut chassé les  
jésuites de ses états en 1718.  
Il y avait à sa cour un vieux fou  
nommé *Jotof* , qui lui avait appris à

p174

écrire, et qui s' imaginait avoir mérité  
par ce service les plus importantes  
dignités. Pierre qui adoucissait  
quelquefois les chagrins du  
gouvernement par des plaisanteries  
convenables à un peuple non encore  
entièrement réformé par lui, promit  
à son maître à écrire de lui donner  
une des premieres dignités du monde ;  
il le créa knés papa, avec deux  
mille roubles d' appointement, et lui  
assigna une maison à Pétersbourg,  
dans le quartier des tartares : des  
bouffons l' installèrent en cérémonie ;  
il fut harangué par quatre bégues ;  
il créa des cardinaux, et marcha  
en procession à leur tête. Tout ce  
sacré college était yvre d' eau de vie.  
Après la mort de ce *Jotof* , un  
officier nommé *Buturlin* fut créé pape.  
Moscow et Pétersbourg ont vu trois  
fois renouveler cette cérémonie,

p175

dont le ridicule semblait être sans  
conséquence, mais qui en effet  
confirmait les peuples dans leur aversion  
pour une église qui prétendait  
un pouvoir suprême, et dont le

chef avait anatématisé tant de rois.  
Le czar vengeait en riant vingt  
empereurs d' Allemagne, dix rois  
de France, et une foule de souverains.  
C' est-là tout le fruit que la  
sorbonne recueillit de l' idée peu politique  
de réunir les églises grecque  
et latine.  
Le voyage du czar en France fut  
plus utile par son union avec ce  
royaume commerçant, et peuplé  
d' hommes industriels, que par la  
prétendue réunion de deux églises  
rivaless, dont l' une maintiendra toujours  
son antique indépendance,  
et l' autre sa nouvelle supériorité.  
Pierre ramena à sa suite plusieurs

p176

artisans français, ainsi qu' il en avait  
amené d' Angleterre ; car toutes les  
nations chez lesquelles il voyagea,  
se firent un honneur de le seconder  
dans son dessein de porter tous les  
arts dans une patrie nouvelle, et  
de concourir à cette espece de création.  
Il minuta dès-lors un traité de  
commerce avec la France, et le remit  
entre les mains de ses ministres  
en Hollande, dès qu' il y fut de retour.  
Il ne put être signé par l' ambassadeur  
de France *Châteauneuf* que  
le 15 août 1717, à La Haye. Ce  
traité ne concernait pas seulement  
le commerce, il regardait la paix  
du nord. Le roi de France, l' électeur  
de Brandebourg, acceptèrent  
le titre de médiateurs qu' il leur  
donna. C' était assez faire sentir au  
roi d' Angleterre qu' il n' était pas

p177

content de lui, et c' était combler  
les espérances de *Goertz* , qui mit  
dès-lors tout en oeuvre pour réunir  
Pierre et *Charles* , pour susciter à  
*George* de nouveaux ennemis, et

pour prêter la main au cardinal  
*Alberoni* d' un bout de l' Europe à  
l' autre. Le baron de *Goertz* vit alors  
publiquement à La Haye les ministres  
du czar ; il leur déclara qu' il avait  
un plein pouvoir de conclure la paix  
de la Suede.

Le czar laissait *Goertz* préparer  
toutes leurs batteries sans y toucher,  
prêt à faire la paix avec le  
roi de Suede, mais aussi à continuer  
la guerre ; toujours lié avec le  
Danemarck, la Pologne, la Prusse,  
et même en apparence avec l' électeur  
de Hanovre.

Il paraît évidemment qu' il n' avait  
d' autre dessein arrêté, que celui de

p178

profiter des conjonctures. Son principal  
objet était de perfectionner  
tous ses nouveaux établissemens. Il  
savait que les négociations, les intérêts  
des princes, leurs ligue, leurs  
amitiés, leurs défiances, leurs inimitiés,  
éprouvent presque tous les  
ans des vicissitudes, et que souvent  
il ne reste aucune trace de tant d' efforts  
de politique. Une seule manufacture  
bien établie, fait quelquefois  
plus de bien à un état que vingt  
traités.

Pierre ayant rejoint sa femme  
qui l' attendait en Hollande, continua  
ses voyages avec elle. Ils traverserent  
ensemble la Vestphalie,  
et arriverent à Berlin sans aucun  
appareil. Le nouveau roi de Prusse  
n' était pas moins ennemi des vanités  
du cérémonial et de la magnificence,  
que le monarque de Russie.

p179

C' était un spectacle instructif pour  
l' étiquette de Vienne et d' Espagne,  
pour le *ponctilio* d' Italie, et pour le  
goût du luxe qui regne en France,

qu' un roi qui ne se servait jamais  
que d' un fauteuil de bois, qui n' était  
vêtu qu' en simple soldat, et qui s' était  
interdit toutes les délicatesses de  
la table, et toutes les commodités  
de la vie.

Le czar et la czarine menaient  
une vie aussi simple et aussi dure ; et  
si *Charles XII* s' était trouvé avec  
eux, on eût vu ensemble quatre têtes  
couronnées, entourées de moins de  
faste qu' un évêque allemand, ou  
qu' un cardinal de Rome. Jamais le  
luxue et la mollesse n' ont été combattus  
par de si nobles exemples.  
Il faut avouer qu' un de nos citoyens  
s' attirerait parmi nous de  
la considération, et serait regardé

p180

comme un homme extraordinaire,  
s' il avait fait une fois en sa vie par  
curiosité la cinquieme partie des  
voyages que fit Pierre pour le bien  
de ses états. De Berlin il va à Dantzick  
avec sa femme ; il protege à  
Mittau la duchesse de Courlande sa  
niece devenue veuve ; il visite toutes  
ses conquêtes ; donne de nouveaux  
réglemens dans Pétersbourg ; va  
dans Moscow, y fait rebâtir des  
maisons de particuliers tombées en  
ruine ; de-là il se transporte à  
Czarisin sur le Volga pour arrêter les  
incursions des tartares de Cuban :  
il construit des lignes du Volga au  
Tanaïs, et fait élever des forts de  
distance en distance d' un fleuve à  
l' autre. Pendant ce tems-là même,  
il fait imprimer le code militaire  
qu' il a composé : une chambre de  
justice est établie pour examiner la

p181

conduite de ses ministres, et pour  
remettre de l' ordre dans les finances ;  
il pardonne à quelques coupables,

il en punit d' autres ; le  
prince *Menzikof* même fut un de  
ceux qui eurent besoin de sa clémence ;  
mais un jugement plus sévère  
qu' il se crut obligé de rendre  
contre son propre fils, remplit d' amertume  
une vie si glorieuse.

p182

## CHAPITRE 10

*condamnation*

du

*prince Alexis Petrovitz* .

Pierre *Le Grand* avait en 1689,  
à l' âge de dix-sept ans, épousé  
*Eudoxie Théodore* , ou *Theodorouna*  
*Lapoukin* . élevé dans tous les préjugés  
de son pays, et incapable de  
se mettre au-dessus d' eux comme son  
épouse, les plus grandes contradictions  
qu' il éprouva, quand il voulut  
créer un empire et former des  
hommes, vinrent de sa femme ; elle  
était dominée par la superstition, si  
souvent attachée à son sexe. Toutes  
les nouveautés utiles lui semblaient

p183

des sacrilèges, et tous les étrangers  
dont le czar se servait pour exécuter  
ses grands desseins, lui paraissaient  
des corrupteurs.  
Ses plaintes publiques encourageaient  
les factieux et les partisans  
des anciens usages. Sa conduite d' ailleurs  
ne réparait pas des fautes si  
graves. Enfin le czar fut obligé de  
la répudier en 1696, et de l' enfermer  
dans un couvent à Susdal, où  
on lui fit prendre le voile sous le  
nom d' *Helene* .  
Le fils qu' elle lui avait donné en  
1690, nâquit malheureusement avec  
le caractère de la mère, et ce caractère



se fortifia par la première éducation  
qu' il reçut. Mes mémoires  
disent qu' elle fut confiée à des superstitieux  
qui lui gâterent l' esprit  
pour jamais. Ce fut en vain qu' on  
crut corriger ces premières impressions

p184

en lui donnant des précepteurs  
étrangers ; cette qualité même d' étrangers  
le révolta. Il n' était pas né  
sans ouverture d' esprit ; il parlait et  
écrivait bien l' allemand ; il dessinait ;  
il apprit un peu de mathématique ;  
mais ces mêmes mémoires  
qu' on m' a confiés assurent que la  
lecture des livres ecclésiastiques fut  
ce qui le perdit. Le jeune *Alexis*  
crut voir dans ces livres la réprobation  
de tout ce que faisait son père.  
Il y avait des prêtres à la tête des  
mécontents, et il se laissa gouverner  
par les prêtres.  
Ils lui persuadaient que toute la nation  
avait les entreprises de Pierre  
en horreur, que les fréquentes maladies  
du czar ne lui promettaient  
pas une longue vie ; que son fils ne  
pouvait espérer de plaire à la nation,  
qu' en marquant son aversion

p185

pour les nouveautés. Ces murmures  
et ces conseils ne formaient pas une  
faction ouverte, une conspiration,  
mais tout semblait y tendre, et les  
esprits étaient échauffés.  
Le mariage de Pierre avec *Catherine*  
en 1707, et les enfans qu' il eut  
d' elle, acheverent d' aigrir l' esprit du  
jeune prince. Pierre tenta tous les  
moyens de le ramener ; il le mit  
même à la tête de la régence pendant  
une année ; il le fit voyager ;  
il le maria en 1711, à la fin de la  
campagne du Pruth, avec la princesse  
De *Brunswick* , ainsi que nous

l' avons rapporté. Ce mariage fut très-malheureux. *Alexis* âgé de vingt-deux ans se livra à toutes les débauches de la jeunesse et à toute la grossièreté des anciennes mœurs, qui lui étaient si chères. Ces dérèglements l' abrutirent. Sa femme méprisée,

p186

maltraitée, manquant du nécessaire, privée de toute consolation, languit dans le chagrin, et mourut enfin de douleur en 1715 le premier de novembre.

Elle laissait au prince *Alexis* un fils, dont elle venait d' accoucher, et ce fils devait être un jour l' héritier de l' empire, suivant l' ordre naturel. Pierre sentait avec douleur, qu' après lui tous ses travaux seraient détruits par son propre sang. Il écrivit à son fils après la mort de la princesse, une lettre également pathétique et menaçante ; elle finissait par ces mots : *j' attendrai encore un peu de tems,... etc.*

p187

cette lettre est d' un pere, mais encore plus d' un législateur ; elle fait voir d' ailleurs que l' ordre de la succession n' était point invariablement établi en Russie, comme dans d' autres royaumes, par ces loix fondamentales qui ôtent aux peres le droit de déshériter leurs fils ; et le czar croyait sur-tout avoir la prérogative de disposer d' un empire qu' il avait fondé.

Dans ce tems-là même, l' impératrice *Catherine* accoucha d' un prince, qui mourut depuis en 1719. Soit

p188

que cette nouvelle abattît le courage d' *Alexis* , soit imprudence, soit mauvais conseil, il écrivit à son pere qu' il renonçait à la couronne, et à toute espérance de régner. *je prends Dieu à témoin*, dit-il,... etc. Son pere lui écrivit une seconde fois. " je remarque, dit-il, que vous ne parlez dans votre lettre que de la succession,... etc. "

p190

cette lettre était dure ; il était aisé au prince de répondre qu' il changerait de conduite ; mais il se contenta de répondre en quatre lignes à son pere, qu' il voulait se faire moine.

Cette résolution ne paraissait pas naturelle ; et il paraît étrange que le czar voulût voyager, en laissant dans ses états un fils si mécontent et si obstiné : mais aussi ce voyage même prouve que le czar ne voyait pas de conspiration à craindre de la part de son fils.

Il alla le voir avant de partir pour l' Allemagne et pour la France ; le prince malade, ou feignant de l' être, le reçut au lit, et lui confirma, par

p191

les plus grands sermens, qu' il voulait se retirer dans un cloître. Le czar lui donna six mois pour se consulter, et partit avec son épouse.

à peine fut-il à Copenhague, qu' il apprit (ce qu' il pouvait présumer) qu' *Alexis* ne voyait que des mécontents qui flattaient ses chagrins. Il lui écrivit qu' il eût à choisir du couvent ou du trône ; et que s' il voulait un jour lui succéder, il fallait qu' il vînt le trouver à Copenhague. Les confidens du prince lui persuaderent qu' il serait dangereux pour

lui de se trouver loin de tout conseil,  
entre un pere irrité et une  
marâtre. Il feignit donc d' aller trouver  
son pere à Copenhague ; mais il  
prit le chemin de Vienne, et alla  
se mettre entre les mains de l' empereur

p192

*Charles Vi* , son beau-frere,  
comptant y demeurer jusqu' à la mort  
du czar.  
C' était à peu près la même aventure  
que celle de *Louis Xi* , lorsqu' étant  
encore dauphin, il quitta  
la cour du roi *Charles Vii* son pere,  
et se retira chez le duc De Bourgogne.  
Le dauphin était bien plus  
coupable que le czarovitz, puisqu' il  
s' était marié malgré son pere,  
qu' il avait levé des troupes, qu' il  
se retirait chez un prince naturellement  
ennemi de *Charles Vii* , et  
qu' il ne revint jamais à sa cour,  
quelqu' instance que son pere pût lui  
faire.  
*Alexis* au contraire ne s' était marié  
que par ordre du czar, ne s' était  
point révolté, n' avait point levé  
de troupes, ne se retirait point chez  
un prince ennemi, et retourna aux

p193

pieds de son pere sur la premiere  
lettre qu' il reçut de lui. Car dès  
que Pierre sut que son fils avait  
été à Vienne, qu' il s' était retiré dans  
le Tyrol, et ensuite à Naples, qui  
appartenait alors à l' empereur *Charles Vi* ; il dépêcha le capitaine aux  
gardes *Romanzoff* et le conseiller  
privé *Tolstoj* , chargés d' une lettre  
écrite de sa main, datée de Spa  
du 21 juillet nouveau stile 1717.  
Ils trouverent le prince à Naples  
dans le château Saint Elme, et lui  
remirent la lettre : elle était conçue  
en ces termes :

... " je vous écris pour  
la dernière fois,... etc. "

p195

le viceroy de Naples persuada  
aisément *Alexis* de retourner auprès  
de son père. C' était une preuve incontestable  
que l' empereur d' Allemagne  
ne voulait prendre avec  
ce jeune prince aucun engagement,  
dont le czar eût à se plaindre. *Alexis*  
avait voyagé avec sa maîtresse  
*Aphrosine* ; il revint avec elle.  
On pouvait le considérer comme  
un jeune homme mal conseillé, qui  
était allé à Vienne et à Naples, au  
lieu d' aller à Copenhague. S' il n' avait  
fait que cette seule faute, commune  
à tant de jeunes gens, elle  
était bien pardonnable. Son père  
prenait Dieu à témoin, que non-seulement  
il lui pardonnerait, mais  
qu' il l' aimerait plus que jamais.  
*Alexis* partit sur cette assurance ;  
mais par l' instruction des deux envoyés  
qui le ramenerent, et par  
la lettre même du czar, il paraît

p196

que le père exigea que le fils déclarât  
ceux qui l' avaient conseillé, et  
qu' il exécutât son serment de renoncer  
à la succession.  
Il semblait difficile de concilier  
cette exhérédation avec l' autre serment  
que le czar avait fait dans sa  
lettre d' aimer son fils plus que jamais.  
Peut-être que le père combattu  
entre l' amour paternel et la raison  
du souverain se bornait à aimer  
son fils retiré dans un cloître ; peut-être  
espérait-il encore le ramener  
à son devoir, et le rendre digne de  
cette succession même, en lui faisant  
sentir la perte d' une couronne. Dans  
des conjonctures si rares, si difficiles,  
si douloureuses, il est aisé de croire

que ni le coeur du pere, ni celui  
du fils, également agités, n' étaient  
d' abord bien d' accord avec eux-mêmes.

p197

Le prince arrive le 13 février  
1717 nouveau stile à Moscow, où  
le czar était alors. Il se jette le jour  
même aux genoux de son pere ; il  
a un très-long entretien avec lui :  
le bruit se répand aussi-tôt dans la  
ville, que le pere et le fils sont réconciliés,  
que tout est oublié ; mais  
le lendemain on fait prendre les  
armes aux régimens des gardes, à  
la pointe du jour ; on fait sonner  
la grosse cloche de Moscow. Les  
boyards, les conseillers privés sont  
mandés dans le château ; les évêques,  
les archimandrites et deux  
religieux de *saint Basile* , professeurs  
en théologie, s' assemblent  
dans l' église cathédrale. *Alexis* est  
conduit sans épée et comme prisonnier  
dans le château devant son  
pere. Il se prosterne en sa présence,  
et lui remet en pleurant un écrit par

p198

lequel il avoue ses fautes, se déclare  
indigne de lui succéder, et pour  
toute grace lui demande la vie.  
Le czar après l' avoir relevé, le  
conduisit dans un cabinet, où il lui  
fit plusieurs questions. Il lui déclara  
que s' il céléait quelque chose touchant  
son évasion, il y allait de sa  
tête. Ensuite on ramena le prince  
dans la salle où le conseil était assemblé ;  
là on lut publiquement la déclaration  
du czar déjà dressée.  
Le pere, dans cette piece, reproche  
à son fils tout ce que nous avons  
détaillé, son peu d' application à  
s' instruire, ses liaisons avec les partisans  
des anciennes moeurs, sa mauvaise  
conduite avec sa femme. *il a*

*violé, dit-il, la foi conjugale en  
s'attachant à une fille de la plus basse  
extraction, du vivant de son épouse . Il  
est vrai que Pierre avait répudié*

p199

sa femme en faveur d' une captive ;  
mais cette captive était d' un mérite  
supérieur, et il était justement mécontent  
de sa femme qui était sa sujette.  
*Alexis* au contraire avait négligé  
sa femme pour une jeune inconnue  
qui n' avait de mérite que  
sa beauté. Jusques-là on ne voit que  
des fautes de jeune homme qu' un  
pere doit reprendre et qu' il peut  
pardonner.  
Il lui reproche ensuite d' être allé  
à Vienne, se mettre sous la protection  
de l' empereur. Il dit qu' *Alexis*  
*a calomnié son pere* , en faisant  
entendre à l' empereur *Charles Vi* ,  
qu' il était persécuté, qu' on le forçait  
à renoncer à son héritage ;  
qu' enfin il a prié l' empereur de le  
protéger à main armée.  
On ne voit pas d' abord comment  
l' empereur aurait pu faire la guerre

p200

au czar pour un tel sujet, et comment  
il eût pu interposer autre chose  
que de bons offices entre le pere  
irrité et le fils désobéissant. Aussi  
*Charles Vi* s' était contenté de donner  
une retraite au prince, et on l' avait  
renvoyé, quand le czar instruit  
de sa retraite l' avait redemandé.  
Pierre ajoute dans cette piece  
terrible, qu' *Alexis* avait persuadé à  
l' empereur, *qu' il n' était pas en sureté  
de sa vie*, s' il revenait en Russie.  
C' était en quelque façon justifier les  
plaintes d' *Alexis* , que de le faire  
condamner à mort après son retour,  
et sur-tout après avoir promis de lui  
pardonner : mais nous verrons pour

quelle cause le czar fit ensuite porter  
ce jugement mémorable. Enfin  
on voyait dans cette grande assemblée  
un souverain absolu plaider  
contre son fils.

p204

" voilà, dit-il, de quelle maniere  
notre fils est revenu ; ... etc. "  
il paraît que ces actes étaient préparés,  
ou qu' ils furent dressés avec  
une extrême célérité, puisque le  
prince *Alexis* était revenu le 13, et  
que son exhérédation en faveur du  
fils de *Catherine* est du 14.  
Le prince de son côté signa qu' il  
renonçait à la succession. " je reconnais,  
dit-il, cette exclusion  
pour juste ; ... etc. "

p205

ces actes étant signés, le czar  
marcha à la cathédrale ; on les y  
lut une seconde fois, et tous les  
ecclésiastiques mirent leurs approbations  
et leurs signatures au bas  
d' une autre copie. Jamais prince ne  
fut déshérité d' une maniere si authentique.  
Il y a beaucoup d' états  
où un tel acte ne serait d' aucune  
valeur ; mais en Russie, comme chez  
les anciens romains, tout pere avait  
le droit de priver son fils de sa succession,  
et ce droit était plus fort  
dans un souverain que dans un sujet,  
et sur-tout dans un souverain tel  
que Pierre.  
Cependant il était à craindre qu' un  
jour ceux mêmes qui avaient animé  
le prince contre son pere, et conseillé  
son évacion, ne tâchassent d' anéantir  
une renonciation imposée  
par la force, et de rendre au fils aîné

p206



la couronne transférée au cadet d' un second lit. On prévoyait en ce cas une guerre civile, et la destruction inévitable de tout ce que Pierre avait fait de grand et d' utile. Il fallait décider entre les intérêts de près de dix-huit millions d' hommes que contenait alors la Russie, et un seul homme qui n' était pas capable de les gouverner. Il était donc important de connaître les mal-intentionnés ; et le czar menaça encore une fois son fils de mort, s' il lui cachait quelque chose. En conséquence le prince fut donc interrogé juridiquement par son pere, et ensuite par des commissaires. Une des charges qui servirent à sa condamnation, fut une lettre d' un résident de l' empereur, nommé *Beyer* , écrite de Pétersbourg après l' évason du prince : cette lettre portait

p207

qu' il y avait de la mutinerie dans l' armée russe assemblée dans le Meklembourg, que plusieurs officiers parlaient d' envoyer la nouvelle czarine *Catherine* et son fils dans la prison où était la czarine répudiée, et de mettre *Alexis* sur le thrône quand on l' aurait retrouvé. Il y avait en effet alors une sédition dans cette armée du czar, mais elle fut bientôt réprimée. Ces propos vagues n' eurent aucune suite. *Alexis* ne pouvait les avoir encouragés ; un étranger en parlait comme d' une nouvelle ; la lettre n' était point adressée au prince *Alexis* , et il n' en avait qu' une copie qu' on lui avait envoyée de Vienne.

Une accusation plus grave fut une minute de sa propre main d' une lettre écrite de Vienne aux sénateurs et aux archevêques de Russie ; les

p208

termes en étaient forts : *les mauvais traitemens continuels que j' ai essayés,... etc.*  
ce mot d' à *présent* qui pouvait être regardé comme séditionnaire était rayé, et ensuite remis de sa main, et puis rayé encore ; ce qui marquait un jeune homme troublé, se livrant à son ressentiment, et s' en repentant au moment même. On ne trouva que la minute de ces lettres ; elles n' étaient jamais parvenues à leur destination, et la cour de Vienne les retint ; preuve assez forte que cette cour ne voulait pas se brouiller avec celle de Russie, et soutenir

p209

à main armée le fils contre le pere.  
On confronta au prince plusieurs témoins ; l' un d' eux nommé *Afanassief* soutint qu' il lui avait entendu dire autrefois : *je dirai quelque chose aux évêques,... etc.*  
sa propre maîtresse *Aphrosine* déposa contre lui. Toutes les accusations n' étaient pas bien précises ; nul projet digéré, nulle intrigue suivie, nulle conspiration, aucune association, encore moins de préparatifs.  
C' était un fils de famille mécontent et dépravé, qui se plaignait de son pere, qui le fuyait, et espérait sa mort ; mais ce fils de famille était l' héritier de la plus vaste monarchie de notre hémisphère, et dans sa

p210

situation et dans sa place, il n' y avait point de petite faute.  
Accusé par sa maîtresse, il le fut encore au sujet de l' ancienne czarine sa mere, et de *Marie* sa soeur.  
On le chargea d' avoir consulté sa mere sur son évasion, et d' en avoir parlé à la princesse *Marie* . Un évêque

de Rostou, confident de tous trois,  
fut arrêté, et déposa que ces deux  
princesses prisonnières dans un couvent,  
avaient espéré un changement  
qui les mettrait en liberté, et  
avaient par leurs conseils engagé le  
prince à la fuite. Plus leurs ressentimens  
étaient naturels, plus ils étaient  
dangereux. On verra à la fin de ce  
chapitre quel était cet évêque, et  
quelle avait été sa conduite.  
*Alexis* nia d'abord plusieurs faits  
de cette nature, et par cela même  
il s'exposait à la mort, dont son

p211

père l'avait menacé, en cas qu'il  
ne fît pas un aveu général et sincère.  
Enfin il avoua quelques discours  
peu respectueux qu'on lui imputait  
contre son père, et il s'excusa sur  
la colère et sur l'ivresse.  
Le czar dressa lui-même de nouveaux  
articles d'interrogatoire. Le  
quatrième était ainsi conçu :  
*quand vous avez vu par la lettre de  
Beyer,... etc.*  
c'était interroger le prince sur le  
fond de ses sentimens secrets. On  
peut les avouer à un père dont les  
conseils les corrigent, et les cacher  
à un juge qui ne prononce

p212

que sur les faits avérés. Les sentimens  
cachés du cœur ne sont  
pas l'objet d'un procès criminel.  
*Alexis* pouvait les nier, les déguiser  
aisément ; il n'était pas obligé d'ouvrir  
son âme ; cependant il répondit  
par écrit : *si les rebelles m'avaient  
appelé de votre vivant, j'y serais  
apparemment allé, supposé qu'ils eussent  
été assez forts* .  
Il est inconcevable qu'il ait fait  
cette réponse de lui-même, et il  
serait aussi extraordinaire, du moins

suivant les mœurs de l' Europe, qu' on  
l' eût condamné sur l' aveu d' une idée  
qu' il aurait pu avoir un jour dans un  
cas qui n' est point arrivé.  
à cet étrange aveu de ses plus  
secrettes pensées, qui ne s' étaient  
point échappées au-delà du fond de  
son ame, on joignit des preuves,  
qui en plus d' un pays ne sont

p213

pas admises au tribunal de la justice  
humaine.  
Le prince accablé, hors de ses  
sens, recherchant dans lui-même,  
avec l' ingénuité de la crainte, tout  
ce qui pouvait servir à le perdre,  
avoua enfin que dans la confession  
il s' était accusé devant Dieu, à l' archiprêtre  
*Jaques* , d' avoir souhaité  
la mort de son pere, et que le confesseur  
*Jaques* lui avait répondu :  
*Dieu vous le pardonnera, nous lui en*  
*souhaitons autant .*  
Toutes les preuves qui peuvent  
se tirer de la confession, sont inadmissibles  
par les canons de notre  
église ; ce sont des secrets entre  
Dieu et le pénitent. L' église grecque  
ne croit pas, non plus que la latine,  
que cette correspondance intime et  
sacrée entre un pécheur et la divinité  
soit du ressort de la justice

p214

humaine ; mais il s' agissait de l' état  
et d' un souverain. Le prêtre *Jaques*  
fut appliqué à la question, et avoua  
ce que le prince avait révélé. C' était  
une chose rare dans ce procès  
de voir le confesseur accusé par son  
pénitent, et le pénitent par sa maîtresse.  
On peut encore ajouter à la  
singularité de cette aventure, que  
l' archevêque de Rézan ayant été  
impliqué dans les accusations, ayant  
autrefois, dans les premiers éclats

des ressentiments du czar contre son  
fils, prononcé un sermon trop favorable  
au jeune czarovitz, ce  
prince avoua dans ses interrogatoires,  
qu' il comptait sur ce prélat ;  
et ce même archevêque de Rézan  
fut à la tête des juges ecclésiastiques  
consultés par le czar sur ce procès  
criminel, comme nous l' allons voir bientôt.

p215

Il y a une remarque essentielle  
à faire dans cet étrange procès, très-mal  
digéré dans la grossiere histoire  
de Pierre I par le prétendu boyar  
*Nesterusanoy* ; et cette remarque,  
la voici.

Dans les réponses que fit *Alexis*  
au premier interrogatoire de son  
pere, il avoue que quand il fut à  
Vienne, où il ne vit point l' empereur,  
il s' adressa au comte de *Schonborn*  
chambellan ; que ce chambellan  
lui dit : *l' empereur ne vous*  
*abandonnera pas,... etc.*

cette déposition est simple, naturelle,  
porte un grand caractere de vérité ;

p216

car ç' eût été le comble de la folie de  
demander des troupes à l' empereur  
pour aller tenter de détrôner son  
pere ; et personne n' eût osé faire  
ni au prince *Eugene* , ni au conseil,  
ni à l' empereur une proposition  
si absurde. Cette déposition est  
du mois de février ; et quatre mois  
après au premier juillet dans le  
cours et sur la fin de ces procédures,  
on fait dire au czarovitz  
dans ses dernieres réponses par écrit :  
" ne voulant imiter mon pere  
en rien, je cherchais à parvenir à  
la succession... etc. "

p218

cette dernière déposition du prince paraît bien forcée ; il semble qu' il fasse des efforts pour se faire croire coupable : ce qu' il dit est même contraire à la vérité dans un point capital. Il dit que l' empereur lui avait promis de lui *procurer la couronne à main armée* : cela était faux. Le comte de *Sconborn* lui avait fait espérer qu' un jour après la mort du czar, l' empereur l' aiderait à soutenir le droit de sa naissance ; mais l' empereur ne lui avait rien promis. Enfin il ne s' agissait pas de se révolter contre son pere, mais de lui succéder après sa mort.

Il dit dans ce dernier interrogatoire, ce qu' il crut qu' il eût fait, s' il avait eu à disputer son héritage ; héritage auquel il n' avait point juridiquement renoncé avant son voyage à Vienne et à Naples. Le voilà donc qui dépose une seconde fois, non pas ce qu' il a fait, et ce qui peut être soumis à la rigueur des loix,

p219

mais ce qu' il imagine qu' il eût pu faire un jour, et qui par conséquent ne semble soumis à aucun tribunal ; le voilà qui s' accuse deux fois des pensées secrètes qu' il a pu concevoir pour l' avenir. On n' avait jamais vu auparavant dans le monde entier un seul homme jugé et condamné sur les idées inutiles qui lui sont venues dans l' esprit, et qu' il n' a communiquées à personne. Il n' est aucun tribunal en Europe où l' on écoute un homme qui s' accuse d' une pensée criminelle, et l' on prétend même que Dieu ne les punit que quand elles sont accompagnées d' une volonté déterminée.

On peut répondre à ces considérations si naturelles, qu' *Alexis* avait mis son pere en droit de le punir par sa reticence sur plusieurs complices de son évasion ; sa grace était

p220

attachée à un aveu général, et il ne le fit que quand il n' était plus tems. Enfin après un tel éclat, il ne paraissait pas dans la nature humaine, qu' il fût possible qu' *Alexis* pardonnât un jour au frere en faveur duquel il était déshérité ; et il valait mieux, disait-on, punir un coupable que d' exposer tout l' empire. La rigueur de la justice s' accordait avec la raison d' état. Il ne faut pas juger des moeurs et des loix d' une nation par celles des autres ; le czar avait le droit fatal, mais réel, de punir de mort son fils pour sa seule évasion ; il s' en explique ainsi dans sa déclaration aux juges et aux évêques. " quoique selon toutes les loix divines et humaines, et sur-tout suivant celles de Russie,... etc. "

p223

le czar fit au clergé une déclaration à peu près semblable ; ainsi tout se passa avec la plus grande authenticité, et Pierre mit dans toutes ses démarches une publicité qui montrait la persuasion intime de sa justice. Ce procès criminel de l' héritier d' un si grand empire, dura depuis la fin de février jusqu' au 5 juillet nouveau stile. Le prince fut interrogé plusieurs fois ; il fit les aveux qu' on exigeait : nous avons rapporté ceux qui sont essentiels. Le premier juillet le clergé donna

p224

son sentiment par écrit. Le czar en effet ne lui demandait que son sentiment, et non pas une sentence. Le début mérite l' attention de l' Europe.

" cette affaire, disent les évêques  
et les archimandrites, n' est  
point du tout du ressort de la juridiction  
ecclésiastique,... etc. "  
après ce préambule, on cite le  
*lévitique* , où il est dit que celui qui  
aura maudit son pere ou sa mere,  
sera puni de mort ; et l' évangile de  
*saint Matthieu* qui rapporte cette  
loi sévère du *lévitique* . On finit,

p226

après plusieurs autres citations, par  
ces paroles très-remarquables :  
" si sa majesté veut punir celui  
qui est tombé,... etc. "  
ce sentiment fut signé par huit  
évêques, quatre archimandrites,  
et deux professeurs ; et comme nous  
l' avons déjà dit, le métropolitain de  
Rézan, avec qui le prince avait  
été en intelligence, signa le premier.  
Cet avis du clergé fut incontinent  
présenté au czar. On voit aisément  
que le clergé voulait le porter  
à la clémence, et rien n' est plus  
beau peut-être que cette opposition  
de la douceur de Jesus-Christ à  
la rigueur de la loi judaïque, mise  
sous les yeux d' un pere qui faisait le  
procès à son fils.  
Le jour même on interrogea encore  
*Alexis* pour la dernière fois ;

p227

et il mit par écrit son dernier aveu :  
c' est dans cette confession qu' il s' accuse  
" d' avoir été bigot dans sa jeunesse,... etc. "  
s' il fit cet aveu de son propre  
mouvement, cela prouve qu' il ignorait  
le conseil de clémence que venait  
de donner ce même clergé  
qu' il accusait ; et cela prouve encore  
davantage combien le czar  
avait changé les moeurs des prêtres  
de son pays, qui de la grossièreté et  
de l' ignorance étaient parvenus en



si peu de tems à pouvoir rédiger un écrit, dont les plus illustres peres de l' église n' auraient désavoué ni la sagesse ni l' éloquence.

p228

C' est dans ces derniers aveux qu' *Alexis* déclare ce qu' on a déjà rapporté, qu' il voulait arriver à la succession, *de quelque maniere que ce fût, excepté de la bonne* . Il semblait par cette derniere confession, qu' il craignît de ne s' être pas assez chargé, assez rendu criminel dans les premieres, et qu' en se donnant à lui-même les noms de *mauvais caractere, de méchant esprit* , en imaginant ce qu' il aurait fait s' il avait été le maître, il cherchait avec un soin pénible à justifier l' arrêt de mort qu' on allait prononcer contre lui. En effet cet arrêt fut porté le 5 juillet. Il se trouvera dans toute son étendue à la fin de cette histoire. On se contentera d' observer ici qu' il commence, comme l' avis du clergé, par déclarer qu' un tel jugement n' a jamais appartenu à

p229

des sujets, mais au seul souverain, dont le pouvoir ne dépend que de Dieu seul. Ensuite après avoir exposé toutes les charges contre le prince, les juges s' expriment ainsi : *que penser de son dessein de rébellion, tel qu' il n' y en eut jamais de semblable dans le monde, joint à celui d' un horrible double parricide contre son souverain, comme pere de la patrie, et pere selon la nature ?* Peut-être ces mots furent mal traduits d' après le procès criminel imprimé par ordre du czar ; car assurément il y a de plus grandes rébellions dans le monde, et on ne voit point par les actes, que jamais

le czarovitz eût conçu le dessein  
de tuer son pere. Peut-être entendait-on  
par ce mot de *parricide* l'aveu  
que ce prince venait de faire,  
de s'être confessé un jour d'avoir

p230

souhaité la mort à son pere et à  
son souverain. Mais l'aveu secret,  
dans la confession, d'une pensée secrète,  
n'est pas un double parricide.  
Quoi qu'il en soit, il fut jugé à  
mort unanimement, sans que l'arrêt  
prononçât le genre de supplice. De  
cent quarante-quatre juges, il n'y  
en eut pas un seul qui imaginât  
seulement une peine moindre que la  
mort. Un écrit anglais, qui fit  
beaucoup de bruit dans ce tems-là,  
porte que si un tel procès avait été  
jugé au parlement d'Angleterre, il  
ne se serait pas trouvé parmi cent  
quarante-quatre juges, un seul qui  
eût prononcé la plus légère peine.  
Rien ne fait mieux connaître la  
différence des tems et des lieux.  
*Manlius* aurait pu être condamné  
lui-même à mort, par les loix d'Angleterre,

p231

pour avoir fait périr son  
fils, et il fut respecté par les romains  
séveres. Les loix ne punissent  
point en Angleterre l'évasion d'un  
prince de Gales, qui comme pair  
du royaume est maître d'aller où  
il veut. Les loix de la Russie ne  
permettent pas au fils du souverain  
de sortir du royaume malgré son  
pere. Une pensée criminelle sans  
aucun effet, ne peut être punie ni  
en Angleterre, ni en France, elle  
peut l'être en Russie. Une désobéissance  
longue, formelle et réitérée,  
n'est parmi nous qu'une  
mauvaise conduite qu'il faut réprimer ;  
mais c'était un crime capital dans

l' héritier d' un vaste empire, dont  
cette désobéissance même eût produit  
la ruine. Enfin le czarovitz  
était coupable envers toute la nation,  
de vouloir la replonger dans

p232

les ténèbres dont son pere l' avait  
tirée.  
Tel était le pouvoir reconnu du  
czar, qu' il pouvait faire mourir son  
fils coupable de désobéissance, sans  
consulter personne ; cependant il s' en  
remit au jugement de tous ceux qui  
représentaient la nation ; ainsi ce  
fut la nation elle-même qui condamna  
ce prince, et Pierre eut  
tant de confiance dans l' équité de sa  
conduite, qu' en faisant imprimer et  
traduire le procès, il se soumit lui-même  
au jugement de tous les peuples  
de la terre.  
La loi de l' histoire ne nous a permis  
de rien déguiser, ni de rien  
affaiblir dans le récit de cette tragique  
aventure. On ne savait dans l' Europe  
qui on devait plaindre davantage,  
ou un jeune prince accusé  
par son pere, et condamné à la mort

p233

par ceux qui devaient être un jour  
ses sujets, ou un pere qui se croyait  
obligé de sacrifier son propre fils au  
salut de son empire.  
On publia dans plusieurs livres  
que le czar avait fait venir d' Espagne  
le procès de *Don Carlos* ,  
condamné à mort par *Philippe li* .  
Mais il est faux qu' on eût jamais fait  
le procès à *Don Carlos* . La conduite  
de Pierre I fut entièrement différente  
de celle de *Philippe* . L' espagnol  
ne fit jamais connaître ni pour quelle  
raison il avait fait arrêter son fils,  
ni comment ce prince était mort. Il  
écrivit à ce sujet des lettres au pape

et à l'impératrice, absolument contradictoires.  
Le prince d' Orange *Guillaume* accusa  
publiquement *Philippe*  
d' avoir sacrifié son fils et sa femme  
à sa jalousie, et d' avoir moins été  
un juge sévère qu' un mari jaloux et

p234

cruel, et un pere dénaturé et parricide.  
*Philippe* se laissa accuser,  
et garda le silence. Pierre au  
contraire ne fit rien qu' au grand  
jour, publia hautement qu' il préférerait  
sa nation à son propre fils, s' en  
remit au jugement du clergé et des  
grands, et rendit le monde entier  
juge des uns et des autres et de lui-même.  
Ce qu' il y eut encore d' extraordinaire  
dans cette fatalité, c' est que  
la czarine *Catherine* , haïe du czarovitz,  
et menacée ouvertement du  
sort le plus triste si jamais ce prince  
régnait, ne contribua pourtant en  
rien à son malheur, et ne fut ni  
accusée, ni même soupçonnée par  
aucun ministre étranger résidant à  
cette cour, d' avoir fait la plus légère  
démarche contre un beau-fils  
dont elle avait tout à craindre. Il

p235

est vrai qu' on ne dit point qu' elle  
ait demandé grace pour lui : mais  
tous les mémoires de ce tems-là, et  
sur-tout ceux du comte de *Bassevitz* ,  
assurent unanimement qu' elle plaignit  
son infortune.

J' ai en main les mémoires d' un  
ministre public, où je trouve ces  
propres mots : " j' étais présent quand  
le czar dit au duc de Holstein,... etc. "  
le czar ne se rendit point aux  
prieres de sa femme ; il crut qu' il  
était important que la sentence fût  
prononcée publiquement au prince,  
afin qu' après cet acte solennel il ne

pût jamais revenir contre un arrêt  
auquel il avait acquiescé lui-même,  
et qui le rendant mort civilement,  
le mettrait pour jamais hors d' état  
de réclamer la couronne.

Cependant après la mort de  
Pierre, si un parti puissant se fût  
élevé en faveur d' *Alexis* , cette  
mort civile l' aurait-elle empêché de  
régner ?

L' arrêt fut prononcé au prince.  
Les mêmes mémoires m' apprennent  
qu' il tomba en convulsion à ces  
mots : *les loix divines et ecclésiastiques,*  
*civiles et militaires, condamnent*  
*à mort sans miséricorde ceux*  
*dont les attentats contre leur pere et*  
*leur souverain sont manifestes* . Ses  
convulsions se tournerent, dit-on,  
en apoplexie ; on eut peine à le  
faire revenir. Il reprit un peu ses  
sens, et dans cet intervalle de vie

et de mort, il fit prier son pere de  
venir le voir. Le czar vint ; les  
larmes coulerent des yeux du pere  
et du fils infortuné ; le condamné  
demanda pardon, le pere pardonna  
publiquement. L' extrême-onction  
fut administrée solennellement au  
malade agonisant. Il mourut en présence  
de toute la cour, le lendemain de cet  
arrêt funeste. Son corps  
fut porté d' abord à la cathédrale,  
et déposé dans un cercueil ouvert.  
Il y resta quatre jours exposé à tous  
les regards, et enfin il fut inhumé  
dans l' église de la citadelle, à côté  
de son épouse. Le czar et la czarine  
assistèrent à la cérémonie.  
On est indispensablement obligé  
ici d' imiter, si on ose le dire, la  
conduite du czar, c' est-à-dire, de  
soumettre au jugement du public tous  
les faits qu' on vient de raconter avec

p238

la fidélité la plus scrupuleuse, et non-seulement ces faits, mais les bruits qui coururent, et ce qui fut imprimé sur ce triste sujet par les auteurs les plus accrédités. *Lamberti*, le plus impartial de tous et le plus exact, qui s' est borné à rapporter les pieces originales et authentiques concernant les affaires de l' Europe, semble s' éloigner ici de cette impartialité et de ce discernement qui fait son caractere ; il s' exprime en ces termes : " la czarine craignant toujours pour son fils,... etc. "

p241

ces accusations consignées dans les mémoires de *Lamberti* se répandirent dans toute l' Europe. Il reste encore un grand nombre d' imprimés et de manuscrits qui pourraient faire passer ces opinions à la derniere postérité.

Je crois qu' il est de mon devoir de dire ici ce qui est parvenu à ma connaissance. Je certifie d' abord que celui qui dit à *Lamberti* l' étrange anecdote qu' il rapporte, était à la vérité né en Russie, mais non d' une famille du pays, qu' il ne résidait point dans cet empire au tems de la catastrophe du czarovitz ; il en était absent depuis plusieurs années. Je l' ai connu autrefois ; il avait vu *Lamberti* dans la petite ville de Nyon, où cet écrivain était retiré, et où j' ai été souvent. Ce même homme m' a avoué qu' il n' avait parlé à

p242

*Lamberti* que des bruits qui couraient alors .

Qu' on voie par cet exemple combien il était plus aisé autrefois à un

seul homme d' en flétrir un autre  
dans la mémoire des nations, lorsqu' avant  
l' imprimerie, les histoires  
manuscrites, conservées dans peu  
de mains, n' étaient ni exposées  
au grand jour, ni contredites par  
les contemporains, ni à la portée  
de la critique universelle, comme  
elles le sont aujourd' hui. Il suffisait  
d' une ligne dans *Tacite* ou dans  
*Suétone* , et même dans les auteurs  
des légendes, pour rendre un prince  
odieux au monde, et pour perpétuer  
son opprobre de siècle en siècle.  
Comment se serait-il pu faire que  
le czar eût tranché de sa main la  
tête de son fils, à qui on donna  
l' extrême-onction en présence de

p243

toute la cour ? était-il sans tête  
quand on répandit l' huile sur sa tête  
même ? En quel tems put-on recoudre  
cette tête à son corps ? Le  
prince ne fut pas laissé seul un moment  
depuis la lecture de son arrêt  
jusqu' à sa mort.  
Cette anecdote que son pere se  
servit du fer, détruit celle qu' il se  
servit du poison. Il est vrai qu' il est  
très-rare qu' un jeune homme expire  
d' une révolution subite causée par  
la lecture d' un arrêt de mort, et  
sur-tout d' un arrêt auquel il s' attendait ;  
mais enfin les médecins  
avouent que la chose est possible.  
Si le czar avait empoisonné son  
fils, comme tant d' écrivains l' ont  
débité, il perdait par-là le fruit de  
tout ce qu' il avait fait pendant le  
cours de ce procès fatal, pour convaincre  
l' Europe du droit qu' il avait

p244

de punir : tous les motifs de la condamnation  
devenaient suspects, et  
le czar se condamnait lui-même :

s' il eût voulu la mort d' *Alexis* , il eût fait exécuter l' arrêt ; n' en était-il pas le maître absolu ? Un homme prudent, un monarque, sur qui la terre a les yeux, se résout-il à faire empoisonner lâchement celui qu' il peut faire périr par le glaive de la justice ? Veut-on se noircir dans la postérité par le titre d' empoisonneur et de parricide, quand on peut si aisément ne se donner que celui d' un juge sévère ?

Il paraît qu' il résulte de tout ce que j' ai rapporté, que Pierre fut plus roi que pere, et qu' il sacrifia son propre fils aux intérêts d' un fondateur et d' un législateur et à ceux de sa nation, qui retombait dans l' état dont il l' avait tirée, sans cette

p245

sévérité malheureuse. Il est évident qu' il n' immola point son fils à une marâtre, et à l' enfant mâle qu' il avait d' elle, puisqu' il le menaça souvent de le déshériter avant que *Catherine* lui eût donné ce fils, dont l' enfance infirme était menacée d' une mort prochaine, et qui mourut en effet bientôt après. Si Pierre avait fait un si grand éclat, uniquement pour complaire à sa femme, il eût été faible, insensé et lâche, et certes il ne l' était pas. Il prévoyait ce qui arriverait à ses fondations et à sa nation, si l' on suivait après lui ses vues. Toutes ses entreprises ont été perfectionnées selon ses prédictions ; sa nation est devenue célèbre et respectée dans l' Europe, dont elle était auparavant séparée ; et si *Alexis* eût régné, tout aurait été détruit. Enfin quand on considère cette catastrophe,

p246

les coeurs sensibles frémissent,  
et les sévères approuvent.



Ce grand et terrible événement  
est encore si frais dans la mémoire  
des hommes, on en parle si souvent  
avec étonnement, qu' il est absolument  
nécessaire d' examiner ce qu' en  
ont dit les auteurs contemporains.  
Un de ces écrivains faméliques,  
qui prennent hardiment le titre d' historien,  
parle ainsi dans son livre  
dédié au comte de *Bruhl* , premier  
ministre du roi de Pologne, dont le  
nom peut donner du poids à ce qu' il  
avance : *toute la Russie est persuadée  
que le czarovitz ne mourut que du  
poison préparé par la main d' une marâtre* .  
Cette accusation est détruite  
par l' aveu que fit le czar au duc de  
Holstein, que la czarine *Catherine*  
lui avait conseillé d' enfermer dans  
un cloître son fils condamné.

p247

à l' égard du poison donné depuis  
par cette impératrice même à Pierre  
son époux, ce conte se détruit lui-même  
par le seul récit de l' aventure  
du page et des tablettes. Un homme  
s' avise-t-il d' écrire sur ses tablettes ;  
*il faut que je me ressouvienne de faire  
enfermer ma femme ?* Sont-ce là de  
ces détails qu' on puisse oublier, et  
dont on soit obligé de tenir registre ?  
Si *Catherine* avait empoisonné son  
beau-fils et son mari, elle eût fait  
d' autres crimes : non-seulement on  
ne lui a jamais reproché aucune  
cruauté, mais elle ne fut connue  
que par sa douceur et par son indulgence.  
Il est nécessaire à présent de faire  
voir ce qui fut la première cause  
de la conduite d' *Alexis* , de son évasion,  
de sa mort et de celle des complices  
qui périrent par la main du

p248

bourreau. Ce fut l' abus de la religion,  
ce furent des prêtres et des

moines ; et cette source de tant de malheurs est assez indiquée dans quelques aveux d' *Alexis* , que nous avons rapportés, et sur-tout dans cette expression de l' empereur Pierre dans une lettre à son fils : *ces longues barbes pourront vous tourner à leur fantaisie* .

Voici presque mot à mot comment les mémoires d' un ambassadeur à Pétersbourg expliquent ces paroles. Plusieurs ecclésiastiques, dit-il, attachés à leur ancienne barbarie, et plus encore à leur autorité qu' ils perdaient à mesure que la nation s' éclairait, languissaient après le règne d' *Alexis* , qui leur promettait de les replonger dans cette barbarie si chère. De ce nombre était *Dozithée* , évêque de Rostou. Il

p249

supposa une révélation de *saint Démétrius* . Ce saint lui était apparu, et l' avait assuré de la part de Dieu, que Pierre n' avait pas trois mois à vivre : qu' *Eudoxie* renfermée dans le couvent de Susdal, et religieuse sous le nom d' *Hélène* , ainsi que la princesse *Marie* , soeur du czar, devait monter sur le trône, et régner conjointement avec son fils *Alexis* . *Eudoxie* et *Marie* eurent la faiblesse de croire cette imposture ; elles en furent si persuadées, qu' *Hélène* quitta dans son couvent l' habit de religieuse, reprit le nom d' *Eudoxie* , se fit traiter de majesté, et fit effacer des prières publiques le nom de sa rivale *Catherine* ; elle ne parut plus que revêtue des anciens habits de cérémonie que portaient les czarines. La trésorière du couvent se déclara contre cette entreprise.

p250

*Eudoxie* répondit hautement :

" Pierre a puni les strélits qui  
avaient outragé sa mere, mon fils  
*Alexis* punira quiconque aura insulté  
la sienne. " elle fit renfermer  
la trésoriere dans sa cellule.  
Un officier nommé *étienne Glebo* fut  
introduit dans le couvent. *Eudoxie*  
en fit l' instrument de ses desseins,  
et l' attacha à elle par ses faveurs.  
*Glebo* répand dans la petite ville de  
Susdal et dans les environs la prédiction  
de *Dozithée* . Cependant les trois  
mois s' écoulèrent. *Eudoxie* reproche  
à l' évêque que le czar est encore en  
vie. " les péchés de mon pere en  
sont cause, dit *Dozithée* ; il est en  
purgatoire, et il m' en a averti. "  
aussi-tôt *Eudoxie* fait dire *mille messes*  
*des morts* ; *Dozithée* l' assure qu' elles  
operent ; il vient au bout d' un mois  
lui dire, que son pere a déjà la

p251

tête hors du purgatoire ; un mois  
après le défunt n' en a plus que jusqu' à  
la ceinture ; enfin il ne tient  
plus au purgatoire que par les pieds ;  
et quand les pieds seront dégagés,  
ce qui est le plus difficile, le czar  
Pierre mourra infailliblement.  
La princesse *Marie* , persuadée par  
*Dozithée* , se livra à lui, à condition  
que le pere du prophete sortirait  
incessamment du purgatoire, et que  
la prédiction s' accomplirait ; et *Glebo*  
continua son commerce avec l' ancienne  
czarine.  
Ce fut principalement sur la foi  
de ces prédictions, que le czarovitz  
s' évada, et alla attendre la  
mort de son pere dans les pays étrangers.  
Tout cela fut bientôt découvert.  
*Dozithée* et *Glebo* furent arrêtés ;  
les lettres de la princesse *Marie*  
à *Dozithée* , et d' *Hélène* à *Glebo* ,

p252

furent lues en plein sénat. La princesse  
*Marie* fut enfermée à Schlüsselbourg ;  
l'ancienne czarine transférée dans un autre  
couvent, où elle fut  
prisonniere. *Dozithée* et  
*Glebo* , tous les complices de cette  
vaine et superstitieuse intrigue furent  
appliqués à la question, ainsi que  
les confidens de l'évasion d' *Alexis* .  
Son confesseur, son gouverneur,  
son maréchal de cour moururent  
tous dans les supplices.  
On voit donc à quel prix cher et  
funeste Pierre *Le Grand* acheta le  
bonheur qu' il procura à ses peuples ;  
combien d' obstacles publics et secrets  
il eut à surmonter, au milieu  
d' une guerre longue et difficile,  
des ennemis au dehors, des rebelles  
au dedans, la moitié de sa famille  
animée contre lui, la plupart des  
prêtres obstinément déclarés contre

p253

ses entreprises, presque toute la  
nation irritée long-tems contre sa  
propre félicité, qui ne lui était pas  
encore sensible ; des préjugés à détruire  
dans les têtes, le mécontentement  
à calmer dans les coeurs. Il  
fallait qu' une génération nouvelle,  
formée par ses soins, embrassât enfin  
les idées de bonheur et de  
gloire, que n' avaient pu supporter  
leurs peres.

p254

## CHAPITRE 11

*travaux et établissemens vers  
l' an 1718 et suivans.*  
pendant cette horrible catastrophe,  
il parut bien que  
Pierre n' était que le pere de sa  
patrie, et qu' il considérait sa nation

comme sa famille. Les supplices dont il avait été obligé de punir la partie de la nation qui voulait empêcher l' autre d' être heureuse, étaient des sacrifices faits au public par une nécessité douloureuse. Ce fut dans cette année 1718, époque de l' exhérédation et de la mort de son fils aîné, qu' il procura le plus d' avantage à ses sujets, par la police générale auparavant inconnue,

p255

par les manufactures et les fabriques en tout genre, ou établies ou perfectionnées, par les branches nouvelles d' un commerce qui commençait à fleurir, et par ces canaux qui joignent les fleuves, les mers et les peuples que la nature a séparés. Ce ne sont pas-là de ces événemens frappans qui charment le commun des lecteurs, de ces intrigues de cour qui amusent la malignité, de ces grandes révolutions qui intéressent la curiosité ordinaire des hommes ; mais ce sont les ressorts véritables de la félicité publique, que les yeux philosophiques aiment à considérer. Il y eut donc un lieutenant général de la police de tout l' empire, établi à Pétersbourg à la tête d' un tribunal, qui veillait au maintien de l' ordre d' un bout de la Russie à

p256

l' autre. Le luxe dans les habits, et les jeux de hazard, plus dangereux que le luxe, furent sévèrement défendus. On établit des écoles d' arithmétique déjà ordonnées en 1716 dans toutes les villes de l' empire. Les maisons pour les orphelins et pour les enfans trouvés déjà commencées furent achevées, dotées et remplies.

Nous joindrons ici tous les établissemens  
utiles, auparavant projetés,  
et finis quelques années après.  
Toutes les grandes villes furent délivrées  
de la foule odieuse de ces  
mendiants, qui ne veulent avoir  
d' autre métier que celui d' importuner  
ceux qui en ont, et de traîner  
aux dépens des autres hommes une  
vie misérable et honteuse ; abus  
trop souffert dans d' autres états.  
Les riches furent obligés de bâtir

p257

à Pétersbourg des maisons régulières,  
suivant leur fortune. Ce fut une excellente  
police, de faire venir sans  
frais tous les matériaux à Pétersbourg,  
par toutes les barques et  
chariots qui revenaient à vuide des  
provinces voisines.  
Les poids et les mesures furent  
fixés et rendus uniformes, ainsi que  
les loix. Cette uniformité tant désirée  
et si inutilement dans des états  
dès long-tems policés, fut établie en  
Russie sans difficulté et sans murmure ;  
et nous pensons que parmi nous  
cet établissement salubre serait impraticable.  
Le prix des denrées nécessaires  
fut réglé ; ces fanaux que  
*Louis XIV* établit le premier dans  
Paris, qui ne sont pas même encore  
connus à Rome, éclairèrent pendant  
la nuit la ville de Pétersbourg :  
les pompes pour les incendies, les

p258

barrières dans les rues solidement  
pavées ; tout ce qui regarde la  
sûreté, la propreté et le bon ordre,  
les facilités pour le commerce intérieur,  
les privilèges donnés à des  
étrangers, et les réglemens qui empêchaient  
l' abus de ces privilèges ;  
tout fit prendre à Pétersbourg et à  
Moscow une face nouvelle.

On perfectionna plus que jamais  
les fabriques des armes, sur-tout  
celle que le czar avait formée à  
dix milles environ de Pétersbourg ;  
il en était le premier intendant ;  
mille ouvriers y travaillaient souvent  
sous ses yeux. Il allait donner  
ses ordres lui-même à tous les entrepreneurs  
des moulins à grains, à  
poudre, à scie ; aux directeurs des  
fabriques de corderies et de voiles,  
des briqueteries, des ardoises, des  
manufactures de toiles ; beaucoup

p259

d'ouvriers de toute espece lui arriverent  
de France : c' était le fruit de  
son voyage.  
Il établit un tribunal de commerce  
dont les membres étaient mi-partie  
nationaux et étrangers, afin  
que la faveur fût égale pour tous  
les fabricans et pour tous les artistes.  
Un français forma une manufacture  
de très-belles glaces à Pétersbourg,  
avec les secours du prince  
*Menzikoff* . Un autre fit travailler à  
des tapisseries de haute-lisse sur le  
modele de celles des *gobelins* ; et  
cette manufacture est encore aujourd' hui  
très-encouragée. Un troisieme  
fit réussir les fileries d' or et d' argent ;  
et le czar ordonna qu' il ne serait  
employé par année dans cette manufacture  
que quatre mille marcs, soit  
d' argent, soit d' or, afin de n' en point  
diminuer la masse dans ses états.

p260

Il donna trente mille roubles,  
c' est-à-dire, cent cinquante mille  
livres de France, avec tous les matériaux  
et tous les instrumens nécessaires  
à ceux qui entreprirent les manufactures  
de draperies et des autres  
étoffes de laine. Cette libéralité utile  
le mit en état d' habiller ses troupes

de draps faits dans son pays : auparavant  
on tirait ces draps de Berlin  
et d' autres pays étrangers.

On fit à Moscow d' aussi belles  
toiles qu' en Hollande ; et à sa mort  
il y avait déjà à Moscow et à Jaroslau  
quatorze fabriques de toiles de lin et  
de chanvre.

On n' aurait certainement pas imaginé  
autrefois, lorsque la soie était  
vendue en Europe au poids de l' or,  
qu' un jour au-delà du lac Ladoga,  
sous un climat glacé, et dans des  
marais inconnus, il s' élèverait une

p261

ville opulente et magnifique, dans  
laquelle la soie de Perse se manufacturerait  
aussi bien que dans Ispahan.

Pierre l' entreprit et y réussit. Les  
mines de fer furent exploitées mieux  
que jamais ; on découvrit quelques  
mines d' or et d' argent ; et un conseil  
des mines fut établi pour constater  
si les exploitations donneraient plus  
de profit qu' elles ne coûteraient de dépense.

Pour faire fleurir tant de manufactures,  
tant d' arts différens, tant  
d' entreprises, ce n' était pas assez de  
signer des patentes et de nommer  
des inspecteurs ; il fallait dans ces  
commencemens qu' il vît tout par ses  
yeux, et qu' il travaillât même de  
ses mains, comme on l' avait vu auparavant  
construire des vaisseaux,  
les appareiller et les conduire. Quand  
il s' agissait de creuser des canaux dans

p262

des terres fangeuses et presque impraticables,  
on le voyait quelquefois  
se mettre à la tête des travailleurs,  
fouiller la terre et la transporter lui-même.

Il fit cette année 1718 le plan du  
canal et des écluses de Ladoga. Il  
s' agissait de faire communiquer la  
Néva à une autre riviere navigable,



pour amener facilement les marchandises  
à Pétersbourg, sans faire  
un grand détour par le lac Ladoga,  
trop sujet aux tempêtes, et souvent  
impraticable pour les barques ; il  
nivela lui-même le terrain : on conserve  
encore les instrumens dont  
il se servit pour ouvrir la terre  
et la voiturer : cet exemple fut  
suivi de toute sa cour, et hâta un  
ouvrage qu' on regardait comme impossible :  
il a été achevé après sa  
mort ; car aucune de ses entreprises

p263

reconnues possibles n' a été abandonnée.  
Le grand canal de Cronstadt,  
qu' on met aisément à sec, et dans  
lequel on carene et on radoube les  
vaisseaux de guerre, fut aussi commencé  
dans le tems même des procédures  
contre son fils.  
Il bâtit cette même année la ville  
neuve de Ladoga. Bientôt après il tira  
ce canal qui joint la mer Caspienne  
au golfe de Finlande et à l' océan ;  
d' abord les eaux de deux rivières  
qu' il fit communiquer, reçoivent  
les barques qui ont remonté le  
Volga : de ces rivières on passe par  
un autre canal dans le lac d' Imen ;  
on entre ensuite dans le canal de  
Ladoga, d' où les marchandises peuvent  
être transportées par la grande  
mer dans toutes les parties du monde.

p264

Occupé de ces travaux qui s' exécutaient  
sous ses yeux, il portait ses  
soins jusqu' au Camchatka à l' extrémité  
de l' orient, et il fit bâtir deux  
forts dans ce pays, si long-tems inconnu  
au reste du monde. Cependant  
des ingénieurs tirés de son académie  
de marine établie en 1715,  
marchaient déjà dans tout l' empire  
pour lever des cartes exactes, et

pour mettre sous les yeux de tous  
les hommes cette vaste étendue des  
contrées qu' il avait policées et enrichies.

## CHAPITRE 12

p265

*du commerce.*

le commerce extérieur était presque  
tombé entièrement avant  
lui, il le fit renaître. On sait assez  
que le commerce a changé plusieurs  
fois son cours dans le monde. La  
Russie méridionale était avant *Tamerlan*  
l' entrepôt de la Grece, et  
même des Indes ; les génois étaient  
les principaux facteurs. Le Tanaïs  
et le Boristhene étaient chargés des  
productions de l' Asie. Mais lorsque  
*Tamerlan* eut conquis sur la fin du  
quatorzieme siecle la Chersonèse Taurique,  
appelée depuis la Crimée,  
lorsque les turcs furent maîtres  
d' Asoph, cette grande branche du

p266

commerce du monde fut anéantie.  
Pierre avait voulu la faire revivre  
en se rendant maître d' Asoph. La  
malheureuse campagne du Pruth lui  
fit perdre cette ville, et avec elle  
toutes les vues du commerce par la  
mer Noire ; il restait à s' ouvrir la  
voie d' un négoce non moins étendu  
par la mer Caspienne. Déjà dans le  
seizieme siecle et au commencement  
du dix-septieme, les anglais qui  
avaient fait naître le commerce à  
Archangel, l' avaient tenté sur la  
mer Caspienne ; mais toutes ces  
épreuves furent inutiles.  
Nous avons déjà dit que le pere  
de Pierre *Le Grand* avait fait bâtir  
un vaisseau par un hollandais pour  
aller trafiquer d' Astracan sur les côtes

de la Perse : le vaisseau fut brûlé  
par le rebelle *Stenkorazin* . Alors  
toutes les espérances de négocier en

p267

droiture avec les persans s' évanouïrent.  
Les arméniens qui sont  
les facteurs de cette partie de l' Asie,  
furent reçus par Pierre *Le Grand*  
dans Astracan : on fut obligé de passer  
par leurs mains, et de leur laisser  
tout l' avantage du commerce ;  
c' est ainsi que dans l' Inde on en use  
avec les banians, et que les turcs,  
ainsi que beaucoup d' états chrétiens,  
en usent encore avec les juifs ; car  
ceux qui n' ont qu' une ressource, se  
rendent toujours très-savans dans  
l' art qui leur est nécessaire : les autres  
peuples deviennent volontairement  
tributaires d' un savoir-faire qui leur  
manque.

Pierre avait déjà remédié à cet  
inconvenient, en faisant un traité  
avec l' empereur de Perse, par lequel  
toute la soie qui ne serait pas  
destinée aux manufactures persanes,

p268

serait livrée aux arméniens d' astracan,  
pour être par eux transportée  
en Russie.

Les troubles de la Perse détruisirent  
bientôt cet arrangement. Nous  
verrons comment le sha, ou empereur  
persan *Hussein* , persécuté par  
des rebelles, implora l' assistance de  
Pierre, et comment Pierre après  
avoir soutenu des guerres si difficiles  
contre les turcs et contre les suédois,  
alla conquérir trois provinces  
de Perse ; mais il n' est ici question  
que du commerce.

*du commerce avec la Chine.*

l' entreprise de négocier avec la  
Chine semblait devoir être la plus  
avantageuse. Deux états immenses

qui se touchent, et dont l' un possede  
réciproquement ce qui manque  
à l' autre, paraissaient être tous deux

p269

dans l' heureuse nécessité de lier une  
correspondance utile, sur-tout depuis  
la paix jurée solennellement  
entre l' empire russe et l' empire  
chinois en l' an 1689, selon notre  
maniere de compter.  
Les premiers fondemens de ce  
commerce avaient été jettés dès l' année  
1653. Il se forma dans Tobol  
des compagnies de sibériens et de  
familles de Boukarie établies en Sibérie.  
Ces caravanes passerent par  
les plaines des kalmoucks, traverserent  
ensuite les déserts jusqu' à la  
Tartarie chinoise et firent des profits  
considérables : mais les troubles survenus  
dans le pays des kalmoucks,  
et les querelles des russes et des  
chinois pour les frontieres dérangerent  
ces entreprises.  
Après la paix de 1689, il était  
naturel que les deux nations convinssent

p270

d' un lieu neutre, où les  
marchandises seraient portées. Les  
sibériens, ainsi que tous les autres  
peuples, avaient plus besoin des  
chinois, que les chinois n' en avaient  
d' eux : ainsi on demanda la permission  
à l' empereur de la Chine d' envoyer  
des caravanes à Pekin, et  
on l' obtint aisément au commencement  
du siecle où nous sommes.  
Il est très-remarquable que l' empereur  
*Camhi* avait permis qu' il y eût  
déjà dans un fauxbourg de Pekin  
une église russe, desservie par quelques  
prêtres de Sibérie, aux dépens  
même du trésor impérial. *Camhi* avait  
eu l' indulgence de bâtir cette église  
en faveur de plusieurs familles de la

Sibérie orientale, dont les unes avaient été faites prisonnières avant la paix de 1680, et les autres étaient des transfuges. Aucune d'elles, après

p271

la paix de Nipchou, n'avait voulu retourner dans sa patrie : le climat de Pekin, la douceur des mœurs chinoises, la facilité de se procurer une vie commode par un peu de travail, les avaient toutes fixées à la Chine. Leur petite église grecque n'était point dangereuse au repos de l'empire, comme l'ont été les établissements des jésuites. L'empereur *Camhi* favorisait d'ailleurs la liberté de conscience ; cette tolérance fut établie de tout temps dans toute l'Asie, ainsi qu'elle le fut autrefois dans la terre entière jusqu'au temps de l'empereur romain *Théodose I*. Ces familles russes s'étant mêlées depuis aux familles chinoises, ont abandonné leur christianisme, mais leur église subsiste encore. Il fut établi que les caravanes de Sibérie jouiraient toujours de cette

p272

église quand elles viendraient apporter des fourrures, et d'autres objets de commerce à Pekin : le voyage, le séjour et le retour se faisaient en trois années. Le prince *Gagarin*, gouverneur de la Sibérie, fut vingt ans à la tête de ce commerce. Les caravanes étaient quelquefois très-nombreuses, et il était difficile de contenir la populace qui composait le plus grand nombre. On passait sur les terres d'un prêtre lama, espèce de souverain, qui réside sur la rivière d'Orkon, et qu'on appelle le *koutoukas* ; c'est un vicaire du grand lama qui s'est rendu indépendant, en changeant

quelque chose à la religion du pays,  
dans laquelle l' ancienne opinion indienne  
de la métempsycose est l' opinion  
dominante : on ne peut mieux  
comparer ce prêtre qu' aux évêques

p273

luthériens de Lubeck et d' Osnabruck,  
qui ont secoué le joug de  
l' évêque de Rome. Ce prélat tartare  
fut insulté par les caravanes ;  
les chinois le furent aussi. Le commerce  
fut encore dérangé par cette  
mauvaise conduite ; et les chinois  
menacerent de fermer l' entrée de  
leur empire à ces caravanes, si on  
n' arrêta pas ces désordres. Le commerce  
avec la Chine était alors très-avantageux  
aux russes ; ils rapportaient  
de l' or, de l' argent et des  
pierreries. Le plus gros rubis qu' on  
connaisse dans le monde fut apporté  
de la Chine au prince *Gagarin* , passa  
depuis dans les mains de *Menzikoff* ,  
et est actuellement un des ornemens  
de la couronne impériale.  
Les vexations du prince *Gagarin*  
nuisirent beaucoup au commerce qui  
l' avait enrichi : mais enfin elles le

p274

perdirent lui-même ; il fut accusé  
devant la chambre de justice établie  
par le czar, et on lui trancha  
la tête une année après que le czarovitz  
fut condamné, et que la plupart  
de ceux qui avaient eu des liaisons  
avec ce prince furent exécutés  
à mort.  
En ce tems-là même, l' empereur  
*Camhi* se sentant affaiblir, et ayant  
l' expérience que les mathématiciens  
d' Europe étaient plus savans que les  
mathématiciens de la Chine, crut  
que les médecins d' Europe valaient  
aussi mieux que les siens ; il fit prier  
le czar par les ambassadeurs qui revenaient

de Pekin à Pétersbourg,  
de lui envoyer un médecin. Il se  
trouva un chirurgien anglais à Pétersbourg,  
qui s' offrit à faire ce personnage :  
il partit avec un nouvel  
ambassadeur, et avec *Laurent Lange* ,

p275

qui a laissé une description de ce  
voyage. Cette ambassade fut reçue  
et défrayée avec magnificence. Le  
chirurgien anglais trouva l' empereur  
en bonne santé, et passa pour  
un médecin très-habile. La caravane  
qui suivit cette ambassade, gagna  
beaucoup ; mais de nouveaux excès  
commis par cette caravane même,  
indisposèrent tellement les chinois,  
qu' on renvoya *Lange* , alors résident  
du czar auprès de l' empereur  
de la Chine, et qu' on renvoya avec  
lui tous les marchands russes.  
L' empereur *Camhi* mourut, son  
fils *Yontchin* , aussi sage, et plus  
ferme que son pere, celui-là même  
qui chassa les jésuites de son empire,  
comme le czar les en avait  
chassés en 1718, conclut avec  
Pierre un traité, par lequel les  
caravanes russes ne commerceraient

p276

plus que sur les frontieres des deux  
empires. Il n' y a que les facteurs  
dépêchés au nom du souverain, ou  
de la souveraine de la Russie, qui  
aient la permission d' entrer dans  
Pekin : ils y sont logés dans une  
vaste maison que l' empereur *Camhi*  
avait assignée autrefois aux envoyés  
de la Corée. Il y a long-tems qu' on  
n' a fait partir ni de caravanes, ni  
de facteurs de la couronne pour  
la ville de Pekin. Ce commerce est  
languissant, mais prêt à se ranimer.  
*du commerce de Pétersbourg et des  
autres ports de l' empire.*

on voyait dès-lors plus de deux cent vaisseaux étrangers aborder chaque année à la nouvelle ville impériale. Ce commerce s' est accru de jour en jour, et a valu plus d' une fois cinq millions (argent de France)

p277

à la couronne. C' était beaucoup plus que l' intérêt des fonds que cet établissement avait coûté. Ce commerce diminua beaucoup celui d' Archangel, et c' est ce que voulait le fondateur ; parce qu' Archangel est trop impraticable, trop éloigné de toutes les nations, et que le commerce qui se fait sous les yeux d' un souverain appliqué, est toujours plus avantageux. Celui de la Livonie resta toujours sur le même pied. La Russie en général a trafiqué avec succès ; mille à douze cens vaisseaux tous les ans sont entrés dans ses ports ; et Pierre a su joindre l' utilité à la gloire.

p278

## CHAPITRE 13

*des loix.*

on sait que les bonnes loix sont rares, mais que leur exécution l' est encore davantage. Plus un état est vaste, et composé de nations diverses, plus il est difficile de les réunir par une même jurisprudence. Le pere du czar Pierre avait fait rédiger un code sous le titre d' *Oulogénie* ; il était même imprimé, mais il s' en fallait beaucoup qu' il pût suffire.

Pierre avait, dans ses voyages, amassé des matériaux pour rebâtir ce grand édifice qui croulait de toutes parts ; il tira des instructions du



Danemarck, de la Suede, de l' Angleterre,

p279

de l' Allemagne, de la  
France, et prit de ces différentes  
nations ce qu' il crut qui convenait  
à la sienne.

Il y avait une cour de boyars,  
qui décidait en dernier ressort des  
affaires contentieuses ; le rang et la  
naissance y donnaient séance, il  
fallait que la science la donnât :  
cette cour fut cassée.

Il créa un procureur général,  
auquel il joignit quatre assesseurs,  
dans chacun des gouvernemens de  
l' empire : ils furent chargés de veiller  
à la conduite des juges, dont les  
sentences ressortirent au sénat qu' il  
établit : chacun de ces juges fut  
pourvu d' un exemplaire de l' *Oulogénie* ,  
avec les additions et les changemens  
nécessaires, en attendant  
qu' on pût rédiger un corps complet  
de loix.

p280

Il défendit à tous ces juges, sous  
peine de mort, de recevoir ce que  
nous appellons *des épices* ; elles sont  
médiocres chez nous, mais il serait  
bon qu' il n' y en eût point. Les  
grands frais de notre justice sont  
les salaires des subalternes, la multiplicité  
des écritures, et sur-tout  
cet usage onéreux dans les procédures  
de composer les lignes de trois  
mots, et d' accabler ainsi sous un  
tas immense de papiers les fortunes  
des citoyens. Le czar eut soin  
que les frais fussent médiocres, et  
la justice prompte. Les juges, les  
greffiers eurent des appointemens  
du trésor public, et n' acheterent  
point leurs charges.  
Ce fut principalement dans l' année  
1718, pendant qu' il instruisait

solemnellement le procès de son fils,  
qu' il fit ces réglemens. La plupart

p281

des loix qu' il porta, furent tirées  
de celles de la Suede, et il ne fit  
point de difficulté d' admettre dans  
les tribunaux les prisonniers suédois  
instruits de la jurisprudence de leur  
pays, et qui ayant appris la langue de  
l' empire voulurent rester en Russie.  
Les causes des particuliers ressortirent  
au gouverneur de la province  
et à ses assesseurs ; ensuite on pouvait  
en appeller au sénat ; et si quelqu' un  
après avoir été condamné par  
le sénat en appelait au czar même,  
il était déclaré digne de mort, en  
cas que son appel fût injuste : mais  
pour tempérer la rigueur de cette  
loi, il créa un maître général des  
requêtes, qui recevait les placets  
de tous ceux qui avaient au sénat,  
ou dans les cours inférieures, des  
affaires sur lesquelles la loi ne s' était  
pas encore expliquée.

p282

Enfin il acheva en 1722 son nouveau  
code, et il défendit sous  
peine de mort à tous les juges de  
s' en écarter, et de substituer leur  
opinion particuliere à la loi générale.  
Cette ordonnance terrible fut  
affichée, et l' est encore dans tous  
les tribunaux de l' empire.  
Il créait tout. Il n' y avait pas  
jusqu' à la société qui ne fût son ouvrage.  
Il régla les rangs entre les  
hommes suivant leurs emplois, depuis  
l' amiral et le maréchal jusqu' à  
l' enseigne, sans aucun égard pour  
la naissance.  
Ayant toujours dans l' esprit, et  
voulant apprendre à sa nation que  
des services étaient préférables à  
des ayeux, les rangs furent aussi

fixés pour les femmes, et quiconque dans une assemblée prenait une place qui ne lui était pas assignée, payait une amende.

p283

Par un règlement plus utile, tout soldat qui devenait officier, devenait gentilhomme, et tout boyard flétri par la justice, devenait roturier. Après la rédaction de ces loix et de ces réglemens, il arriva que l'augmentation du commerce, l'accroissement des villes et des richesses, la population de l'empire, les nouvelles entreprises, la création de nouveaux emplois, amenèrent nécessairement une multitude d'affaires nouvelles, et de cas imprévus, qui tous étaient la suite des succès même de Pierre dans la réforme générale de ses états. L'impératrice *Elisabeth* acheva le corps des loix que son pere avait commencé, et ces loix se sont ressenties de la douceur de son regne.

p284

## CHAPITRE 14

*de la religion.*  
dans ce tems-là même Pierre travaillait plus que jamais à la réforme du clergé. Il avait aboli le patriarcat, et cet acte d'autorité ne lui avait pas gagné le coeur des ecclésiastiques. Il voulait que l'administration impériale fût toute-puissante, et que l'administration ecclésiastique fût respectée et obéissante. Son dessein était d'établir un conseil de religion toujours subsistant, qui dépendît du souverain, et qui ne donnât de loix à l'église, que celles qui seraient approuvées par le maître

de tout l' état, dont l' église fait  
partie. Il fut aidé dans cette entreprise

p285

par un archevêque de Novogorod,  
nommé *Théophane Procop* ,  
ou *Procopvitz* , c' est-à-dire, fils de  
*Procop* .  
Ce prélat était savant et sage ; ses  
voyages en diverses parties de l' Europe  
l' avaient instruit des abus qui  
y régnaient : le czar qui en avait  
été témoin lui-même, avait dans  
tous ses établissemens ce grand avantage,  
de pouvoir sans contradiction  
choisir l' utile et éviter le dangereux.  
Il travailla lui-même en 1718 et 1719  
avec cet archevêque. Un synode  
perpétuel fut établi, composé de  
douze membres, soit évêques, soit  
archimandrites, tous choisis par le  
souverain. Ce college fut augmenté  
depuis jusqu' à quatorze.  
Les motifs de cet établissement  
furent expliqués par le czar dans un  
discours préliminaire : le plus remarquable

p286

et le plus grand de ces motifs  
est : " qu' on n' a point à craindre,  
sous l' administration d' un  
college de prêtres,... etc. " il cite sur ce  
point important l' exemple des longues divisions  
entre l' empire et le sacerdoce  
qui ont ensanglanté tant de  
royaumes.  
Il pensait et il disait publiquement  
que l' idée de deux puissances fondées  
sur l' allégorie de deux épées qui  
se trouverent chez les apôtres, était  
une idée absurde.

p287

Le czar attribua à ce tribunal le

droit ecclésiastique de régler toute la discipline, l' examen des moeurs et de la capacité de ceux qui sont nommés aux évêchés par le souverain, le jugement définitif des causes religieuses dans lesquelles on appelait autrefois au patriarche, la connaissance des revenus des monasteres et les distributions des aumônes. Cette assemblée eut le titre de *très-saint synode* , titre qu' avaient pris les patriarches. Ainsi le czar rétablit en effet la dignité patriarchale, partagée en quatorze membres, mais tous dépendans du souverain, et tous faisant serment de lui obéir, serment que les patriarches ne faisaient pas. Les membres de ce sacré synode assemblés avaient le même rang que les sénateurs ; mais

p288

aussi ils dépendaient du prince, ainsi que le sénat. Cette nouvelle administration et le nouveau code ecclésiastique, ne furent en vigueur et ne reçurent une forme constante, que quatre ans après en l' année 1722. Pierre voulut d' abord que le synode lui présentât ceux qu' il jugerait les plus dignes des prélatures. L' empereur choisissait un évêque, et le synode le sacrait. Pierre présidait souvent à cette assemblée. Un jour qu' il s' agissait de présenter un évêque, le synode le sacrait. Pierre présidait souvent à cette assemblée. Un jour qu' il s' agissait de présenter un évêque, le synode remarqua qu' il n' avait encore que des ignorans à présenter au czar : *eh bien*, dit-il, *il n' y a qu' à choisir le plus honnête homme, cela vaudra bien un savant* . Il est à remarquer que dans l' église grecque il n' y a point de ce que nous appelons *abbés séculiers* :

p289

le petit collet n' y est connu que par son ridicule ; mais par un autre abus, (puisque il faut que tout soit abus dans le monde) les prélats sont tirés de l' ordre monastique. Les premiers moines n' étaient que des séculiers, les uns dévots, les autres fanatiques, qui se retiraient dans des déserts : ils furent rassemblés enfin par *saint Bazile* , reçurent de lui une règle, firent des vœux, et furent comptés pour le dernier ordre de la hiérarchie, par lequel il faut commencer pour monter aux dignités. C' est ce qui remplit de moines la Grece et l' Asie. La Russie en était inondée ; ils étaient riches, puissans ; et quoique très-ignorans, ils étaient, à l' avènement de Pierre *Le Grand* , presque les seuls qui sussent écrire : ils en avaient abusé dans les premiers tems, où ils furent

p290

si étonnés et si scandalisés des innovations que faisait Pierre en tout genre. Il avait été obligé en 1703 de défendre l' encre et les plumes aux moines : il fallait une permission expresse de l' archimandrite, qui répondait de ceux à qui il la donnait. Pierre voulut que cette ordonnance subsistât. Il avait voulu d' abord qu' on n' entrât dans l' ordre monastique qu' à l' âge de cinquante ans ; mais c' était trop tard ; la vie de l' homme est trop courte, on n' avait pas le tems de former des évêques ; il régla avec son synode, qu' il serait permis de se faire moine à trente ans passés, mais jamais au-dessous : défense aux militaires et aux cultivateurs d' entrer jamais dans un couvent, à moins d' un ordre exprès de l' empereur, ou du synode :

p291

jamais un homme marié ne  
peut être reçu dans un monastere,  
même après le divorce, à moins  
que sa femme ne se fasse aussi religieuse  
de son plein consentement, et qu' ils  
n' aient point d' enfans. Quiconque  
est au service de l' état ne peut se  
faire moine, à moins d' une permission  
expresse. Tout moine doit  
travailler de ses mains à quelque métier.  
Les religieuses ne doivent jamais  
sortir de leur monastere ; on  
leur donne la tonsure à l' âge de cinquante  
ans, comme aux diaconesses  
de la primitive église ; et si avant  
d' avoir reçu la tonsure, elles veulent  
se marier, non-seulement elles  
le peuvent, mais on les y exhorte :  
réglement admirable, dans un pays  
où la population est beaucoup plus  
nécessaire que les monasteres.  
Pierre voulut que ces malheureuses

p292

filles, que Dieu a fait naître  
pour peupler l' état, et qui par une  
dévotion mal entendue ensevelissent  
dans les cloîtres la race dont elles  
devaient être meres, fussent du moins  
de quelque utilité à la société qu' elles  
trahissent : il ordonna qu' elles fussent  
toutes employées à des ouvrages de  
la main, convenables à leur sexe.  
L' impératrice *Catherine* se chargea de  
faire venir des ouvrières du Brabant  
et de la Hollande ; elle les distribua  
dans les monasteres, et on y  
fit bientôt des ouvrages dont *Catherine*  
et les dames de sa cour se parerent.  
Il n' y a peut-être rien au monde  
de plus sage que toutes ces institutions ;  
mais ce qui mérite l' attention  
de tous les siècles, c' est le réglement  
que Pierre porta lui-même, et qu' il  
adressa au synode en 1724. Il fut

p293

aidé en cela par *Theophane Procopvitz* .  
L' ancienne institution ecclésiastique  
est très-savamment expliquée  
dans cet écrit ; l' oisiveté monachale  
y est combatue avec force ;  
le travail non-seulement recommandé,  
mais ordonné ; et la principale  
occupation doit être de servir  
les pauvres : il ordonne que les  
soldats invalides soient repartis dans  
les couvens ; qu' il y ait des religieux  
préposés pour avoir soin d' eux ;  
que les plus robustes cultivent les  
terres appartenantes aux couvents :  
il ordonne la même chose dans les  
monasteres de filles ; les plus fortes  
doivent avoir soin des jardins ; les  
autres doivent servir les femmes et les  
filles malades qu' on amene du voisinage  
dans le couvent. Il entre dans  
les plus petits détails de ces différens  
services. Il destine quelques

p294

monasteres de l' un et de l' autre sexe  
à recevoir les orphelins et à les  
élever.  
Il semble en lisant cette ordonnance  
de Pierre *Le Grand* du 31  
janvier 1724, qu' elle soit composée  
à la fois par un ministre d' état,  
et par un pere de l' église.  
Presque tous les usages de cette  
église sont différens des nôtres.  
Dès qu' un homme est sous-diacre  
parmi nous, le mariage lui est interdit ;  
et c' est un sacrilege pour  
lui de servir à peupler sa patrie.  
Au contraire, sitôt qu' un homme  
est ordonné sous-diacre en Russie,  
on l' oblige de prendre une femme ;  
il devient prêtre, archi-prêtre : mais  
pour devenir évêque, il faut qu' il  
soit veuf et moine.  
Pierre défendit à tous les curés  
d' employer plus d' un de leurs enfans

p295



au service de leur église, de peur qu' une famille trop nombreuse ne tyrannisât la paroisse ; et il ne leur fut permis d' employer plus d' un de leurs enfans, que quand la paroisse le demandait elle-même. On voit que dans les plus petits détails de ces ordonnances ecclésiastiques, tout est dirigé au bien de l' état, et qu' on prend toutes les mesures possibles pour que les prêtres soient considérés, sans être dangereux, et qu' ils ne soient ni avilis ni puissans. Je trouve dans des mémoires curieux composés par un officier fort aimé de Pierre *Le Grand* , qu' un jour on lisait à ce prince le chapitre du *spectateur anglais* qui contient un parallele entre lui et *Louis XIV* : il dit après l' avoir écouté : " je ne crois pas mériter la préférence... etc. "

p296

un prince qui passait les jours au milieu des fatigues de la guerre, et les nuits à rédiger tant de loix, à policer un si vaste empire, à conduire tant d' immenses travaux dans l' espace de deux mille lieues, avait besoin de délassemens. Les plaisirs ne pouvaient être alors ni aussi nobles, ni aussi délicats qu' ils le sont devenus depuis. Il ne faut pas s' étonner si Pierre s' amusait à sa fête des cardinaux, dont nous avons déjà parlé, et à quelques autres divertissemens de cette espece ; ils furent quelquefois aux dépens de l' église romaine, pour laquelle il

p297

avait une aversion, très-pardonnable à un prince du rite grec, qui veut être le maître chez lui. Il donna aussi de pareils spectacles aux dépens des moines de sa patrie, mais

des anciens moines, qu' il voulait  
rendre ridicules, tandis qu' il réformait  
les nouveaux.

Nous avons déjà vu qu' avant qu' il  
promulguât ses loix ecclésiastiques,  
il avait créé pape un de ses fous,  
et qu' il avait célébré la fête du  
conclave. Ce fou, nommé *Sotof* ,  
était âgé de quatre-vingt-quatre ans.  
Le czar imagina de lui faire épouser  
une veuve de son âge, et de  
célébrer solennellement cette noce ;  
il fit faire l' invitation par quatre  
begues ; des vieillards décrépits  
conduisaient la mariée ; quatre des  
plus gros hommes de Russie servaient  
de coureurs : la musique

p298

était sur un char conduit par des  
ours, qu' on piquait avec des  
pointes de fer, et qui par leurs  
mugissemens formaient une basse  
digne des airs qu' on jouait sur le  
chariot. Les mariés furent bénis  
dans la cathédrale par un prêtre  
aveugle et sourd, à qui on avait  
mis des lunettes. La procession,  
le mariage, le repas des noces,  
le déshabillé des mariés, la cérémonie  
de les mettre au lit,  
tout fut également convenable à  
la bouffonnerie de ce divertissement.  
Une telle fête nous paraît bien  
bizarre ; mais l' est-elle plus que  
nos divertissemens du carnaval ?  
Est-il plus beau de voir cinq cens  
personnes portant sur le visage des  
masques hideux, et sur le corps  
des habits ridicules, sauter toute

p299

une nuit dans une salle sans se  
parler ?

Nos anciennes fêtes des fous et  
de l' âne et de l' abbé des cornards  
dans nos églises, étaient-elles plus

majestueuses, et nos comédies de la *mere sotté* montraient-elles plus de génie ?

p300

## CHAPITRE 15

*des négociations d' Aland. De*

*la mort de Charles Xii etc.*

*de la paix de Neustad.*

ces travaux immenses du czar,  
ce détail de tout l' empire russe,  
et le malheureux procès du prince  
*Alexis* n' étaient pas les seules affaires  
qui l' occupassent : il fallait se couvrir  
au dehors, en réglant l' intérieur de  
ses états. La guerre continuait toujours  
avec la Suede, mais mollement,  
et rallentie par les espérances d' une  
paix prochaine.

Il est constant que dans l' année 1717  
le cardinal *Albéroni* premier ministre  
de *Philippe V* roi d' Espagne, et le baron  
de *Goertz* , devenu maître de l' esprit  
de *Charles Xii* , avaient voulu

p301

changer la face de l' Europe, en réunissant  
Pierre avec *Charles* , en détrônant  
le roi d' Angleterre *George I* ,  
en rétablissant *Stanislas* en Pologne,  
tandis qu' *Albéroni* donnerait à *Philippe*  
son maître la régence de la France.  
*Goertz* s' était, comme on a vu, ouvert  
au czar même. *Albéroni* avait  
entamé une négociation avec le prince  
*Kourakin* , ambassadeur du czar à  
La Haye, par l' ambassadeur d' Espagne  
*Baretti Landi* , mantouan, transplanté  
en Espagne ainsi que le cardinal.  
C' étaient des étrangers qui voulaient  
tout bouleverser pour des maîtres  
dont ils n' étaient pas nés sujets, ou  
plutôt pour eux-mêmes. *Charles Xii*  
donna dans tous ces projets, et le

czar se contenta de les examiner. Il n' avait fait dès l' année 1716 que de faibles efforts contre la Suede, plutôt

p302

pour la forcer à acheter la paix par la cession des provinces qu' il avait conquises, que pour achever de l' accabler. Déjà l' activité du baron de *Goertz* avait obtenu du czar qu' il envoyât des plénipotentiaires dans l' isle d' Aland, pour traiter de cette paix. L' écossais *Bruce* , grand maître d' artillerie en Russie, et le célèbre *Osterman* , qui depuis fut à la tête des affaires, arriverent au congrès, précisément dans le tems qu' on arrêtoit le czarovitz dans Moscou. *Goertz* et *Gillembourg* étaient déjà au congrès de la part de *Charles XII* ; tous deux impatiens d' unir ce prince avec Pierre, et de se venger du roi d' Angleterre. Ce qui était étrange, c' est qu' il y avait un congrès, et point d' armistice. La flotte du czar croisait toujours sur les côtes de

p303

Suede, et faisait des prises : il prétendait par ces hostilités accélérer la conclusion d' une paix si nécessaire à la Suede, et qui devait être si glorieuse à son vainqueur. Déjà, malgré les petites hostilités qui duraient encore, toutes les apparences d' une paix prochaine étaient manifestes. Les préliminaires étaient des actions de générosité, qui font plus d' effet que des signatures. Le czar renvoya sans rançon le maréchal *Erenchild* , que lui-même avait fait prisonnier, et le roi de Suede rendit de même les généraux *Trubetskoy* et *Gollovin* , prisonniers en Suede depuis la journée de Narva. Les négociations avançaient ; tout allait changer dans le nord. *Goertz*

proposait au czar l' acquisition du  
Meklembourg. Le duc *Charles* qui  
possédait ce duché, avait épousé une

p304

filles du czar *Ivan* , frere aîné de  
Pierre. La noblesse de son pays  
était soulevée contre lui. Pierre  
avait une armée dans le Meklembourg,  
et prenait le parti du prince  
qu' il regardait comme son gendre.  
Le roi d' Angleterre électeur de Hanovre  
se déclarait pour la noblesse :  
c' était encore une maniere de mortifier  
le roi d' Angleterre, en assurant  
le Meklembourg à Pierre, déjà  
maître de la Livonie, et qui allait  
devenir plus puissant en Allemagne  
qu' aucun électeur. On donnait en  
équivalent au duc de Meklembourg,  
le duché de Courlande et une partie  
de la Prusse, aux dépens de la Pologne,  
à laquelle on rendoit le roi  
*Stanislas* . Brême et Verden devaient  
revenir à la Suede ; mais on ne pouvait  
en dépouiller le roi *George I*  
que par la force des armes. Le projet

p305

de *Goertz* était donc, comme on l' a  
déjà dit, que Pierre et *Charles XII*  
unis non-seulement par la paix, mais  
par une alliance offensive, envoyassent  
en écosse une armée. *Charles XII*  
après avoir conquis la Norvege,  
devait descendre en personne dans la  
Grande Bretagne, et se flatoit d' y  
faire un nouveau roi, après en  
avoir fait un en Pologne. Le cardinal  
*Albéroni* promettait des subsides  
à Pierre et à *Charles* . Le roi *George* ,  
en tombant, entraînait probablement  
dans sa chute le régent de France son  
allié, qui demeurant sans suport était  
livré à l' Espagne triomphante et à la  
France soulevée.  
*Albéroni* et *Goertz* se croyaient sur

le point de bouleverser l' Europe d' un  
bout à l' autre. Une balle de coulevrine,  
lancée au hazard des bastions  
de Fridericshal en Norvege, confondit

p306

tous ces projets ; *Charles Xii*  
fut tué ; la flotte d' Espagne fut battue  
par les anglais, la conjuration fomentée  
en France découverte et dissipée ;  
*Albéroni* chassé d' Espagne,  
*Goertz* décapité à Stockholm ; et de  
toute cette ligue terrible, à peine  
commencée, il ne resta de puissant  
que le czar, qui ne s' étant compromis  
avec personne, donna la loi à  
tous ses voisins.  
Toutes les mesures furent changées  
en Suede après la mort de *Charles Xii* :  
il avait été despotique ; et  
on n' élut sa soeur *Ulrique* reine, qu' à  
condition qu' elle renoncerait au despotisme.  
Il avait voulu s' unir avec le  
czar contre l' Angleterre et ses alliés,  
et le nouveau gouvernement suédois  
s' unit à ces alliés contre le czar.  
Le congrès d' Aland ne fut pas à  
la vérité rompu ; mais la Suede liguée

p307

avec l' Angleterre, espéra que des  
flottes anglaises envoyées dans la  
Baltique, lui procureraient une paix  
plus avantageuse. Les troupes hanovriennes  
entrèrent dans les états du  
duc de Meklembourg ; mais les troupes  
du czar les en chasserent.  
Il entretenait aussi un corps de  
troupes en Pologne, qui en imposait  
à la fois aux partisans d' *Auguste* ,  
et à ceux de *Stanislas* ; et à l' égard  
de la Suede, il tenait une flotte prête,  
qui devait ou faire une descente sur  
les côtes, ou forcer le gouvernement  
suédois à ne pas faire languir le congrès  
d' Aland. Cette flotte fut composée  
de douze grands vaisseaux de

ligne, de plusieurs du second rang,  
de frégates et de galères : le czar  
en était le vice-amiral, commandant  
toujours sous l' amiral *Apraxin* .  
Une escadre de cette flotte se signala

p308

d' abord contre une escadre suédoise,  
et après un combat opiniâtre, prit  
un vaisseau et deux frégates. Pierre  
qui encourageoit par tous les moyens  
possibles la marine qu' il avait créée,  
donna soixante mille livres de notre  
monnaie aux officiers de l' escadre,  
des médailles d' or, et sur-tout des  
marques d' honneur.

Dans ce tems-là même, la flotte  
anglaise, sous le commandement de  
l' amiral *Norris* , entra dans la mer  
Baltique, pour favoriser les suédois.  
Pierre eut assez de confiance dans  
sa nouvelle marine, pour ne se pas  
laisser imposer par les anglais ; il tint  
hardiment la mer, et envoya demander  
à l' amiral anglais s' il venait  
simplement comme ami des suédois,  
ou comme ennemi de la Russie. L' amiral  
répondit qu' il n' avait point encore  
d' ordre positif. Pierre malgré

p309

cette réponse équivoque, ne laissa  
pas de tenir la mer.  
Les anglais en effet n' étaient venus  
que dans l' intention de se montrer,  
et d' engager le czar par ces démonstrations,  
à faire aux suédois des conditions  
de paix acceptables. L' amiral  
*Norris* alla à Copenhague, et les russes  
firent quelques descentes en Suede  
dans le voisinage même de Stockholm ;  
ils ruinerent des forges de  
cuivre ; ils brûlerent près de quinze  
mille maisons, et causerent assez de  
mal pour faire souhaiter aux suédois  
que la paix fût incessamment conclue.  
En effet, la nouvelle reine de

Suede pressa le renouvellement des négociations, *Osterman* même fut envoyé à Stockholm ; les choses restèrent dans cet état pendant toute l' année 1719.

L' année suivante, le prince de

p310

Hesse, mari de la reine de Suede, devenu roi de son chef, par la cession de sa femme, commença son regne par l' envoi d' un ministre à Petersbourg, pour hâter cette paix tant désirée : mais au milieu de ces négociations la guerre durait toujours.

La flotte anglaise se joignit à la suédoise, mais sans commettre encore d' hostilités ; il n' y avait point de rupture déclarée entre la Russie et l' Angleterre ; l' amiral *Norris* offrait la médiation de son maître, mais il l' offrait à main armée ; et cela même arrêtait les négociations. Telle est la situation des côtes de la Suede, et de celles des nouvelles provinces de Russie sur la mer Baltique, que l' on peut aisément insulter celles de Suede, et que les autres sont d' un abord très-difficile. Il y parut bien, lorsque l' amiral *Norris* ayant levé le masque,

p311

fit enfin une descente, conjointement avec les suédois, dans une petite isle de l' Estonie nommée Narguen, appartenante au czar : ils brûlerent une cabane ; mais les russes dans le même tems descendirent vers Vasa, brûlerent quarante et un villages et plus de mille maisons, et causerent dans tout le pays un dommage inexprimable. Le prince *Galitzin* prit quatre frégates suédoises à l' abordage ; il semblait que l' amiral anglais ne fût venu que pour voir de ses yeux à quel point le czar avait rendu sa marine redoutable. *Norris* ne fit presque



que se montrer à ces mêmes mers  
sur lesquelles on menait les quatre  
frégates suédoises en triomphe au  
port de Cronslot devant Pétersbourg.  
Il paraît que les anglais en firent trop  
s' ils n' étaient que médiateurs, et trop  
peu s' ils étaient ennemis.

p312

Enfin, le nouveau roi de Suede  
demanda une suspension d' armes ; et  
n' ayant pu réussir jusqu' alors par les  
menaces de l' Angleterre, il employa  
la médiation du duc d' *Orléans* , régent  
de France : ce prince allié de  
la Russie et de la Suede, eut l' honneur  
de la conciliation : il envoya  
*Campredon* plénipotentiaire à Pétersbourg,  
et de là à Stockholm. Le  
congrès s' assembla dans Neustadt,  
petite ville de Finlande ; mais le  
czar ne voulut accorder l' armistice  
que quand on fut sur le point de  
conclurre et de signer. Il avait une  
armée en Finlande, prête à subjuguier  
le reste de cette province ; ses  
escadres menaçaient continuellement  
la Suede ; il fallait que la paix ne se  
fît que suivant ses volontés. On souscrivit  
enfin à tout ce qu' il voulut :  
on lui céda à perpétuité tout ce qu' il

p313

avait conquis, depuis les frontieres  
de la Courlande jusqu' au fond du  
golfe de Finlande, et par-delà encore,  
le long du pays de Kexholm,  
et cette lisiere de la Finlande même,  
qui se prolonge des environs de Kexholm  
au nord : ainsi il resta souverain  
reconnu de la Livonie, de l' Estonie,  
de l' Ingrie, de la Carelie,  
du pays de Vibourg et des isles voisines,  
qui lui assuraient encore la  
domination de la mer, comme les  
isles d' Oesel, de Dago, de Mône,  
et beaucoup d' autres. Le tout formait

une étendue de trois cens lieues  
communes, sur des largeurs inégales,  
et composait un grand royaume,  
qui était le prix de vingt années  
de peines.  
Cette paix de Neustadt fut signée  
le 10 septembre 1721 n st par son  
ministre *Osterman* et le général *Bruce* .

p314

Pierre eut d' autant plus de joie,  
que se voyant délivré de la nécessité  
d' entretenir de grandes armées vers  
la Suede, libre d' inquiétude avec  
l' Angleterre et avec ses voisins, il  
se voyait en état de se livrer tout  
entier à la réforme de son empire,  
déjà si bien commencée, et à faire  
fleurir en paix les arts et le commerce,  
introduits par ses soins avec  
tant de travaux.  
Dans les premiers transports de sa  
joie il écrivit à ses plénipotentiaires :  
" vous avez dressé le traité comme  
si nous l' avions rédigé nous-mêmes,  
et si nous vous l' avions envoyé  
pour le faire signer aux suédois ;  
ce glorieux événement sera toujours  
présent à notre mémoire. "  
des fêtes de toutes especes signalerent  
la satisfaction des peuples dans  
tout l' empire, et sur-tout à Pétersbourg.

p315

Les pompes triomphales que  
le czar avait étalées pendant la guerre  
n' approchaient pas des réjouissances  
paisibles, au-devant desquelles  
tous les citoyens allaient avec transport :  
cette paix était le plus beau  
de ses triomphes ; et ce qui plut bien  
plus encore que toutes ces fêtes éclatantes,  
ce fut une rémission entiere  
pour tous les coupables détenus dans  
les prisons, et l' abolition de tout ce  
qu' on devait d' impôts au trésor du  
czar dans toute l' étendue de l' empire,

jusqu' au jour de la publication  
de la paix. On brisa les chaînes d' une  
foule de malheureux : les voleurs publics,  
les assassins, les criminels de  
lese-majesté furent seuls exceptés.  
Ce fut alors que le sénat et le  
synode décernèrent à Pierre les  
titres de *grand* , d' *empereur* , et de  
*pere de la patrie* . Le chancelier *Golofkin*

p316

porta la parole au nom de tous les  
ordres de l' état dans l' église cathédrale :  
les sénateurs crièrent ensuite  
trois fois, *vive notre empereur et notre  
pere* ; et ces acclamations furent suivies  
de celles du peuple. Les ministres  
de France, d' Allemagne, de Pologne,  
de Danemarck, de Hollande,  
le féliciterent le même jour, le nommerent  
de ces titres qu' on venait de  
lui donner, et reconnurent empereur  
celui qu' on avait déjà désigné  
publiquement par ce titre en Hollande,  
après la bataille de Pultava.  
Les noms de *pere* et de *grand* ,  
étaient des noms glorieux que personne  
ne pouvait lui disputer dans  
l' Europe ; celui d' *empereur* n' était  
qu' un titre honorifique, décerné par  
l' usage à l' empereur d' Allemagne,  
comme roi titulaire des romains ;  
et ces appellations demandent du

p317

tems pour être formellement usitées  
dans les chancelleries des cours où  
l' étiquette est différente de la gloire.  
Bientôt après Pierre fut reconnu  
empereur par toute l' Europe, excepté  
par la Pologne, que la discorde  
divisait toujours, et par le pape,  
dont le suffrage est devenu fort inutile,  
depuis que la cour romaine a  
perdu son crédit à mesure que les  
nations se sont éclairées.

## CHAPITRE 16

### *des conquêtes*

en Perse.

La situation de la Russie est telle, qu' elle a nécessairement des intérêts à ménager avec tous les peuples qui habitent vers le cinquantieme degré de latitude. Quand elle fut mal gouvernée, elle fut en proie tour à tour aux tartares, aux suédois, aux polonois ; et sous un gouvernement ferme et vigoureux, elle fut redoutable à toutes les nations. Pierre avait commencé son regne par un traité avantageux avec la Chine. Il avait à la fois combattu les suédois et les turcs : il finit par conduire des armées en Perse.

La Perse commençait à tomber dans cet état déplorable où elle est encore de nos jours. Qu' on se figure la guerre de trente ans dans l' Allemagne, les tems de la fronde, les tems de la *st Barthelemi* , et de *Charles Vi* , et du roi *Jean* en France, les guerres civiles d' Angleterre, la longue dévastation de la Russie entiere par les tartares, ou ces mêmes tartares envahissant la Chine ; on aura quelque idée des fléaux qui ont désolé la Perse.

Il suffit d' un prince faible et inappliqué, et d' un sujet puissant et entreprenant, pour plonger un royaume entier dans cet abysme de désastres. Le sha, ou shac, ou sophi de Perse *Hussein* , descendant du grand sha *Abas* , était alors sur le trône : il se livrait à la mollesse ; son premier ministre commit des injustices et des

cruautés que la faiblesse d' *Hussein* toléra :  
voilà la source de quarante ans  
de carnage.

La Perse, de même que la Turquie,  
a des provinces différemment  
gouvernées ; elle a des sujets immédiats,  
des vassaux, des princes tributaires,  
des peuples mêmes à qui  
la cour payait un tribut sous le nom  
de pension ou de subside ; tels étaient,  
par exemple, les peuples du Daguestan,  
qui habitent les branches du  
mont Caucase, à l' occident de la mer  
Caspienne : ils faisaient autrefois partie  
de l' ancienne Albanie ; car tous  
les peuples ont changé leurs noms  
et leurs limites ; ces peuples s' appellent  
aujourd' hui Lesguis ; ce sont des  
montagnards plutôt sous la protection  
que sous la domination de la Perse :  
on leur payait des subsides pour défendre  
ces frontières.

à l' autre extrémité de l' empire  
vers les Indes, était le prince de  
Candahar, qui commandait à la milice  
des aguans. Ce prince était un  
vassal de la Perse, comme les hospodars  
de Valachie et de Moldavie  
sont vassaux de l' empire turc : ce  
vasselage n' est point héréditaire ; il  
ressemble parfaitement aux anciens  
fiefs établis dans l' Europe par les  
especes de tartares qui bouleverserent  
l' empire romain. La milice des  
aguans gouvernée par le prince de  
Candahar, était celle de ces mêmes  
albanois des côtes de la mer Caspienne,  
voisins du Daguestan, mêlés  
de circasses et de géorgiens, pareils  
aux anciens mammelucs qui subjuguèrent  
l' égypte : on les appella  
aguans par corruption. *Timur*, que  
nous nommons *Tamerlan* , avait mené  
cette milice dans l' Inde, et elle resta

établie dans cette province de Candahar, qui tantôt appartient à l' Inde, tantôt à la Perse. C' est par ces aguans et par ces lesguis que la révolution commença.

*Myr Veitz*, ou *Mirivitz* , intendant de la province préposé uniquement à la levée des tributs, assassina le prince de Candahar, souleva la milice, et fut maître du Candahar, jusqu' à sa mort arrivée en 1717. Son frere lui succéda paisiblement, en payant un léger tribut à la porte persane. Mais le fils de *Mirivitz* , né avec la même ambition que son pere, assassina son oncle, et voulut devenir un conquérant. Ce jeune homme s' appelait *Myr Mahmoud* ; mais il ne fut connu en Europe que sous le nom de son pere qui avait commencé la rébellion. *Mahmoud* joignit à ses aguans ce qu' il put ramasser de guebres,

anciens perses dispersés autrefois par le calife *Omar* , toujours attachés à la religion des mages, si florissante autrefois sous *Cyrus* , et toujours ennemis secrets des nouveaux persans. Enfin il marcha dans le coeur de la Perse, à la tête de cent mille combattans.

Dans le même tems les lesguis ou albanois, à qui le malheur des tems n' avait pas permis qu' on payât leurs subsides, descendirent en armes de leurs montagnes, de sorte que l' incendie s' alluma des deux bouts de l' empire jusqu' à la capitale. Ces lesguis ravagerent tout le pays qui s' étend le long du bord occidental de la mer Caspienne jusqu' à Derbent, ou la porte de fer. Dans cette contrée qu' ils dévasterent, est la ville de Shamachie, à quinze lieues communes de la mer : on prétend que

c' est l' ancienne demeure de *Cyrus* ,  
 à laquelle les grecs donnerent le  
 nom de *Cyropolis* ; car nous ne  
 connaissons que par les grecs la position  
 et les noms de ce pays : et  
 de même que les persans n' eurent  
 jamais de prince qu' ils appellassent  
*Cyrus* , ils eurent encore moins de  
 ville qui s' appellât *Cyropolis* . C' est  
 ainsi que les juifs, qui se mêlerent  
 d' écrire quand ils furent établis dans  
 Alexandrie, imaginèrent une ville  
 de Scithopolis, bâtie, disaient-ils,  
 par les scithes auprès de la Judée ;  
 comme si les scithes et les anciens  
 juifs avaient pu donner des noms  
 grecs à des villes.

Cette ville de Shamachie était  
 opulente. Les arméniens voisins de  
 cette partie de la Perse y faisaient  
 un commerce immense, et Pierre  
 venait d' y établir à ses frais une

compagnie de marchands russes,  
 qui commençait à être florissante.  
 Les lesquis surprirent la ville, la  
 saccagerent, égorgerent tous les  
 russes qui trafiquaient sous la protection  
 de *Sha Hussein* , et pillèrent  
 leurs magasins, dont on fit monter  
 la perte à près de quatre millions de  
 roubles.

Pierre envoya demander satisfaction  
 à l' empereur *Hussein* , qui  
 disputait encore sa couronne, et  
 au tyran *Mahmoud* qui l' usurpait.  
*Hussein* ne put lui rendre justice, et  
*Mahmoud* ne le voulut pas. Pierre  
 résolut de se faire justice lui-même,  
 et de profiter des désordres de la  
 Perse.

*Myr Mahmoud* poursuivait toujours  
 en Perse le cours de ses conquêtes.  
 Le sophi apprenant que l' empereur  
 de Russie se préparait à entrer

dans la mer Caspienne, pour venger  
 le meurtre de ses sujets égorgés dans  
 Shamachie, le pria secrettement,  
 par la voie d' un arménien, de venir  
 en même tems au secours de la Perse.  
 Pierre méditait depuis long-tems  
 le projet de dominer sur la  
 mer Caspienne par une puissante marine,  
 et de faire passer par ses états  
 le commerce de la Perse et d' une  
 partie de l' Inde. Il avait fait sonder  
 les profondeurs de cette mer, examiner  
 les côtes et dresser des cartes  
 exactes. Il partit donc pour la Perse  
 le 15 mai 1722. Son épouse l' accompagna  
 dans ce voyage comme  
 dans les autres. On descendit le  
 Volga jusqu' à la ville d' Astrakan.  
 De-là il courut faire rétablir les canaux  
 qui devaient joindre la mer  
 Caspienne, la mer Baltique et la  
 mer Blanche ; ouvrage qui a été

achevé en partie sous le regne de  
 son petit-fils.  
 Pendant qu' il dirigeait ses ouvrages,  
 son infanterie, ses munitions  
 étaient déjà sur la mer Caspienne.  
 Il avait vingt-deux mille hommes  
 d' infanterie, neuf mille dragons,  
 quinze mille cosaques : trois mille  
 matelots manoeuvraient et pouvaient  
 servir de soldats dans les descentes.  
 La cavalerie prit le chemin de terre  
 par des déserts où l' eau manque souvent ;  
 et quand on a passé ces déserts,  
 il faut franchir les montagnes  
 du Caucase, où trois cens hommes  
 pourraient arrêter une armée ; mais  
 dans l' anarchie où était la Perse, on  
 pouvait tout tenter.  
 Le czar vogua environ cent lieues  
 au midi d' Astrakan jusqu' à la petite  
 ville d' Andréhof. On est étonné de  
 voir le nom d' *André* sur le rivage



de la mer d' Hircanie ; mais quelques géorgiens, autrefois espede de chrétiens, avaient bâti cette ville, et les persans l' avaient fortifiée ; elle fut aisément prise. De-là on s' avança toujours par terre dans le Daguestan ; on répandit des manifestes en persan et en turc : il était nécessaire de ménager la porte ottomane, qui comptait parmi ses sujets, non-seulement les circasses et les géorgiens, voisins de ce pays, mais encore quelques grands vassaux, rangés depuis peu sous la protection de la Turquie.

Entre autres il y en avait un fort puissant nommé *Mahmoud D' Utmich* , qui prenait le titre de sultan, et qui osa attaquer les troupes de l' empereur russe ; il fut défait entièrement, et la relation porte qu' on fit de son pays *un feu de joie* .

Bientôt Pierre arriva à Derbent, que les persans et les turcs appellent *demir-capi* , la porte de fer : elle est ainsi nommée, parce qu' en effet il y avait une porte de fer du côté du midi. C' est une ville longue et étroite, qui se joint par en haut à une branche escarpée du Caucase, et dont les murs sont baignés à l' autre bout par les vagues de la mer qui s' élèvent souvent au-dessus d' eux dans les tempêtes. Ces murs pourraient passer pour une merveille de l' antiquité, hauts de quarante pieds et larges de six, flanqués de tours carrées, à cinquante pieds l' une de l' autre : tout cet ouvrage paraît d' une seule piece ; il est bâti de grès et de coquillages broyés qui ont servi de mortier, et le tout forme une masse plus dure que le marbre ; on peut y entrer par mer,

mais la ville du côté de terre paraît inexpugnable. Il reste encore les débris d' une ancienne muraille, semblable à celle de la Chine, qu' on avait bâtie dans les tems de la plus haute antiquité ; elle était prolongée des bords de la mer Caspienne à ceux de la mer Noire, et c' était probablement un rempart élevé par les anciens rois de Perse contre cette foule de hordes barbares qui habitaient entre ces deux mers.

La tradition persane porte, que la ville de Derbent fut en partie réparée et fortifiée par *Alexandre*. *Arrien*, *Quinte Curce*, disent qu' en effet *Alexandre* fit relever cette ville ; ils prétendent à la vérité, que ce fut sur les bords du Tanaïs, mais c' est que de leur tems les grecs donnaient le nom de Tanaïs au fleuve

Cyrus qui passe auprès de la ville. Il serait contradictoire qu' *Alexandre* eût bâti la porte Caspienne sur un fleuve dont l' embouchure est dans le pont-Euxin.

Il y avait autrefois trois ou quatre autres portes caspiennes en différens passages, toutes vraisemblablement construites dans la même vue ; car tous les peuples qui habitent l' occident, l' orient et le septentrion de cette mer, ont toujours été des barbares redoutables au reste du monde ; et c' est de-là principalement que sont partis tous ces essains de conquérans qui ont subjugué l' Asie et l' Europe.

Qu' il me soit permis de remarquer ici combien les auteurs se sont plu dans tous les tems à tromper les hommes, et combien ils ont préféré une vaine éloquence à la

vérité. *Quinte-Curce* met dans la bouche de je ne sais quels scithes un discours admirable, plein de modération et de philosophie, comme si les tartares de ces climats eussent été autant de sages, et comme si *Alexandre* n' avait pas été le général nommé par les grecs, contre le roi de Perse, seigneur d' une grande partie de la Scythie méridionale et des Indes. Les rhéteurs qui ont cru imiter *Quinte-Curce* , se sont efforcés de nous faire regarder ces sauvages du Caucase et des déserts, affamés de rapine et de carnage, comme les hommes du monde les plus justes ; et ils ont peint *Alexandre* vengeur de la Grece, et vainqueur de celui qui voulait l' asservir, comme un brigand qui courait le monde sans raison et sans justice.

On ne songe pas que ces tartares ne furent jamais que des destructeurs, et qu' *Alexandre* bâtit des villes dans leur propre pays : c' est en quoi j' oserais comparer Pierre *Le Grand* à *Alexandre* ; aussi actif, aussi ami des arts utiles, plus appliqué à la législation, il voulut changer comme lui le commerce du monde, et bâtit ou répara autant de villes qu' *Alexandre* .  
 Le gouverneur de Derbent à l' approche de l' armée russe ne voulut point soutenir de siege, soit qu' il crût ne pouvoir se défendre, soit qu' il préférât la protection de l' empereur Pierre à celle du tyran *Mahmoud* : il apporta les clefs d' argent de la ville et du château : l' armée entra paisiblement dans Derbent, et alla camper sur le bord de la mer.

L' usurpateur *Mahmoud* , déjà maître  
d' une grande partie de la Perse,  
voulut en vain prévenir le czar et  
l' empêcher d' entrer dans Derbent. Il  
excita les tartares voisins ; il accourut  
lui-même ; mais Derbent était  
déjà rendu.

Pierre ne put alors pousser plus  
loin ses conquêtes. Les bâtimens qui  
apportaient de nouvelles provisions,  
des chevaux, des recrues, avaient  
péri vers Astrakan, et la saison s' avançait ;  
il retourna à Moscow, et  
y entra en triomphe : là selon sa  
coutume, il rendit solennellement  
compte de son expédition au vice-czar  
*Romadanosky* , continuant jusqu' au  
bout cette singulière comédie,  
qui selon ce qui est dit dans son  
éloge prononcé à Paris à l' académie  
des sciences, aurait dû être jouée  
devant tous les monarques de la  
terre.

La Perse était encore partagée  
entre *Hussein* et l' usurpateur *Mahmoud* .  
Le premier cherchait à se  
faire un appui de l' empereur de  
Russie ; le second craignait en lui  
un vengeur, qui lui arracherait le  
fruit de sa rébellion. *Mahmoud* fit  
ce qu' il put pour soulever la porte  
ottomane contre Pierre : il envoya  
une ambassade à Constantinople ;  
les princes du Daguestan,  
sous la protection du grand seigneur,  
dépouillés par les armes de Russie,  
demanderent vengeance. Le divan  
craignit pour la Georgie que les  
turcs comptaient au nombre de leurs  
états.

Le grand seigneur fut prêt de  
déclarer la guerre. La cour de  
Vienne et celle de Paris l' en empêcherent.  
L' empereur d' Allemagne  
notifia, que si les turcs attaquaient

la Russie, il serait obligé de la défendre.  
 Le marquis de *Bonac* , ambassadeur  
 de France à Constantinople,  
 appuya habilement par ses  
 représentations les menaces des allemands :  
 il fit sentir que c' était même  
 l' intérêt de la porte, de ne pas souffrir  
 qu' un rebelle usurpateur de la  
 Perse, enseignât à détrôner les souverains ;  
 que l' empereur russe n' avait  
 fait que ce que le grand seigneur  
 aurait dû faire.

Pendant ces négociations délicates  
 le rebelle *Myr Mahmoud* s' était avancé  
 aux portes de Derbent : il ravagea  
 les pays voisins, afin que les russes  
 n' eussent pas de quoi subsister. La partie  
 de l' ancienne Hyrcanie, aujourd' hui  
 Guilan, fut saccagée, et ces  
 peuples désespérés se mirent d' eux-mêmes  
 sous la protection des russes,  
 qu' ils regarderent comme leurs libérateurs.

Il suivait en cela l' exemple du  
 sophi même. Ce malheureux monarque  
 avait envoyé un ambassadeur  
 à Pierre, pour implorer solennellement  
 son secours. à peine cet  
 ambassadeur fut-il en route, que le  
 rebelle *Myr Mahmoud* se saisit d' Ispahan  
 et de la personne de son maître.  
 Le fils du sophi détrôné et prisonnier,  
 nommé *Thamaseb* , échappa au  
 tyran, rassembla quelques troupes,  
 et combattit l' usurpateur. Il ne fut  
 pas moins ardent que son pere à  
 presser Pierre *Le Grand* de le protéger,  
 et envoya à l' ambassadeur les  
 mêmes instructions que *Sha Hussein*  
 avait données.

Cet ambassadeur persan, nommé  
*Ismaël-beg* , n' était pas encore arrivé,  
 et sa négociation avait déjà réussi.  
 Il sut en abordant à Astrakan que le  
 général *Mantufkin* allait partir avec

de nouvelles troupes pour renforcer l'armée du Daguestan. On n'avait point encore pris la ville de Baku ou Bachu, qui donne à la mer Caspienne le nom de mer de *Bachu* chez les persans. Il donna au général russe une lettre pour les habitants, par laquelle il les exhortait au nom de son maître à se soumettre à l'empereur de Russie. L'ambassadeur continua sa route pour Pétersbourg, et le général *Mantufkin* alla mettre le siège devant la ville de Bachu. L'ambassadeur persan arriva à sa cour en même temps que la nouvelle de la prise de la ville. Cette ville est près de Shamachie, où les facteurs russes avaient été égorgés ; elle n'est pas si peuplée et si opulente que Shamachie, mais elle est renommée pour le naphte qu'elle fournit à toute la Perse. Jamais traité ne fut plutôt conclu que celui d'*Ismaël-Beg*.

L'empereur Pierre pour venger la mort de ses sujets et pour secourir le sophi *Thamaseb* contre l'usurpateur, promettait de marcher en Perse avec des armées, et le nouveau sophi lui cédait non-seulement les villes de Bachu et de Derbent, mais les provinces de Guilan, de Mazanderan et d'Asterabath. Le Guilan est, comme nous l'avons déjà dit, l'Hircanie méridionale ; le Mazanderan qui la touche, est le pays des mardes ; Asterabath joint le Mazanderan ; et c'étaient les trois provinces principales des anciens rois mides ; de sorte que Pierre se voyait maître, par ses armes et par les traités, du premier royaume de *Cyrus*. Il n'est pas inutile de dire que dans les articles de cette convention, on régla le prix des denrées qu'on devait fournir à l'armée. Un chameau ne

devait coûter que soixante francs de notre monnaie (douze roubles : ) la livre de pain ne revenait pas à cinq liards, la livre du boeuf à peu près à six : ce prix était une preuve évidente de l'abondance qu'on voyait en ces pays, des vrais biens qui sont ceux de la terre, et de la disette de l'argent qui n'est qu'un bien de convention. Tel était le sort misérable de la Perse, que le malheureux sophi *Thamaseb*, errant dans son royaume, poursuivi par le rebelle *Mahmoud*, assassin de son père et de ses frères, était obligé de conjurer à la fois la Russie et la Turquie, de vouloir bien prendre une partie de ses états, pour lui conserver l'autre. L'empereur Pierre, le sultan *Achmet Iii* et le sophi *Thamaseb*, convinrent donc que la Russie garderait les trois provinces dont nous venons

de parler, et que la porte ottomane aurait Casbin, Tauris, Erivan, outre ce qu'elle prenait alors sur l'usurpateur de la Perse. Ainsi ce beau royaume était à la fois démembré par les russes, par les turcs, et par les persans mêmes. L'empereur Pierre régna ainsi jusqu'à sa mort du fond de la mer Baltique par-delà les bornes méridionales de la mer Caspienne. La Perse continua d'être la proie des révolutions et des ravages. Les persans auparavant riches et polis furent plongés dans la misère et dans la barbarie, tandis que la Russie parvint de la pauvreté et de la grossièreté à l'opulence et à la politesse. Un seul homme, parce qu'il avait un génie actif et ferme, éleva sa patrie ; et un seul homme, parce qu'il était faible et indolent, fit tomber la sienne.

Nous sommes encore très-mal informés  
 du détail de toutes les calamités  
 qui ont désolé la Perse si long-tems ;  
 on a prétendu que le malheureux  
*Sha Hussein* fut assez lâche pour  
 mettre lui-même sa mitre persanne,  
 ce que nous appellons la couronne,  
 sur la tête de l' usurpateur *Mahmoud* .  
 On dit que ce *Mahmoud* tomba ensuite  
 en démence ; ainsi un imbécille  
 et un fou décidèrent du sort de  
 tant de milliers d' hommes. On ajoute  
 que *Mahmoud* tua de sa main dans un  
 accès de folie, tous les fils et les  
 neveux du sha *Hussein* , au nombre  
 de cent, qu' il se fit réciter l' évangile  
 de *Saint Jean* sur la tête, pour se purifier  
 et pour se guérir. Ces contes  
 persans ont été débités par nos moines  
 et imprimés à Paris.  
 Ce tyran qui avait assassiné son  
 oncle, fut enfin assassiné à son tour

par son neveu *Eshreff* , qui fut aussi  
 cruel et aussi tyran que *Mahmoud* .  
 Le sha *Thamaseb* implora toujours  
 l' assistance de la Russie. C' est ce même  
*Thamaseb* ou *Thamas* , secouru depuis  
 et rétabli par le célèbre *Kouki-Kan* ,  
 et ensuite détrôné par *Kouli-Kan*  
 même.  
 Ces révolutions et les guerres que  
 la Russie eut ensuite à soutenir contre  
 les turcs dont elle fut victorieuse,  
 l' évacuation des trois provinces de  
 Perse, qui coûtaient à la Russie beaucoup  
 plus qu' elles ne rendaient, ne  
 sont pas des événemens qui concernent  
 Pierre *Le Grand* ; ils n' arriverent  
 que plusieurs années après sa  
 mort ; il suffit de dire qu' il finit sa  
 carrière militaire par ajouter trois  
 provinces à son empire du côté de  
 la Perse, lorsqu' il venait d' en ajouter  
 trois autres vers les frontieres de la  
 Suede.



## CHAPITRE 17

*couronnement et sacre de l' impératrice*

Catherine Première.

*mort de Pierre Le Grand.*

Pierre, au retour de son expédition de Perse, se vit plus que jamais l' arbitre du nord. Il se déclara le protecteur de la famille de ce même *Charles Xii* , dont il avait été dix-huit ans l' ennemi. Il fit venir à la cour le duc de Holstein, neveu de ce monarque ; il lui destina sa fille aînée, et se prépara dès-lors à soutenir ses droits sur le duché de Holstein-Slesvik ; il s' y engagea même dans un traité d' alliance qu' il conclut avec la Suede. Il continuait les travaux commencés

dans toute l' étendue de ses états jusqu' au fond du Kamshatka ; et pour mieux diriger ces travaux, il établissait à Pétersbourg son académie des sciences. Les arts florissaient de tous côtés ; les manufactures étaient encouragées, la marine augmentée, les armées bien entretenues, les loix observées : il jouissait en paix de sa gloire ; il voulut la partager d' une maniere nouvelle, avec celle qui en réparant le malheur de la campagne du Pruth, avait, disait-il, contribué à cette gloire même.

Ce fut à Moscow qu' il fit couronner et sacrer sa femme *Catherine* , en présence de la duchesse de Courlande fille de son frere aîné, et du duc de Holstein qu' il allait faire son gendre. La déclaration qu' il publia mérite attention ; on y rappelle l' usage de plusieurs rois chrétiens de

faire couronner leurs épouses ; on y rappelle les exemples des empereurs *Basilide, Justinien, Héraclius* et *Léon* le philosophe. L' empereur y spécifie les services rendus à l' état par *Catherine* , et sur-tout dans la guerre contre les turcs, lorsque son armée réduite, dit-il, à vingt-deux mille hommes, en avait plus de deux cens mille à combattre. Il n' était point dit dans cette ordonnance que l' impératrice dût régner après lui ; mais il y préparait les esprits par cette cérémonie inusitée dans ses états.

Ce qui pouvait peut-être encore faire regarder *Catherine* comme destinée à posséder le trône après son époux, c' est que lui-même marcha devant elle à pied le jour du couronnement, en qualité de capitaine d' une nouvelle compagnie qu' il créa, sous le nom de *chevaliers de l' impératrice* .

Quand on fut arrivé à l' église, Pierre lui posa la couronne sur la tête ; elle voulut lui embrasser les genoux, il l' en empêcha ; et au sortir de la cathédrale, il fit porter le sceptre et le globe devant elle. La fête fut digne en tout d' un empereur. Pierre étalait dans les occasions d' éclat autant de magnificence qu' il mettait de simplicité dans sa vie privée. Ayant couronné sa femme, il se résolut enfin à donner sa fille aînée *Anne Petrona* au duc de Holstein. Cette princesse avait beaucoup de traits de son pere ; elle était d' une taille majestueuse et d' une grande beauté. On la fiança au duc de Holstein, mais sans grand appareil. Pierre sentait déjà sa santé très-altérée, et un chagrin domestique, qui peut-être aigrit encore le mal dont il mourut, rendit ces derniers tems de sa vie

peu convenables à la pompe des fêtes.  
*Catherine* avait un jeune chambellan,  
 nommé *Moens De La Croix* , né en  
 Russie, d' une famille flamande : il  
 était d' une figure distinguée ; sa soeur  
 Madame De *Balc* , était dame d' atour  
 de l' impératrice ; tous deux gouvernaient  
 sa maison. On les accusa l' un  
 et l' autre auprès de l' empereur : ils  
 furent mis en prison, et on leur fit  
 leur procès pour avoir reçu des présens.  
 Il avait été défendu dès l' an  
 1714 à tout homme en place d' en  
 recevoir, sous peine d' infamie et de  
 mort ; et cette défense avait été plusieurs  
 fois renouvelée.

Le frere et la soeur furent convaincus :  
 tous ceux qui avaient ou acheté  
 ou récompensé leurs services, furent  
 nommés dans la sentence, excepté le  
 duc de Holstein et son ministre le  
 comte de *Bassevitz* : il est vraisemblable

même que des présens faits  
 par ce prince à ceux qui avaient contribué  
 à faire réussir son mariage, ne  
 furent pas regardés comme une chose  
 criminelle.

*Moens* fut condamné à perdre la  
 tête, et sa soeur, favorite de l' impératrice,  
 à recevoir onze coups de  
 knout. Les deux fils de cette dame,  
 l' un chambellan, et l' autre page,  
 furent dégradés et envoyés en qualité  
 de simples soldats dans l' armée de Perse.  
 Ces sévérités qui révoltent nos  
 moeurs étaient peut-être nécessaires  
 dans un pays où le maintien des  
 loix semblait exiger une rigueur  
 effrayante. L' impératrice demanda  
 la grace de sa dame d' atours, et son  
 mari irrité la refusa. Il cassa dans sa colere  
 une glace de Venise, et dit à sa  
 femme : " tu vois qu' il ne faut qu' un

coup de ma main pour faire rentrer  
 cette glace dans la poussiere dont  
 elle est sortie. " *Catherine* le regarda  
 avec une douleur attendrissante,  
 et lui dit : " hé bien, vous  
 avez cassé ce qui faisait l' ornement  
 de votre palais, croyez-vous qu' il  
 en devienne plus beau ? " ces paroles  
 apaiserent l' empereur ; mais  
 toute la grace que sa femme put obtenir  
 de lui, fut que sa dame d' atours  
 ne recevrait que cinq coups de  
 knout au lieu de onze.

Je ne rapporterais pas ce fait s' il  
 n' était attesté par un ministre, témoin  
 oculaire, qui lui-même ayant fait des  
 présens au frere et à la soeur, fut peut-être  
 une des principales causes de leur  
 malheur. Ce fut cette aventure qui  
 enhardit ceux qui jugent de tout avec  
 malignité, à débiter que *Catherine*  
 hâta les jours d' un mari qui lui inspirait

plus de crainte par sa colere, que  
 de reconnaissance par ses bienfaits.  
 On se confirma dans ces soupçons  
 cruels par l' empressement qu' eut *Catherine*  
 de rappeler sa dame d' atours  
 immédiatement après la mort de son  
 époux, et de lui donner toute sa faveur.  
 Le devoir d' un historien est de  
 rapporter ces bruits publics qui ont  
 éclaté dans tous les tems et dans tous  
 les états à la mort des princes enlevés  
 par une mort prématurée, comme si  
 la nature ne suffisait pas à nous détruire ;  
 mais le même devoir exige  
 qu' on fasse voir combien ces bruits  
 étaient téméraires et injustes.  
 Il y a une distance immense entre  
 le mécontentement passager que peut  
 causer un mari sévere, et la résolution  
 désespérée d' empoisonner un époux  
 et un maître, auquel on doit tout. Le  
 danger d' une telle entreprise eût été

aussi grand que le crime. Il y avait alors un grand parti contre *Catherine*, en faveur du fils de l' infortuné czarovitz. Cependant, ni cette faction, ni aucun homme de la cour ne soupçonnerent *Catherine*, et les bruits vagues qui coururent ne furent que l' opinion de quelques étrangers mal instruits, qui se livrèrent sans aucune raison à ce plaisir malheureux de supposer de grands crimes à ceux qu' on croit intéressés à les commettre. Cet intérêt même était fort douteux dans *Catherine* ; il n' était pas sûr qu' elle dût succéder ; elle avait été couronnée, mais seulement en qualité d' épouse du souverain, et non comme devant être souveraine après lui. La déclaration de Pierre n' avait ordonné cet appareil que comme une cérémonie, et non comme un droit de régner : elle rappelait les exemples

des empereurs romains qui avaient fait couronner leurs épouses, et aucune d' elles ne fut maîtresse de l' empire. Enfin, dans le tems même de la maladie de Pierre, plusieurs crurent que la princesse *Anne Pétrôna* lui succéderait, conjointement avec le duc de Holstein son époux, ou que l' empereur nommerait son petit-fils pour son successeur : ainsi, bien loin que *Catherine* eût intérêt à la mort de l' empereur, elle avait besoin de sa conservation. Il était constant que Pierre était attaqué depuis long-tems d' un abcès et d' une rétention d' urine qui lui causait des douleurs aiguës. Les eaux minérales d' Olonitz et d' autres qu' il mit en usage, ne furent que d' inutiles secours : on le vit s' affaiblir sensiblement depuis le commencement de l' année 1724. Ses travaux, dont il ne se relâcha

jamais, augmentèrent son mal et hâterent sa fin : son état parut bientôt mortel ; il ressentit des chaleurs brûlantes qui le jetaient dans un délire presque continuel : il voulut écrire dans un moment d' intervalle que lui laisserent ses douleurs, mais sa main ne forma que des caracteres inlisibles, dont on ne put déchiffrer que ces mots en russe, *rendez tout à ...* il cria qu' on fît venir la princesse *Anne Pétrôna* , à laquelle il voulait dicter ; mais lorsqu' elle parut devant son lit, il avait déjà perdu la parole, et il tomba dans une agonie qui dura seize heures. L' impératrice *Catherine* n' avait pas quitté son chevet depuis trois nuits : il mourut enfin entre ses bras le 28 janvier, vers les quatre heures du matin. On porta son corps dans la grande salle du palais, suivi de toute la famille

impériale, du sénat, de toutes les personnes de la premiere distinction et d' une foule de peuple : il fut exposé sur un lit de parade, et tout le monde eut la liberté de l' approcher et de lui baiser la main, jusqu' au jour de son enterrement qui se fit le 10 mars 1725. On a cru, on a imprimé qu' il avait nommé son épouse *Catherine* héritiere de l' empire par son testament ; mais la vérité est qu' il n' avait point fait de testament, ou que du moins il n' en a jamais paru ; négligence bien étonnante dans un législateur, et qui prouve qu' il n' avait pas cru sa maladie mortelle. On ne savait point à l' heure de sa mort qui remplirait son trône ; il laissait *Pierre* son petit-fils, né de l' infortuné *Alexis* ; il laissait sa fille aînée la duchesse de Holstein. Il y avait une

faction considérable en faveur du jeune Pierre. Le prince *Menzikoff* lié avec l'impératrice *Catherine* dans tous les tems, prévint tous les partis et tous les desseins. Pierre était prêt d'expirer, quand *Menzikoff* fit passer l'impératrice dans une salle où leurs amis étaient déjà assemblés ; on fait transporter le trésor à la forteresse, on s'assure des gardes ; le prince *Menzikoff* gagna l'archevêque de Novogorod ; *Catherine* tint avec eux et avec un secrétaire de confiance nommé *Macarof* , un conseil secret où assista le ministre du duc de Holstein. L'impératrice, au sortir de ce conseil, revint auprès de son époux mourant qui rendit les derniers soupirs entre ses bras. Aussi-tôt les sénateurs, les officiers généraux accoururent au palais ; l'impératrice les harangua ; *Menzikoff* répondit en leur nom ; on

délibéra pour la forme hors de la présence de l'impératrice. L'archevêque de Plescou *Théophane* déclara que l'Empereur avait dit la veille du couronnement de *Catherine* , qu'il ne la couronnait que pour la faire régner après lui ; toute l'assemblée signa la proclamation, et *Catherine* succéda à son époux le jour même de sa mort. Pierre *Le Grand* fut regretté en Russie de tous ceux qu'il avait formés, et la génération qui suivit celle des partisans des anciennes mœurs, le regarda bientôt comme son pere. Quand les étrangers ont vu que tous ses établissemens étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration constante, et ils ont avoué qu'il avait été inspiré plutôt par une sagesse extraordinaire, que par l'envie de faire des choses étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait

mise à faire du bien, que ses défauts  
 n'avaient jamais affaibli ses grandes  
 qualités, qu'en lui l'homme eut ses  
 taches, et que le monarque fut toujours  
 grand ; il a forcé la nature en  
 tout, dans ses sujets, dans lui-même,  
 et sur la terre et sur les eaux : mais il  
 l'a forcée pour l'embellir. Les arts  
 qu'il a transplantés de ses mains dans  
 des pays dont plusieurs alors étaient  
 sauvages, ont en fructifiant rendu témoignage  
 à son génie et éternisé sa  
 mémoire ; ils paraissent aujourd'hui  
 originaires des pays même où il les a  
 portés. Loix, police, politique, discipline  
 militaire, marine, commerce,  
 manufactures, sciences, beaux arts,  
 tout s'est perfectionné selon ses vues ;  
 et par une singularité dont il n'est  
 point d'exemple, ce sont quatre femmes  
 montées après lui successivement  
 sur le trône, qui ont maintenu tout

ce qu'il acheva, et ont perfectionné  
 tout ce qu'il entreprit.  
 Le palais a eu des révolutions après  
 sa mort, l'état n'en a éprouvé aucune.  
 La splendeur de cet empire s'est  
 augmentée sous *Catherine Première* ; il  
 a triomphé des turcs et des suédois  
 sous *Anne Pétrôna* ; il a conquis sous  
*élisabeth* la Prusse et une partie de la  
 Poméranie ; il a joui d'abord de la  
 paix, et il a vu fleurir les arts sous  
*Catherine Seconde* .  
 C'est aux historiens nationaux d'entrer  
 dans tous les détails des fondations,  
 des loix, des guerres et des  
 entreprises de *Pierre Le Grand* ; ils  
 encourageront leurs compatriotes en  
 célébrant tous ceux qui ont aidé ce  
 monarque dans ses travaux guerriers  
 et politiques. Il suffit à un étranger,  
 amateur desintéressé du mérite, d'avoir  
 essayé de montrer ce que fut



le grand homme qui apprit de *Charles*  
*Xii* à le vaincre, qui sortit deux  
fois de ses états pour les mieux gouverner,  
qui travailla de ses mains à  
presque tous les arts nécessaires pour  
en donner l' exemple à son peuple,  
et qui fut le fondateur et le pere de  
son empire.

Les souverains des états depuis  
long-tems policés se diront à eux-mêmes :  
" si dans les climats glacés  
de l' ancienne Scithie, un homme  
aidé de son seul génie a fait de si  
grandes choses, que devons-nous  
faire dans des royaumes où les  
travaux accumulés de plusieurs siècles  
nous ont rendu tout facile ? "